


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
253
4 B
26

SOUVENIRS

DE ROME

PÈLERINAGE

POUR LA CANONISATION

DES MARTYRS JAPONAIS

Par le R. P. RIGAUD,

Oblat de St-Hilaire, Chanoine honoraire de Poitiers

POITIERS

HENRI OUDIN, ÉDITEUR

Rue de l'Éperon, 4.

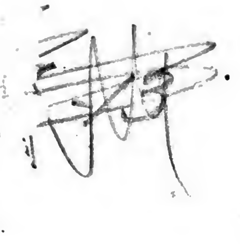
PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE

Rue Saint-Sulpice, 22.









SOUVENIRS

DE ROME.





POITIERS

Typographie de Henri Oudin.

4, RUE DE L'ÉPERON, 4.

SOUVENIRS

DE ROME.

PÈLERINAGE

à l'occasion

DE LA CANONISATION

DES MARTYRS JAPONAIS

Par le R. P. RIGAUD,

Oblat de Saint-Hilaire, Chanoine honoraire de Poitiers.



POITIERS
HENRI OUDIN, EDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 4.

PARIS
VICTOR PALME, LIBRAIRE,
RUE SAINT-SULPICE, 22.



ÉVÊCHÉ DE POITIERS.

Poitiers, le 21 novembre 1862.

Au Révérend Père Rigaud, Oblat de Saint-Hilaire,
Supérieur de la résidence de Niort.

Mon Révérend Père,

Vos SOUVENIRS DE ROME *m'ont charmé. Ces pages seront agréables et utiles à un trop grand nombre de lecteurs pour que je ne vous encourage pas à les publier. Elles contribueront à populariser l'amour de Rome en la faisant connaître sous son vrai jour. Rome n'a besoin que d'être connue pour être aimée. Je bénis donc votre travail et lui souhaite tout succès.*

Vous savez, mon cher Père, tous mes sentiments pour vous.

† L.-E., Év. de Poitiers.

Encouragé par ces voix amies et par l'espoir de faire quelque bien, je livre à l'impression mes *Souvenirs de Rome*. A défaut d'autres mérites, je peux en garantir la sincérité. Je suis persuadé qu'en les parcourant, mes compagnons de pèlerinage y trouveront leurs propres souvenirs.

J'ai ambitionné deux choses en écrivant ces pages, — reproduire une photographie exacte et un écho fidèle. — C'est un réalisme dont je ne me défends pas, car Rome est une réalité qui surpasse les plus beaux rêves de l'idéal.

Je publie donc mon petit livre avec confiance. Si modeste qu'il soit, il aura sa part d'apostolat à exercer, sa mission à remplir, — et j'espère bien qu'il ne prêchera pas dans le désert. — Les lieux d'où il vient et les choses qu'il raconte lui feront trouver un accueil favorable.

De toutes parts, on nous adresse la même demande : « Vous qui avez fait le grand pèlerinage, parlez-nous de Rome, parlez-nous du Saint-Père ! »

Eh bien ! c'est pour remplir le vœu de ces

bons prêtres, de ces pieux laïques, fils dévoués de l'Église, que je publie ce travail. Quelques autres pèlerins, et des plus illustres, m'ont devancé dans la carrière; mais le sujet n'est pas épuisé. On peut dire de Rome ce qu'un docteur disait de la Sainte-Vierge : « *de Româ nunquam satis.* »

SOUVENIRS DE ROME.

PÈLERINAGE

A L'OCCASION

DE LA CANONISATION DES MARTYRS JAPONAIS.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART POUR ROME. — LYON, VALENCE, AVIGNON, MARSEILLE.

Le voyageur, qui parcourt la France centrale au mois de mai, jouit de gracieux et frais paysages. De Vierzon à Lyon par Bourges, Moulins, Saint-Etienne, le chemin de fer traverse le Berri, le Bourbonnais, le Forez. Presque partout, on suit les vallées, les bassins des rivières : et les yeux sont réjouis par le panorama successif des prairies, des champs de blé, des vergers, des plantations de toute espèce. C'est la douce et belle France, avec son climat tempéré, ses cultures intelligentes, son aspect joyeux et pacifique.

Le Berri montre ses troupeaux de moutons aux formes trapues et rustiques; le Bourbonnais, ses génisses blanches paissant ou ruminant sous de grands

1

ombrages ; le Forez, ses verdoyantes vallées encadrées de hautes montagnes. — Prisonnier dans la machine qui l'emporte rapidement comme sur des ailes de feu, le voyageur peut, du moins, charmer ses loisirs par l'illusion de la vie champêtre.

L'industrie est belle et surtout commode ; mais la campagne joyeusement fleurie, les buissons parfumés, les lointains horizons baignés dans une douce lumière, cette splendide industrie du bon Dieu est plus belle encore. Elle est plus morale surtout ; elle attendrit le cœur et l'élève vers le ciel.

J'ai lu quelque part qu'un Saint ne pouvait contempler les campagnes chargées de fruits et de moissons, sans sentir déborder de son cœur l'effusion de la reconnaissance. — Il bénissait Dieu au nom des possesseurs de toutes ces richesses ; il se sentait plein de prières et d'actions de grâces en présence de ces larges bénédictions providentielles qui devaient populariser le bonheur. Ce noble sentiment de bienveillance vit dans le cœur de tous les Saints. Après la gloire de Dieu, c'est le bonheur des hommes qui fait leur plus grande joie.

Le Forez est un long plateau que le chemin de fer coupe par le milieu dans le sens de sa longueur. A droite et à gauche, l'œil se repose sur des montagnes. A mesure qu'on approche de Saint-Etienne, les chaînes de montagnes s'adoucissent et se terminent en collines boisées ou diaprées de diverses cultures. C'est un joli et pittoresque pays.

La ville de Saint-Etienne se montre bientôt à travers son immense voile de fumée. C'est la ville essentiellement manufacturière. Partout se dressent de hautes cheminées qui vomissent la fumée en noirs tourbillons. — De la cité industrielle sort le Furens, petite rivière dont l'eau noirâtre et sale a pourtant la propriété de donner aux rubans ces belles teintes blanches suavement satinées, — admiration et séduction du monde élégant. 20 ou 30 mille individus s'agitent dans la fumée pour produire cette gracieuse frivolité.

J'ai parcouru de nuit le trajet de Saint-Etienne à Lyon. Cet espace de 15 lieues est une cité industrielle presque continuelle. De chaque côté de la voie ferrée, de longues lignes de fourneaux à coke jetaient leurs vives lueurs et formaient une illumination fantastique. Voici un pont gigantesque sous lequel coule silencieusement un grand fleuve : — c'est sans doute le Rhône. — Puis la nuit s'illumine; d'innombrables lumières, ouvrant dans les ténèbres de profondes perspectives, laissent deviner plutôt qu'apercevoir une grande ville. — C'est Lyon, la seconde capitale de la France.

Le lendemain, nous prenions, de grand matin, le chemin de Fourvières. C'est une colline escarpée, sur la rive droite de la Saône, couronnée par le célèbre sanctuaire dédié à la Mère de Dieu. — Posée sur une tour qui lui sert de piédestal, la statue de Marie domine la cité lyonnaise et lui tend les bras, dans une attitude de bonté maternelle.

Au moment où nous arrivions au sommet de la colline, au pied du sanctuaire, le soleil se levait au loin, sur les montagnes. Pénétrés et illuminés par ses rayons, les brouillards du matin flottaient sur la campagne et sur la ville comme un voile diaphane.—Lyon était là, dans la vallée, entouré de ses deux fleuves comme d'une ceinture magnifique. Les grands dômes étincelaient dans la lumière; et tandis que des bruits confus sortaient des profondeurs de la cité, les cloches chantaient dans les airs comme des voix angéliques, saluant Jésus et Marie. — C'était à perte de vue un déroulement de splendeurs humaines irradiées des splendeurs de Dieu. — Nous contemplâmes longtemps ce grand spectacle.

Le vénérable sanctuaire était rempli d'une foule recueillie. Plusieurs pèlerins, qui étaient comme nous en route pour la Ville Éternelle, venaient se recommander à Marie.—Les Lyonnais comprenaient bien le sens de ces visites, et on sentait dans l'assistance comme un courant sympathique de prières et de charité.

Nous eûmes la consolation de célébrer le saint Sacrifice à l'autel de Notre-Dame-de-Fourvières, de faire nos recommandations à Marie et d'emporter au départ l'une de ces bénédictions maternelles qui portent toujours bonheur.

Descendus de la montagne, nous fîmes une promenade dans la ville. Illustre par son passé historique et par ses grands souvenirs chrétiens, la Rome des Gaules est pauvre de monuments. Mais elle offre de

belles créations modernes, des places superbes, des quais et des rues magnifiques. De presque tous les points de la ville, Fourvières apparaît, et la patronne des Lyonnais se montre sur son trône, comme une céleste apparition entre ciel et terre.

Cette piété envers Marie dispose naturellement le voyageur catholique en faveur des Lyonnais. Sans la connaître, il aime la famille à cause de la Mère. Et puis, il se souvient que l'œuvre la plus apostolique de notre siècle, la *Propagation de la foi*, a pris naissance au cœur de cette noble ville.

Antique Rome des Gaules, les pèlerins qui vont à la Rome du Pape te bénissent ! Ils te souhaitent pour toujours dans l'avenir ce qui fait ta gloire dans le passé, piété envers Marie, dévouement à la foi !

De Lyon à Marseille, le chemin de fer suit presque partout la vallée du Rhône. En voyant le cours ample et rapide de ce fleuve, je me rappelais que saint Hilaire, notre grand Docteur, lui a été comparé : *Eloquentiæ latinæ Rhodanus.* Les fleuves répandent la vie, la beauté et la richesse sur leurs rives ; ils sont un bienfait pour la terre. — Les Docteurs sont cela pour l'humanité : fleuves magnifiques sortis du paradis de l'Évangile, ils parcourent l'Église qu'ils embellissent et fécondent par l'intarissable abondance de leurs eaux.

Quelques heures à Valence nous suffisent pour visiter la cathédrale et la belle promenade qui domine le cours du Rhône. — C'est à Valence que mourut Pie VI, « le Pèlerin apostolique, *peregrinus apostolicus.* »—Le cœur

du Pontife repose dans le sanctuaire de la cathédrale ; mais le corps est inhumé à Rome, dans la basilique Vaticane. J'ai vu, dans la Confession de saint Pierre, la statue de Pie VI, à genoux devant le tombeau du Prince des Apôtres. En mourant, il avait demandé, pour sa dépouille mortelle, cet asile, le plus saint de la terre. Sa volonté dernière a été fidèlement exécutée.

Il y a des exilés qui s'en vont pour ne plus revenir; mais l'exilé apostolique revient toujours. Dieu lui a donné Rome pour héritage. Si loin qu'il soit jeté par les tempêtes humaines, il revient, vivant ou mort, au centre de la foi, sous ce dôme de saint Pierre qui proclame à la ville et au monde cette promesse du Christ : « *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum.* Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. »

Cette parole a traversé bien des orages depuis dix-huit siècles ; elle en est sortie victorieuse. Le Christ a protégé la pierre angulaire de son Église; il s'est montré opiniâtre contre les vouloirs humains. Ce passé est une garantie de l'avenir.

Avignon offre un intérêt particulier au voyageur, surtout au pèlerin. La Papauté a laissé là sa forte empreinte. Cette empreinte est, au physique, une physionomie catholique répandue sur toute la cité, et, au moral, un vif attachement à la foi. — Dans la partie haute de la ville, se dressent les hautes murailles du palais des Papes, et, à côté, Notre-Dame-des-Doms qui

fut, pendant soixante-dix ans, la métropole de la chrétienté. — Cette église, vénérable d'aspect et riche en illustres souvenirs, renferme le tombeau du grand Pontife Jean XXII, et le siége de marbre où plusieurs Papes furent intronisés. Elle porte aussi, sur sa vieille façade romane, la statue de Notre-Dame qui apparaît au loin comme reine et patronne de la cité.

Le reste de la colline est occupé par une promenade publique d'où la vue embrasse la vallée du Rhône, une campagne immense, et à l'horizon, les montagnes de Vaucluse. — J'ai remarqué, au milieu de cette promenade, un beau calvaire avec sa croix. Cette vue m'a édifié en faveur de l'édilité Avignonnaise. Dans nos sociétés modernes, le signe du chrétien n'est plus admis comme décoration civile.

Je ne partirai pas sans jeter un coup-d'œil au vieux pont d'Avignon, dont la popularité est notoire. Du haut de l'immense terrasse presqu'à pic sur le Rhône, je le vois là-bas, déployant sur le fleuve ses arcades gothiques. — Mais hélas! il a senti l'injure du temps ou des hommes. — Ces arcades présentent une énorme solution de continuité; et le vieux pont historique n'est plus qu'une ruine battue par les flots.

Un dernier adieu à Notre-Dame-des-Doms, un dernier regard au palais féodal des Papes, et nous voilà en wagon, courant à toute vapeur vers Marseille. Nous saluons, en passant, Arles, célèbre par ses antiquités romaines, — et, plus loin, Tarascon, patrie adoptive de sainte Marthe, cette jeune sœur de Marie, qui était

si heureuse de se faire l'humble servante du Sauveur.

La tradition rapporte que Lazare, Marthe et Marie, condamnés à mort par les Juifs, comme disciples de Jésus, furent exposés sur la mer, à la merci des flots, dans une misérable barque, sans voiles ni gouvernail.— Mais la Providence dirigea l'esquif qui portait la sainte famille. Après une longue traversée, la barque arriva à Marseille. — La cité phocéenne fut hospitalière aux étrangers qui lui apportaient en retour le trésor de la foi. Lazare prêcha l'Evangile et fonda à Marseille une église dont il fut le premier évêque. Marie-Magdeleine se retira dans le désert, pour y continuer cette vie contemplative commencée aux pieds de Jésus. Marthe consuma sa vie dans la pratique des œuvres charitables.

Ces trois amis de Jésus devinrent ainsi les apôtres de la Provence, et apportèrent à notre vieille Gaule la foi évangélique qu'ils avaient recueillie sur les lèvres de Jésus.

En approchant de Marseille, le pays change d'aspect. Vous quittez la fraîche abondance des rives du Rhône pour entrer dans le désert. C'est une immense plaine appelée la *Crau*, qui étend à perte de vue sa surface caillouteuse et aride.

On m'a dit cependant que ce désert n'est pas complètement stérile. Il produit une herbe aromatique que les moutons paissent avidement et qui donne à leur chair une qualité supérieure.

Après cette plaine, rapidement parcourue par la

vapeur, l'aspect du pays se modifie encore. Ce sont de hautes collines rocailleuses et décharnées à leur sommet,—couvertes, sur leurs flancs, de vignes, d'oliviers, avec des bouquets de cyprès et de figuiers tranchant sur le paysage ;—et puis, sur tout cela, une lumière plus chaude, plus vive, plus transparente. — Saluez l'Orient ! Sans quitter la France, vous le trouvez là, tel que vous l'aviez rêvé en lisant vos classiques ou la Bible.

C'est un don particulier à la France de réunir dans son sein les beautés variées de tous les climats du monde. Par ses provinces du Nord et de l'Est, elle rappelle l'Angleterre et l'Allemagne ; puis, après avoir déroulé toutes les variétés, toutes les nuances, elle devient Espagne, vers les Pyrénées ; et sur ses côtes méditerranéennes, l'Orient vient s'asseoir avec son cortége de lumière, de parfums et de classiques souvenirs. La Provence est une sorte d'Hellénie gauloise.

Le 24 mai, fête de Notre-Dame-Auxiliatrice, nous entrions à Marseille. — On négocie prodigieusement dans cette ville ; mais on y bâtit peut-être davantage. Partout, c'est un remuement babylonien d'ouvriers, de pierres de taille et de matériaux qui se transforment à vue d'œil. Il semble que la vieille cité phocéenne s'empresse de grandir aux proportions que lui préparent les futurs événements. Le mouvement, du côté de la mer, n'est pas moins actif. Ce sont des navires qui arrivent, d'autres qui partent vers tous les rivages du monde, des ports que l'on creuse dans le roc ou

qu'on gagne sur la mer par des prodiges d'industrie.

Je dois dire, pour l'honneur des Marseillais, que les intérêts religieux ne sont pas oubliés. Ils bâtissent en marbre une cathédrale qui promet d'être magnifique ; et cet échafaudage qui se profile hardiment là-haut sur la montagne, c'est Notre-Dame-de-la-Garde que l'on reconstruit dans des proportions monumentales.

Douce Notre-Dame-de-la-Garde, elle est bien là sur son promontoire ! — protégeant, d'une part, la cité maritime, et, de l'autre, bénissant les équipages qui rentrent au port ou qui prennent la haute mer en la saluant de loin ! — J'ai visité ce Sanctuaire à mon retour d'Italie, et j'ai célébré une messe d'actions de grâces à l'autel de Notre-Dame. J'avais pour servant un vieux capitaine de vaisseau qui avait navigué pendant vingt ans. Tant de fois Notre-Dame-de-la-Garde l'avait protégé et sauvé, qu'il lui avait voué la plus vive reconnaissance ! — Son fils navigue maintenant à son tour ; et le capitaine venait remercier Marie pour lui-même, la prier pour le voyageur. Les murs du sanctuaire sont couverts de tableaux qui représentent des navires en détresse et miraculeusement sauvés par Marie. J'avais à remercier l'Etoile de la mer pour une protection pareille ; et je mêlai ma prière à tous ces souvenirs, à tous ces témoignages qui chantaient dans la chapelle comme un concert de reconnaissance.

C'est une joie profonde, pour le voyageur catholique, de voir nos grandes villes de France sous la protec-

tion publique et hautement proclamée de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame-de-Fourvières est à Lyon, Notre-Dame-des-Doms à Avignon, Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille; j'ai vu à Paris Notre-Dame-des-Victoires, et, près de Bordeaux, Notre-Dame-de-Verdelais. La vieille parole des Papes est donc encore vraie : « *Regnum Galliæ*, *Regnum Mariæ*. Le royaume de France est le royaume de Marie. »

Cette parole si catholique et si française n'est point une exagération d'amour-propre national; elle est vraie littéralement : nous en trouvons la preuve dans ces magnifiques églises, dans ces humbles chapelles bâties par nos pères dans les grandes cités, dans les villages, au sommet des montagnes, sur les plages de la mer. Pas un lieu célèbre ou obscur de notre France qui n'ait son église, son sanctuaire, son autel consacré à Marie. C'est une prise de possession générale. Comment expliquer cela? — C'est que le royaume de France est le royaume de Marie ;— et nos pères, voulant voir de près leur Souveraine, lui bâtissaient des palais et des trônes partout.

Cette royauté n'a pas été un vain titre : Marie a défendu son royaume au spirituel et au temporel.

Au spirituel, elle lui a conservé sa vieille foi catholique, malgré les efforts de l'hérésie.

Au temporel, elle l'a délivré de la domination étrangère.—La France, au XVe siècle, frémissait sous le joug détesté des Anglais; toute résistance avait cédé devant la conquête; la défense nationale était brisée ;—la France

allait devenir province anglaise. — Alors que fit Dieu? Il fit un miracle inouï dans l'histoire, un miracle inventé tout exprès pour sauver la France : il suscita Jeanne-d'Arc, petite bergère occupée, dans les champs de Vaucouleurs, à filer sa quenouille et à garder ses brebis. Telle fut la libératrice de la France. — Or, Jeanne-d'Arc était une enfant de Marie. Elle marchait au combat sous les couleurs de la Vierge Immaculée ; le nom de Marie, ce nom terrible comme une armée rangée en bataille, était inscrit sur sa noble bannière.

Nos anciens rois très-chrétiens ont reconnu et hautement proclamé cette royauté de Marie : légitimité glorieuse que la France de nos jours n'a pas répudiée. — C'est la France qui a popularisé cette décoration particulière de Marie, connue sous le nom de *Médaille miraculeuse*. Qui pourrait dire les bénédictions dont cette humble médaille a été le véhicule? Elle a doucement envahi les familles, pénétré dans tous les rangs de la société; et, vers bien des âmes, elle a préparé le chemin du bon Dieu.

Je lisais dernièrement ces paroles dans une lettre qu'un jeune soldat écrivait à sa famille : « Je vous remercie, ma bonne mère, pour la médaille que vous m'avez envoyée. Je la porterai fidèlement; du reste, je vous dirai que la plupart de mes camarades portent sur leur poitrine la médaille de la sainte Vierge. »

J'ai pu me convaincre personnellement de ce fait à Rome. Dans les magasins où l'on vendait des objets

de piété, j'ai vu, maintes fois, nos jeunes soldats délier leur humble bourse et en sortir quelque menue monnaie pour acheter des médailles de cuivre. — Que voulaient-ils faire de ces médailles? Peut-être les porter eux-mêmes, car le souvenir de Marie est aussi un souvenir de la France. — Peut-être encore pensaient-ils au village... Bénites par le Saint-Père, ces petites médailles traverseront la mer, seront portées à une mère, à des sœurs; — messagères de paix, elles diront à la tendre mère qui attend et qui pleure : « Soyez sans crainte; votre fils est toujours chrétien, car il aime la bonne Vierge ! »

La France, même dans ses égarements, emporte dans son cœur le souvenir de Marie, sur sa poitrine la médaille miraculeuse. C'est une espérance. *Les enfants de Marie ne peuvent pas périr.*

La vue de Notre-Dame-de-la-Garde réveillait dans mon cœur toutes ces pensées.

Mais le départ pour Rome devait avoir lieu le soir même, et nous devions prendre nos dispositions en conséquence.

Si les paysages et le ciel de la Provence représentent l'Orient, la population flottante de Marseille représente, je crois, tous les pays du monde. Dans le jardin de l'hôtel où nous dînions, il y avait des Anglais, des Arabes, des Turcs, des Nègres. On se sentait déjà éloigné de la France.

Je transcris ici une lettre que j'adressai à un ami sur notre traversée de Marseille à Civita-Vecchia.

En pleine mer, à bord du *Capri*, le 25 mai 1862.

Mon Révérend Père,

Nous nous sommes embarqués hier au soir, à 10 heures, sur le *Capri*, paquebot de la Compagnie des Deux-Siciles, équipage napolitain.

Les passagers sont nombreux: un cardinal, trois évêques, cent quarante prêtres et plusieurs laïques appartenant à diverses nationalités. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, l'Amérique sont représentées sur le bâtiment; mais la France domine par le nombre, et c'est sa langue qui sert de truchement commun. Quand le français n'est pas compris, on a recours au latin; mais chaque nation le prononce à sa manière et c'est un obstacle à la conversation. — Les Espagnols ont beau faire, ils ne peuvent accentuer l'*u* à la française. Nous leur faisons donc volontiers la courtoisie de l'*ou*; mais leur *j* qu'ils appellent *jota* nous écorche le gosier, et c'est de part et d'autre une gymnastique de langue qui dégénère souvent en cacophonie.

L'embarquement s'est opéré sans encombre, sauf un accident qui n'a pas eu de suite fâcheuse. Un ecclésiastique, qui n'avait pas encore le pied marin, a fait un faux pas en montant à l'échelle du *Capri* et est tombé à l'eau. Un marin, qui se trouvait à portée, l'a vigoureusement harponné, et le confrère en a été

quitte pour un petit bain de mer, fort peu agréable toutefois, vu la circonstance du lieu. — Je ne sais plus quel écrivain a appelé l'eau du port de Marseille une *infâme purée.*

Malgré l'heure avancée de la nuit, une partie considérable de la population Marseillaise était sur le quai de la Joliette au moment où le capitaine du *Capri* donnait le signal du départ. — Alors des acclamations parties de la foule ont retenti jusqu'à nous : « Vivent les Pèlerins ! vive Rome ! vive Pie IX ! » A ce salut de la France catholique, nous avons tous répondu : « Vive Marseille ! Vive la France ! » — Déjà nous quittions le port, et la mer et la nuit s'étendaient devant nous, — vaste et sombre profondeur !

Nous voguions depuis quelques instants; du haut de sa montagne, Notre-Dame-de-la-Garde nous regardait passer... Nous distinguions la lampe de son sanctuaire comme une douce prière veillant dans la nuit. Alors une voix forte et vibrante entonna l'*Ave, maris Stella*, qui fut chanté par tous les pèlerinsde bout sur le pont.

Cette prière, jaillissant du fond des cœurs en accents émus, planait au loin sur les flots, roulait vers le rivage, montait à la chapelle de Notre-Dame et était sans doute portée par les Anges jusqu'au trône céleste de Marie.

Au chant de l'hymne sacrée succéda un profond silence. Chacun se recueillait dans son cœur, faisait à Notre-Dame-Auxiliatrice ses recommandations parti-

culières, rappelait comme une société intérieure les souvenirs aimés pour n'en laisser aucun au rivage, et les porter tous à la ville sainte.

Cependant les lumières de la ville avaient disparu ; les phares eux-mêmes paraissaient s'éteindre dans l'espace ; la ligne sombre des côtes se confondait avec les flots. L'active vapeur nous éloignait rapidement de la France ; mais elle nous portait vers Rome, cette patrie bien-aimée des âmes. *En avant vers Rome !*

Les pèlerins restèrent longtemps sur le pont ; mais, vers minuit, la brise devint fraîche et même un peu forte. Le navire se mit à danser d'une façon désagréable pour des novices tels que nous. — Chacun alors de gagner sa cabine et de prendre ses dispositions pour la nuit.

Dire que tout est poésie dans un voyage maritime, serait contraire à la vérité ; il se passe des choses d'un affreux réalisme.—Je m'en aperçus bien dans la salle commune où nous étions *encabinés* et casés comme des livres dans une bibliothèque. Chaque mouvement du navire faisait sortir un gémissement de quelque poitrine, et bientôt il en sortait autre chose... — Malheur aux locataires des étages inférieurs qui s'avisaient de mettre le nez à la fenêtre !

Cette nuit d'hôpital fut courte heureusement, car nous sommes dans les longs jours.—Dès le grand matin, les moins incommodés se lèvent pour aller sur le pont respirer l'air pur ; les invalides demeurent tristement sur le champ de bataille.

Ce matin, la mer était forte et le ciel couvert de nuages. Vainement je cherchais le beau ciel d'Italie. Tout l'horizon était sombre et maussade. —Le vent et la houle nous inquiétaient à cause de la messe, car c'est aujourd'hui dimanche. — Cependant les matelots ont dressé un autel sur le pont, et un prêtre espagnol a célébré le saint Sacrifice en présence des passagers et des marins pieusement recueillis.

Au moment de l'élévation, tous les cœurs étaient visiblement émus.... Suspendu entre le ciel et l'abîme, dans l'immense solitude de la mer, l'homme sent mieux sa faiblesse et le besoin qu'il a du bon Dieu. Il était avec nous, sur l'abîme, le Dieu de l'Eucharistie, le doux Emmanuel! Il semblait nous dire comme aux Apôtres : «*Ego sum, nolite timere.* Ne craignez pas, c'est moi! » Oui, Seigneur, nous sommes sans crainte, car vous êtes là... Les ombres mêmes de la mort ne sauraient nous effrayer, parce que vous êtes avec nous!

Ainsi, pendant que nos frères catholiques adoraient Jésus dans les églises, nous l'adorions en pleine mer, sous la voûte du ciel, et la face tournée vers Rome! —C'était l'orientation de notre mobile église et aussi celle de nos cœurs.

J'étais, pendant la messe, à côté d'un vieux portugais qui pleurait à chaudes larmes. L'office terminé, ce bon vieillard s'est tourné vers moi en me disant d'une voix tremblante : « Monsieur l'abbé, voilà l'image de l'Église! — Battue par la tempête, menacée par l'abîme, elle semble près du naufrage; mais elle porte

Jésus-Christ! Ce que Dieu garde ne périra pas. »—Puis il m'a serré en me disant : « Prions pour Pie IX ! »

Le temps s'est remis au beau dans l'après-midi. La mer, apaisée, étendait dans l'immensité son mobile azur qui se confondait au loin avec celui du ciel. — Vue ainsi dans son calme et sous les rayons purs du soleil, la Méditerranée est magnifique. — L'Océan est de couleur glauque; la Méditerranée est d'un beau bleu indigo : *cœruleum mare.* — Mais ce bleu tourne au noir quand elle s'irrite ; et alors elle prend un aspect tout-à-fait lugubre.

Mer classique de la poésie et des grands souvenirs, salut! Tu baignes tous les rivages historiques, l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule. Tu as porté toutes les civilisations, toutes les grandeurs, toutes les décadences de l'ancien monde... Homère a chanté sur tes rivages; Démosthène a ému tes flots de sa puissante éloquence; sur tes promontoires, Pythagore et Platon racontaient l'harmonie des mondes. — Et puis surtout, incomparable honneur! tu fus le grand chemin de Dieu aux premiers âges du christianisme. Pierre, le pêcheur de Galilée, Paul, le faiseur de tentes, Apôtres des temps primitifs, Docteurs de l'Orient et de l'Occident, ont passé sur tes flots bleus, porteurs de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. — Maintenant encore, tu es la mer catholique : c'est toi qui conduis à Rome les pèlerins du monde entier, servante des serviteurs de Dieu.

On parlait beaucoup d'un office chanté en pleine mer par les pèlerins qui nous avaient précédés de quelques jours. Favorisés par un beau temps et montés sur deux paquebots qui marchaient de front, à petite distance, ils avaient chanté les vêpres, formant deux chœurs qui se répondaient d'un navire à l'autre. — Nous ne pouvions pas en faire autant, car le *Capri* n'avait pas de compagnon de route. Nous eûmes cependant notre prière publique. Le chapelet, présidé par Monseigneur l'évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, fut récité en commun ; les litanies et le *Magnificat* furent chantés avec enthousiasme.

C'est après cet office du soir que je vous écris ces lignes. Maintenant, le soleil commence à descendre sur l'horizon. Ses rayons obliques font étinceler le sillage de notre navire, et ouvrent vers le couchant de radieuses perspectives.

Du côté de l'Orient, une terre est en vue ; c'est l'île de Corse qui déroule devant nous ses côtes escarpées, sur une ligne de plusieurs lieues. Bientôt nous apercevons clairement les villages, sur le penchant des montagnes ; le soleil couchant éclaire ces tableaux champêtres. Tout le monde est sur le pont, les yeux fixés sur cette île, berceau du géant moderne. Est-ce le paysage qu'on regarde? est-ce l'histoire ? peut-être l'un et l'autre.

Là-bas, ce rocher qui s'avance, surmonté d'un phare, c'est le cap Corse. Nous allons le doubler bientôt. Mauvais passage, dit-on, et nous aurons de

la houle. C'est juste ce moment-là que choisit le chef, pour servir le dîner. Plusieurs, en cela, suspectent sa loyauté ; car le tangage mettra les estomacs à l'envers, l'appétit en fuite ; et le dîner restera pour l'équipage. —Je vous livre ce jugement plus ou moins téméraire, et je vous dis au revoir. Demain, je continuerai mon journal que je déposerai à la poste de Civita-Vecchia.

26 mai, 5 heures du matin.

Italiam! Italiam!—Ce cri joyeux me fait sortir de ma cabine ; et en deux pas, je suis sur le pont.

A un quart de lieue du bâtiment, voici une longue côte échancrée par des baies, ondulée par des collines et dorée par le soleil levant. C'est l'Italie ! cette côte est celle de la Toscane. Dans le lointain, apparaissent des montagnes qui appartiennent sans doute à la chaîne des Apennins.

Salve, magna Parens!...—Salut, noble terre des grands hommes et des grandes choses ! Salut, terre des Martyrs et des Saints !—Jadis maîtresse du monde par le droit violent de la force, tu l'as soumis de nouveau par le droit divin de la vérité.—Toute lumière, toute vertu, toute civilisation, sont sorties de toi comme d'un Orient prédestiné : *Oriens ex alto ;* — et ton soleil physique est moins beau que ce soleil moral qui, depuis dix-huit siècles, se lève de ton sein pour éclairer tout peuple et tout homme venant en ce monde.

C'est là ta gloire magnifique, hélas! et tu l'as répudiée ; séduite par l'attrait des appétits matériels, pervertie par la doctrine des hommes de mal, tu as méconnu le Vicaire de Jésus-Christ, dépositaire sacré de tes destinées ; — tu as meurtri le cœur de ton Père !

Ah ! du moins, si, dans ce grand jour qui va paraître, tu connaissais celui qui veut ton bonheur ! Si tu le saluais par ton *hosanna* des anciens jours : *Béni celui qui vient au nom du Seigneur !...* L'Eglise entière serait émue d'allégresse ; et, de toutes les parties du monde, les justes élèveraient la voix pour te bénir !— Maintenant toutes ces choses sont cachées pour toi... Puisses-tu ne pas les comprendre trop tard !

Ces pensées préoccupaient bien des cœurs à la vue de la Toscane, et jetaient comme un voile de tristesse sur ces beaux rivages.

Cependant le navire marchait bien ; les côtes se déroulaient rapidement et s'enfuyaient derrière nous. — Au détour d'un promontoire, une ville nous apparaît dans l'enfoncement d'une vaste rade : c'est Civita-Vecchia.—Encore une demi-heure, et nous serons *chez nous;* car, chez le Pape, tout catholique est *chez soi.*

Avant notre entrée dans le port, Monseigneur Wiseman, debout au milieu des pèlerins, entonne le *Te Deum,* que deux cents voix font résonner jusque sur le rivage italien. Le vénérable cardinal nous donne ensuite sa bénédiction, pendant que le canon pontifical salue en lui le prince de l'Église.

Nous sommes dans le port après 32 heures de traversée. Marie-Auxiliatrice nous a bien protégés.

26 mai, de Civita-Vecchia à Rome.

Nous sommes enfin sur le domaine du Père des chrétiens, et nous pouvons dire, en modifiant un vers de Virgile :

Nos patriæ fines et dulcia *prendimus* arva !

La première personne que je rencontre est un douanier qui se tient à l'escale de débarquement, reçoit quelques pièces de monnaie pour les bagages et donne d'un air aimable les petites indications qu'on lui demande. — Cela me dispose favorablement pour les fonctionnaires du Saint-Père ; car, si le douanier est bienveillant, que sera-ce donc des autres ?

A l'entrée de la ville, il faut se résigner à subir un instant les importunités des *facchini* petits et grands. Mais ce n'est que l'affaire du moment ; et le premier feu essuyé, vous entrez dans le royaume de la paix.

Ma première visite a été pour l'église, où j'ai remercié Dieu et salué par quelques prières le doux Pontife-Roi qui nous donnait l'hospitalité.

L'hôtel Orlandi, le principal de Civita, était inondé de monde, et nous sommes allés à l'hôtel d'Europe, médiocre d'apparence, mais paisible et même confortable. — On nous a servis proprement, convenablement et à bon marché, comparativement du moins

à certains hôtels français où les prix deviennent extravagants.

Ainsi, pour un mauvais dîner maigre, à Marseille, on nous avait demandé 8 francs par personne: notre déjeûner fort honorable de Civita ne nous est revenu qu'à quatre pauls, un peu plus de 2 francs.—Les pèlerins, peu riches pour la plupart, avaient des inquiétudes sur la cherté de la vie à Rome, vu l'affluence des étrangers. Ce bon marché a relevé nos courages ; — et, pour parler en style de bulletin, le moral de la caravane est devenu excellent.

Le trajet de Civita-Vecchia à Rome se fait prosaïquement en chemin de fer. On accuse les États-Romains d'être arriérés; et pourtant, la première chose qu'on y trouve, c'est un chemin de fer avec accompagnement de télégraphe électrique.

A l'heure du départ, il y avait encombrement dans la gare, et nous y prîmes un avant-goût de la chaleur italienne. Mon jugement, à l'occasion du douanier, avait été exact: les employés romains se montraient bienveillants et gracieux. Quand ils ne pouvaient se faire comprendre, ils nous prenaient par la main en nous appelant *Padre*, et nous conduisaient dans la direction voulue.

Nous partons militairement à l'heure, et nous voilà lancés sur la route de Rome; encore deux heures, et nous entrerons dans la Ville Éternelle. La voie ferrée suit la mer jusqu'à Palo, qui est à environ moitié chemin de Rome. La côte méditerranéenne, dans ce par-

cours, est basse, dépourvue de falaises. En plusieurs endroits, les champs de blé, les prairies, les bocages d'arbustes verts, s'étendent jusqu'à la plage.

On nous avait dit que le chemin de fer romain était d'une complaisance primitive, que les trains s'arrêtaient volontiers hors des stations pour prendre ou laisser des voyageurs. Je n'ose pas affirmer que ce soit une calomnie, mais je n'ai rien constaté de pareil : tout s'est passé avec la précision française.

La campagne romaine déroulait sous nos yeux ses plaines silencieuses, profondes, mélancoliques, où erraient en liberté de grands troupeaux de bœufs. Rome ne présente pas les entours plantureux et bourgeois de nos villes françaises. C'est un aspect solennel qui saisit le cœur et le prépare aux grandes émotions. — On signale dans la plaine une rivière jaunâtre qui coule entre des rives sans arbres ni verdure : c'est le Tibre. — Rome n'est pas loin !

A un détour de la route, nous apercevons un grand dôme. Sa majesté souveraine nous dit son nom : Saint-Pierre de Rome ! — Sur la droite, une colline, qui doit être l'Aventin, nous présente un mélange confus de constructions modernes et de ruines, cadavres de monuments épars à travers des jardins et des vignes.

En entrant en gare, le premier objet qui frappe nos yeux est un buste de Pie IX. — Il est là, le saint Père, au seuil de la ville pontificale, pour accueillir ses enfants venus de loin ! Tous les fronts se découvrent

devant cette auguste et chère image. C'est presque le silence et le recueillement d'une église. La douane romaine nous laisse passer avec armes et bagages à peu près sans examen. Nous étions l'armée de la paix.

L'omnibus parisien a fait invasion jusque dans la Ville Éternelle. — C'est prosaïque, mais commode.

On goûte le bonheur de se voir balloté
Dans les ais mal unis d'un char numéroté.

C'est là-dedans et là-dessus que nous allons faire notre entrée triomphale dans la grande Rome.

Le parcours de la gare à la place de la Minerve n'est pas favorable au voyageur. Cela vous donne beaucoup de Transtévère et un peu de Ghetto où vous chercheriez en vain les splendeurs romaines. Mais enfin, c'est Rome ! et la partie est transfigurée par le tout. La beauté de Rome est morale encore plus que matérielle; et, pour la goûter, il faut deux sens qui manquent à plusieurs, le sens catholique et le sens artistique. Avec cela, vous trouverez Rome incomparable. Si vous n'avez que le sens utilitaire, restez chez vous.

L'omnibus nous dépose devant l'hôtel de la Minerve; et de là au séminaire français, c'est l'affaire de quelques pas. Notre installation ne se fait pas sans difficulté, tant les aspirants locataires sont nombreux !

2



Tout finit néanmoins par se régler. Nous prendrons notre pension au séminaire et notre logement dans une *locanda*, en face, juste à côté de la chambre où mourut sainte Catherine de Sienne. De pareilles surprises sont continuelles à Rome ; l'impiété révolutionnaire n'y a pas encore effacé les vestiges des Saints.

CHAPITRE II.

SAINT-PIERRE, LE VATICAN.

Nous avions décidé que notre première visite serait pour Saint-Pierre. A tout Seigneur tout honneur. Le matin du 27 mai, nous partîmes donc pour la cité Léonine, en traversant une portion considérable et très-habitée de Rome. — Au bout de vingt minutes de marche, nous étions sur les bords du Tibre, en face du pont et du château Saint-Ange.

C'est un ensemble imposant et tout à fait monumental. — En tête du pont, les statues en marbre de saint Pierre et de saint Paul semblent garder l'avenue qui conduit à la demeure des Papes. — Sur les parapets, des Anges de stature colossale présentent les instruments et les reliques de la Passion. Naturellement l'esprit se recueille sur ce pont comme dans la nef d'une église, — et l'on peut, en le traversant, gagner des indulgences. Nous récitâmes à cette intention quelques *Ave, Maria.*

En face du pont, sur la rive droite du Tibre, se dresse la masse énorme du château Saint-Ange, ancien tombeau de l'empereur Adrien. Voici comment le nom primitif de ce monument fut changé pour celui qu'il porte maintenant :

Au temps de saint Grégoire-le-Grand, une peste meurtrière ravagea la ville de Rome. Pour détourner le fléau, le saint Pontife prescrivit, pour toutes les paroisses de la ville, une procession générale qu'il présida lui-même — Au moment où la procession défilait en vue du môle d'Adrien, une voix sonore retentit dans les airs et chanta cette Antienne à Marie : *Regina Cœli, lœtare, — Quia quem meruisti portare, — Resurrexit sicut dixit.*

Saint Grégoire, tombant à genoux, ajouta les derniers mots de l'Antienne : *Ora pro nobis Deum!* —Et alors apparut, sur le môle, un Ange qui remettait l'épée au fourreau, emblême expressif de l'apaisement de la divine colère.

En souvenir de ce fait, une statue d'Ange fut placée, dans cette même attitude, sur le môle d'Adrien ; et le nom de château Saint-Ange lui est resté depuis. — Cette forteresse, affectée successivement à divers usages, sert maintenant de caserne aux soldats français. C'est du haut de ses terrasses qu'on tire le canon dans les grandes solennités.

Au sortir du pont Saint-Ange, on tourne à main gauche pour suivre le quai pendant quelques minutes. Disons, en passant, quelques mots du Tibre. Son volume d'eau est assez considérable, mais il n'est pas beau. Jaune, trouble et morne, il se traîne lourdement dans un lit monotone. On dirait qu'en traversant les grandes ruines romaines, il en reflète la couleur et la tristesse.

Mais ce fleuve sépulchral s'appelle le *Tibre*, comme le fleuve de la Terre-Sainte s'appelle le *Jourdain*. La réalité disparaît dans la gloire des souvenirs, et ces noms-là ont plus de poésie que les plus beaux rivages.

Après avoir suivi le Tibre, la rue détourne à droite et laisse voir, à son extrémité, une façade grecque surmontée d'un immense dôme : c'est Saint-Pierre.— A mesure que vous avancez, le monument grandit et les formes se dessinent avec plus de puissance.

Voici la place avec sa ceinture de magnificences ; en face, la basilique Vaticane est assise dans sa royale majesté; à droite et à gauche, la colonnade du Bernin se déploie en forme circulaire, portant sur sa corniche une imposante couronne de Saints, de Papes, d'Évêques, de Religieux.

Au milieu de la place, l'obélisque de Sixte V porte dans les airs la Croix victorieuse ; et, de chaque côté, deux magnifiques fontaines lancent un double torrent, emblême du jaillissement éternel de la grâce.—Sur le second plan, apparaissent le Vatican, à droite, et, à gauche, la sacristie de Saint-Pierre. Basilique, palais, colonnades, statues colossales, obélisques, fontaines, — tout cela, sous le beau ciel d'Italie, baigné, caressé, doré par une lumière incomparable, donne un ensemble aussi harmonieux que grandiose ; et vous restez longtemps immobile devant cette « vision de splendeur, *aspectus splendoris !* »

Ce même lieu, il y a dix-huit siècles, était occupé par le palais, le cirque et les jardins de Néron. Par

ses ordres, les chrétiens, dépouillés de leurs vêtements et couverts de matières inflammables, étaient liés à des poteaux disposés symétriquement le long des allées. On allumait ces flambeaux vivants, et le prince, avec sa cour, se promenait aux clartés de cette sinistre illumination. — L'obélisque ici présent a vu toutes ces horreurs. Maintenant la Croix le domine; et il n'entend plus que le doux murmure de la prière, il ne voit plus que les pompes pacifiques de la religion.

Ici, plus que partout ailleurs, le Dieu du Calvaire a fait une création nouvelle. Ce lieu était le centre de la tyrannie sanguinaire; il est maintenant le centre de la charité. Il était l'effroi de la terre; il en est la joie et la consolation. Il voyait un maître féroce qui souhaitait *que le peuple n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup;* il voit maintenant un Père qui envoie sa bénédiction *à la ville et au monde.* Il était le palais de Néron; il est le tombeau de saint Pierre et le séjour du Pape!

Montons ce large escalier qui conduit au parvis de la basilique. Les colonnes de la façade, qui paraissent, à distance, de dimension ordinaire, prennent, à mesure qu'on approche, des proportions colossales.—Voici le vestibule qui déploie, à droite et à gauche, ses ailes immenses. Il ferait une belle cathédrale. A l'extrémité qui confine au Vatican, apparaît la statue équestre de Constantin; de l'autre côté, celle de Charlemagne.

Parmi les serviteurs couronnés de l'Église, ils furent

les plus grands; c'est pourquoi l'Église leur donne la première place après celle des Saints.

Le vestibule communique avec l'église par cinq portes, dont l'une, appelée la *porte sainte*, est toujours murée et ne s'ouvre que pour les jubilés. — Nous sommes en face de la principale, placée dans l'axe de la grande nef. — C'est le terme définitif de notre pèlerinage, car nous sommes là au seuil des saints Apôtres. C'est pour arriver à ce terme que tant de pèlerins sont venus de tous les points de la terre. C'est ici qu'à l'heure présente, des millions d'âmes sont portées sur les ailes du désir et de l'amour. Le monde catholique est partout, mais son cœur est là, au seuil de saint Pierre et de Pie IX, — *ad limina Apostolorum !*

Nous pénétrons enfin dans la basilique Vaticane, la première du monde par la grandeur, la seconde en dignité, car c'est Saint-Jean-de-Latran qui est la métropole de Rome. C'est une majesté sereine et pleine de douceur. Je dis *pleine de douceur,* pour rendre une impression commune à tous ceux qui visitent Saint-Pierre. La basilique, en effet, semble adoucir, en les diminuant, ses proportions colossales, comme pour ménager la faiblesse humaine. C'est une beauté lumineuse qui charme, et non une force qui opprime. Saint-Pierre produit l'illusion des montagnes dont l'apparence est moindre que la réalité.

Mais, à mesure qu'on avance, l'illusion s'efface peu à peu, et le monument s'agrandit prodigieusement par l'examen des détails. — Ainsi, à l'entrée de la grande

nef, il y a deux bénitiers soutenus par des Anges en marbre blanc. Vus à distance, ces Anges paraissent de petits enfants dont ils ont les formes bouffies et la pose naïve. — Vous avancez, et les petits enfants sont des géants de six pieds de hauteur.

L'ensemble est amoindri dans la même proportion que chaque détail, et le regard parcourt sans fatigue cette nef de 575 pieds de longueur.

Le même phénomène se produit pour l'extérieur du monument. Il y a plusieurs dômes à Rome ; et, dans les premiers jours de mes visites, il m'arrivait de prendre celui-ci ou celui-là pour le dôme de Saint-Pierre. La différence ne me paraissait pas notable. Depuis, j'ai vu Rome du haut des montagnes du Latium et de la Sabine. La ville disparaissait presque dans le lointain; les monuments n'étaient que des points imperceptibles; mais le dôme de Saint-Pierre planait sur l'horizon, comme une montagne.

Continuons notre visite. En avançant dans la nef, nous admirons les piliers et les puissantes arcatures qui soutiennent la voûte. Tout cela resplendit de marbre, de caissons dorés et de mosaïques. — Nous arrivons à la statue de saint Pierre, placée en avant de la Confession, du côté de l'Épître. Cette statue en bronze est assise dans un trône de même métal, dans l'attitude de l'autorité, portant les clefs d'une main, et tenant l'autre élevée comme pour bénir.

Tous les fidèles qui passent s'arrêtent un instant pour vénérer l'image du Prince des Apôtres. Ils touchent

le pied droit de la statue de leurs lèvres et de leur front. Ce pied est usé, au point qu'on ne peut plus en distinguer les doigts.

Dans les grandes solennités, on lui met la tiare en tête et la chape sur les épaules. J'ai vu saint Pierre dans cet appareil papal, le jour de la canonisation.

En avançant encore un peu, nous sommes au centre de l'église. — Voici une crypte découverte, de forme circulaire et entourée d'une balustrade en marbre blanc, à hauteur d'appui. Autour de cette balustrade, des palmiers d'airain, s'épanouissant en nombreux rameaux, soutiennent cent douze lampes toujours allumées.

Ce monument s'appelle la Confession de saint Pierre. C'est là que repose le corps du premier Pape... Ce lieu est saint et solennel parmi tous les lieux de la terre. La pierre fondamentale de l'Église est là!

Directement sur ce grand tombeau, s'élève le dôme lancé dans les airs par Michel-Ange, à une hauteur de 426 pieds. Son immense profondeur étincelle de mosaïques; — et, de ces hauteurs vertigineuses, des Saints de l'ancien et du nouveau Testament, des personnages allégoriques se penchent sur l'abîme comme pour vénérer le tombeau du Pêcheur.

Une foule recueillie est à genoux autour de la rampe de la Confession. Prosternés sur ce pavé auguste, devant ce tombeau, pierre angulaire de l'Église, nous prions aussi du plus intime de notre cœur. — Nous déposons à la Confession de saint Pierre le souvenir,

les vœux, les recommandations de nos amis. — Pour nous et pour eux, nous demandons le don divin de la foi, l'amour de l'Église, la piété filiale envers le successeur de Pierre. Nous demandons cela pour la France et pour le monde : *Adveniat regnum tuum !*

L'autel papal est contigu à la Confession, et en forme le complément. Le Pape seul y célèbre le saint Sacrifice. — Quatre colonnes de bronze soutiennent au-dessus un baldaquin gigantesque qui porte la Croix sur son sommet, et; sur ses angles, quatre grandes statues d'Anges qui se tiennent debout. — Vu de l'entrée de l'église, ou des hauteurs de la coupole, ce baldaquin semble un joyau ordinaire dans la parure de la basilique; il a pourtant, m'a-t-on dit, la hauteur de la colonne Vendôme.

De chaque côté de la Confession et de l'autel, s'étendent les bras de la Croix; car l'église a la forme d'une croix latine. — C'est peut-être de ce point central que l'édifice produit son effet le plus saisissant. Vous embrassez d'un coup-d'œil la nef, les bras de la Croix, le baldaquin, la coupole; toutes les lignes se déploient dans leur simplicité grandiose; et, de partout, vous voyez surgir comme un monde surhumain de Prophètes, d'Apôtres, de Papes, de Docteurs, de Fondateurs d'Ordres. C'est une vision majestueuse de l'Église triomphante..., une sensation de l'éternité.

De l'autel papal au chevet de l'église, la distance est encore considérable; et là, une dernière merveille vous attend : c'est la chaire de saint Pierre. Cette chaire

est un haut monument de bronze, en forme de siége, soutenue par les statues colossales de quatre Docteurs de l'Église. En avant, sont les deux représentants de l'Église latine, saint Ambroise et saint Augustin ; en arrière, les deux représentants de l'Église grecque, saint Athanase et saint Jean Chrysostôme. De loin, vous voyez ce groupe de grandeur naturelle ; mais, arrivé aux pieds des Docteurs, vous mesurez avec étonnement leur taille colossale. Appuyé au piédestal de saint Ambroise, j'atteignais à peine l'extrémité de sa robe.

Dans le siége monumental que soutiennent les quatre Docteurs, est enfermée la véritable chaire de saint Pierre. C'est de là que l'Apôtre enseignait les premiers fidèles et qu'il a transmis à ses successeurs la parole infaillible de la foi, cet enseignement qui suffit au monde : « *Os orbi sufficiens.* »

Sous la chaire, est un autel sur lequel on admirait une garniture de chandeliers d'un merveilleux travail. Je n'entreprendrai pas de les décrire ; je noterai seulement une impression qui résulte de toutes ces merveilles : c'est que les Italiens sont de grands artistes, et que la religion qui les a formés n'est pas ennemie des beaux-arts.

On dit que l'Italie n'est plus, sous ce rapport, ce qu'elle fut autrefois, et que la culture des beaux-arts y est en décadence. Je suis incapable de résoudre cette question; mais je peux dire ce que j'ai vu.

J'ai vu, dans l'église de la Minerve, des verrières

modernes d'une perfection idéale : elles sont l'ouvrage d'un artiste italien. J'ai vu, dans les magasins du Corso et de la rue Condotti, une profusion de portraits, gravures, camées de toutes dimensions, depuis la grandeur naturelle jusqu'à la miniature ; tout cela m'a frappé comme pureté de lignes, élégance de formes et sentiment exquis de l'antique. Je me persuadai, en voyant ces belles choses, que l'art est plus populaire à Rome qu'à Paris. — Vous ne trouvez point à Rome de ces peintures grotesques, caricatures de Dieu et des Saints, qui se voient trop communément dans nos églises françaises. Là, tout est beau et artistique, à des degrés divers, depuis les splendides mosaïques de Saint-Pierre jusqu'à la madone populaire du coin de la rue ou de la boutique de l'artisan.

On parle encore beaucoup des licences de la peinture et de la statuaire dans les églises; je n'ai rien vu de pareil, et cependant j'ai visité bien des églises.

Règle générale, tenez-vous en garde contre les critiques qui s'attaquent à Rome. Quelques-unes sont le fait d'esprits légers et frivoles, qui ne voient que les surfaces. Plusieurs autres sont inspirées par la méchanceté.

Avilir Rome, c'est avilir la Papauté et l'Église : voilà le profit calculé de ces critiques.

« *Mentez-bien*, disait Voltaire; *mentez comme des enragés ; il en restera toujours quelque chose.* » — La révolution, depuis quelques années, ment effrontément sur Rome.

Après avoir visité la grande nef de Saint-Pierre, nous parcourons les bas-côtés. Ce qui frappe le plus, dans ces nefs latérales, ce sont les tombeaux des Papes, presque tous remarquables par la richesse des marbres et le caractère grandiose des sculptures.

J'ai remarqué surtout le tombeau d'Alexandre VII, au-dessus de la porte Sainte-Marthe. La Mort soulève une draperie, et, de sa main décharnée, elle montre un sablier renversé au Pontife qui se tient en prière. — Cette funèbre allégorie est exprimée avec un réalisme terrible.

Un autre tombeau, chef-d'œuvre de Canova, est celui de Clément XIII. Les deux lions couchés sur le socle du monument sont, dit-on, les plus beaux de la sculpture moderne. On remarque encore les tombeaux de Pie VII dans la chapelle Clémentine, de Grégoire XVI et de Sixte IV dans la chapelle du Saint-Sacrement.

La peinture est aussi noblement représentée que la sculpture, dans la basilique. La *Transfiguration*, de Raphaël ; la *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin ; le *Saint-Michel*, du Guide, et une foule d'autres chefs-d'œuvre sont reproduits en mosaïques sur les parois des piliers ou dans l'intérieur des chapelles. — Aux tons veloutés et harmonieux des plus belles toiles, ces mosaïques ont l'avantage d'unir une fraîcheur et un éclat qui ne s'altèrent jamais.

Cette profusion de tombeaux, de statues, de peintures, ne produit, dans la basilique, ni confusion, ni

entassement. Tout est disposé avec une souveraine convenance. Au lieu de se fatiguer, l'œil se repose en voyant chaque détail à sa place, dans ce prodigieux ensemble.

En somme, ce qui résulte de Saint-Pierre, c'est une harmonie grande et douce, — harmonie des œuvres de Dieu.

La visite n'est pas complète sans une ascension à la grande galerie. — On y monte, non par un escalier, mais par une large voie en spirale dont la pente est très-douce. De la galerie, la vue s'étend sur Rome, sur l'*agro romano*, puis au loin sur les montagnes. — L'histoire et la religion planent sur ce grand paysage.

Il y a, sur cette galerie, des habitations où logent les ouvriers de Saint-Pierre, sorte de tribu séparée qui a la garde et le soin héréditaire de la basilique. Ils entretiennent, ils réparent, ils décorent, ils illuminent, — déployant, dans ces fonctions aériennes, une hardiesse étonnante. J'en ai vu courir sur les entablements, flotter dans les airs, suspendus à des hauteurs prodigieuses : ils paraissent là dans leur élément. Mais leur chef-d'œuvre d'audace est l'illumination du dôme. Alors, c'est toute une population qui s'agite avec des torches à quatre cents pieds dans les airs.

De la galerie extérieure, on monte à une seconde qui règne à l'intérieur, au-dessus de la Confession. C'est là qu'on voit de près les mosaïques, les grands personnages de la coupole et la célèbre inscription :

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum. De là, le spectateur a la coupole sur sa tête, l'église sous ses pieds, — double profondeur qui donne le vertige.

On monte à la lanterne et à la boule par un escalier qui se rétrécit de plus en plus. Tous les visiteurs n'osent pas entreprendre cette seconde ascension, car elle est beaucoup plus pénible que la première.—J'ai voulu atteindre la cime du géant et voir Rome de cette hauteur. — Après bien des efforts et malgré une chaleur tropicale, j'ai en effet atteint la boule et me suis introduit dans ses vastes flancs, capables de contenir seize personnes; — mais je n'ai pas vu Rome. Un premier regard m'a donné une telle impression de vertige que je n'ai pas osé recommencer.

Le Vatican, palais habité par le Pape, est contigu à Saint-Pierre. La majeure partie de ce palais sert de musée et de bibliothèque. Le Saint-Père occupe la partie qui a vue sur la place et sur la ville. — Nous visitâmes ces immenses galeries, pleines de sculptures, de marbres, de statues antiques. — C'est tout un monde d'empereurs, de consuls, de héros exhumés de la vieille Rome. La douce main des Papes s'est étendue sur ces vaincus pour les sauver au nom de l'art.

Nous visitâmes aussi les fameuses loges de Raphaël, paradis des artistes.—Dans une même salle, sont, en face l'une de l'autre, la *Transfiguration*, de Raphaël, et la *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin. Ces

deux chefs-d'œuvre ont toujours un cortége d'admirateurs. Les préférences sont partagées.

Plus loin, j'ai regardé longtemps une pure et suave toile du même Raphaël, représentant une *Assomption*. Que la sainte Vierge est céleste ! et que ces figures d'Apôtres sont belles ! — Si Raphaël avait toujours exprimé ce spiritualisme chrétien, il mériterait le titre de *peintre divin* que lui donnent quelquefois ses enthousiastes.

Les étrangers se montrent tous empressés à visiter la Sixtine, chapelle particulière du palais pontifical. Cette chapelle est célèbre surtout par les fresques de Michel-Ange, représentant le Jugement Dernier, les Prophètes, les Sybilles et divers sujets tirés des deux Testaments. Les artistes trouvent cela beau, et ils ont sans doute leurs raisons. Mais ce beau n'a pas le don de plaire à tout le monde. — Ces colosses charnus, cette exubérance matérielle, ce mélange chrétien et mythologique, — tout cela est bizarre, puissant peut-être, mais n'a rien qui élève l'âme.

Michel-Ange, architecte et sculpteur souverain, ne portait pas en lui cette suavité idéale et chrétienne qui rayonne dans les œuvres de *Fra Angelico* et dans plusieurs compositions de Raphaël. Sa peinture est fougueuse comme était son caractère.

Fatigués de peintures, de sculptures, de chefs-d'œuvre de tous genres, — nous sommes allés nous reposer dans les jardins du Pape. — Les orangers, les citronniers, les grenadiers, y fleurissaient en abon-

dance, et plusieurs massifs de belles fleurs italiennes embaumaient l'air de leur parfum. — Les fleurs, en Italie, ont un éclat admirable. — Un vieux jardinier nous procura une récréation excellente.

Il y a, au milieu d'un bassin, une frégate en bronze, munie de tous ses agrès. Le bonhomme fit jouer un mécanisme, et, soudain, la frégate lança des jets d'eau par les canons, par les mâts, par les cordages...; de tribord à babord, de l'avant à l'arrière, c'était une *girandola* magnifique.

Pendant que nous regardions émerveillés, notre artiste toucha un autre mécanisme, et nous fûmes enveloppés nous-mêmes dans un réseau liquide. Sous nos pieds, à droite et à gauche, partout, l'eau jaillissait comme par enchantement. Ce fut d'abord un étonnement comique, puis un *sauve qui peut* général, et le vainqueur resta seul avec ses engins aquatiques. — Il nous avait donné un spécimen de sa méthode pour arroser les massifs et les allées. L'intention était bonne; mais nous lui aurions fait grâce du rafraîchissement.

L'arrière-plan du jardin est occupé par un bosquet frais et ombreux. Je me suis assis sous ces beaux arbres, au bord d'un ruisselet alimenté peut-être par les traîtresses machines du vieux jardinier.

Autour de moi, tout était solitude, parfum et silence... Un rossignol chantait sur ma tête: — c'était l'illusion de nos grands bois de France... Et j'étais à Rome! à côté de Saint-Pierre, en vue du Vatican,

dans le jardin du Pape !— Le Saint-Père s'assied peut-être quelquefois à cette place que j'occupe ; ce même rossignol lui chante sa mélodie.— Une colombe délassait saint Jean... Cher petit rossignol, délasse le Saint-Père, — et dis-lui, pour le distraire des amertumes du monde, toute la douceur des œuvres du bon Dieu !

Etant retournés, le soir de ce même jour, au Vatican, nous eûmes la faveur de visiter les appartements particuliers de Pie IX, pendant que Sa Sainteté faisait une promenade au jardin. — Nous visitâmes d'abord la salle à manger dont la petite table, surmontée d'un dais, a presque l'air d'un autel ; puis la salle du Trône, qui est d'une majestueuse et noble simplicité ; — et enfin la chapelle domestique où le Saint-Père dit la messe tous les jours. Son bréviaire était là ; et chacun voulut le toucher, l'ouvrir, le baiser : je voudrais affirmer que toutes les images y sont restées.

C'est-là que Jésus-Christ et son Vicaire se rencontrent chaque jour, qu'ils se parlent cœur à cœur, qu'ils s'immolent tous deux pour l'Eglise et pour le monde ! Cette étroite chapelle contient ces deux puissances, ces deux saintetés, ces deux amours, Jésus-Christ et le Pape !

O petite chapelle du Saint-Père, si tu pouvais parler, quels épanchements, quelles harmonies, quels douloureux et tendres mystères, quelles prières ferventes et magnifiques tu nous redirais ! Tu nous dirais les joies du Cénacle, hélas ! et les tristesses de

Gethsémani ! Tu nous dirais les déchirements de l'amour meurtri par l'ingratitude, et le calvaire accepté par Pie IX, comme il le fut par Jésus-Christ! —Les profondes émotions ont besoin de larmes et de prières ; la chapelle fut témoin de cette double effusion. — Plusieurs de nous pleuraient ; et, tous ensemble, nous priâmes pour Pie IX.

Au sortir de ce cher oratoire, je m'arrêtai quelque temps, dans la salle des audiences, à regarder par les fenêtres du palais. Je voulais voir l'horizon habituel du Saint-Père. Il est splendide; d'un côté, c'est le jardin du Vatican, et plus loin, le Monte-Mario avec les bosquets de la *Villa-Madama ;*— de l'autre, c'est la place de Saint-Pierre avec sa colonnade, son obélisque, ses fontaines jaillissantes, et Rome enfin, faisant rayonner au soleil sa sainte couronne d'églises. *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel !*

Quand nous sortîmes, il ne resta pas une seule plume dans les encriers du Saint-Père. Serait-il vrai qu'une soutane blanche, dont on connaissait bien le propriétaire, fut considérablement raccourcie?—Heureusement qu'on avait apporté du beau pays de France de quoi la remplacer.

Il y a peine d'excommunication, à Rome, contre ceux qui dérobent des reliques. L'intention pieuse n'excuse pas. Cette sévérité est nécessaire, car autrement Rome serait bientôt dépouillée de ses trésors. Mais les menus objets à l'usage du Saint-Père ne sont

protégés par aucune loi canonique. Aussi étaient-ils grandement exposés...

Le Saint-Père, lui-même, avait à subir les pieuses violences de la piété filiale.—L'excellent biographe de M. Viannay raconte que, pendant que le vénérable curé faisait le catéchisme, les bonnes femmes, quelquefois même de grandes dames, se glissaient derrière lui et lui coupaient tout doucement des mèches de cheveux.—Si l'on n'a pas fait le même larcin au Saint-Père, ce n'est pas l'envie qui a manqué.

Je l'ai vu une fois entouré d'Espagnols et de Français, les uns le tenant par la soutane, les autres par les pieds, tellement qu'il ne pouvait avancer ni reculer d'un pas. « *Eh! mes enfants,* disait le bon Père, *vous voulez donc me faire prisonnier!* » — Oui, Saint-Père, vous étiez prisonnier, mais prisonnier de l'amour, — d'un amour sans égal sur la terre!

CHAPITRE III.

CAPITOLE, FORUM, COLYSÉE, ROME ANCIENNE.

En allant à Saint-Pierre, nous avons parcouru la Rome vivante; nous visiterons aujourd'hui la région des morts : *Inania regna !*

Elle n'est pas loin de nous, car nous habitons au pied du mont Capitolin; berceau de l'ancienne Rome. La louve de Romulus et de Rémus devait avoir par là son domicile. Une marche modérée de vingt minutes nous conduit au pied d'une colline qui a pour voie d'accession un large escalier gardé par des lions de granit. — Mon compagnon de voyage, professeur de littérature, s'écrie:

« *Montons au Capitole, et rendons grâces aux Dieux !* »

Le Capitole était devant nous... *Capitolî immobile saxum.*

Le principal plateau du mont Capitolin est occupé par trois palais disposés autour d'une place de médiocre grandeur. Au milieu de la place, une statue équestre de Marc-Aurèle, une fontaine monumentale contiguë au palais des Sénateurs, et, sur le devant, dans la partie qui regarde la ville, plusieurs autres statues et trophées antiques.

Un escarpement du plateau, à gauche, porte

l'église d'*Ara Cœli* et un couvent de Franciscains. Le prolongement du mont, vers la droite, est couvert de maisons particulières et de jardins. La *Roche Tarpéienne* est de ce côté. Les palais du Capitole n'ont pas le grand air qu'on leur voudrait. Toutefois, ces statues, ces trophées, ces débris de triomphes, ces fontaines mythologiques, tout cela, les souvenirs aidant, présente un reflet de la vieille majesté romaine.

Pendant que nous examinons ce lieu, théâtre à jamais célèbre des vicissitudes humaines, une troupe de petits enfants accourt en gesticulant et en nous criant un mot que nous finissons par comprendre : *Rupe Tarpea !* Les chers petits espèrent gagner quelques baïoques, en nous conduisant à la *Roche Tarpéienne*. Nous marchons entourés de ce petit monde dont les mamans, graves matrones, assises devant leurs portes, nous regardent passer en souriant. Arrivés devant une maison d'humble apparence, les *piccoli* heurtent la porte en criant toujours : *Rupe Tarpea !*

Un vieillard nous ouvre et nous fait entrer dans un petit jardin, sur le bord escarpé de la colline. — Il nous montre, à quelque distance, un rocher grisâtre qui surplombe un peu sur le ravin : c'est la Roche Tarpéienne. Au temps de l'ancienne Rome, elle avait, nous dit le vieillard, soixante quinze pieds de hauteur. Mais les décombres, les débris amoncelés, ont comblé le précipice; — et, du sommet de la roche à sa base actuelle, il n'y a pas plus de 25 pieds.

Mirabeau avait raison : il n'y a pas loin du Capitole à la Roche Tarpéienne. Pendant que le triomphateur montait au Capitole, il pouvait voir ce roc sinistre, qui semblait lui dire aussi à sa manière : *Souviens-toi que tu es mortel !*

Avant de descendre sur le Forum par le *Clivus capitolinus*, nous visitâmes l'*Ara Cœli*, antique église bâtie sur l'emplacement du temple de Jupiter-Capitolin.

Ce nom d'*Ara Cœli*, donné à une portion du Capitole, n'est-il pas bien remarquable ? Ce même rocher, qui porta la puissante forteresse du paganisme, se nomme maintenant l'*Autel du Ciel*... Chaque jour, en effet, le Ciel s'ouvre pour faire descendre le vrai Dieu sur ce mont fameux où le Prince des ténèbres avait établi son trône.

Ara Cœli ! ce nom mystérieux et saint, dominant le Capitole romain, a la même éloquence que la Croix sur l'obélisque de Néron. C'est la victoire du Christ proclamée sur les hauts lieux : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

J'ai trouvé à cette église d'*Ara Cœli* une physionomie particulièrement vénérable et douce. La vieillesse aime les enfants, et notre vieille basilique a aussi cette touchante prédilection. Gardienne du *Santo Bambino*, chaque année, pendant l'Octave de l'Epiphanie, elle rassemble les enfants de la ville devant la Crèche du petit Jésus.—Une chaire est placée en face de la Crèche, et de jeunes enfants y montent tour à tour pour faire

l'office de prédicateurs. Les Romains, et surtout les Romaines, sont très-avides de ces sermons-là.—Quand le petit orateur débite bien son discours, il est récompensé par les sourires sympathiques de l'auditoire, et surtout par les baisers de sa mère. Mais quelquefois la mémoire est infidèle; le pauvre petit se trouble, et, la parole faisant défaut, il ne trouve plus que l'éloquence des larmes.

Ces formes naïves de la piété romaine peuvent être blâmées par les puritains rigides ; moi, je les trouve pleines d'amabilité. J'ai visité, dans les montagnes de Frascati, un couvent de Basiliens, qui ont une dévotion particulière à la *Santa Bambina*. C'est une poupée, représentant la Vierge enfant. Ces bons religieux la vénèrent avec une simplicité naïve, et lui adressent des prières toutes gracieuses. L'une de ces prières commence par ces mots : *O grazioza Bambina!*

« En vérité, si vous ne devenez semblables aux petit enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

L'église d'*Ara Cœli* est desservie par les Franciscains. Elle préparait, quand nous la visitâmes, ses chants de triomphes et ses ornements de fête; car, parmi les 26 martyrs qui devaient être canonisés le 8 juin, 23 appartiennent à la famille franciscaine.

Dans sa langue admirable, l'Église appelle le jour de la mort des Saints, leur jour natal, *dies natalis*. C'était ce beau jour natal de ses enfants qui réjouissait l'*Ara Cœli*.

En descendant du Capitole par le versant oriental, on embrasse d'un coup d'œil l'étendue du *Forum romanum*. Tous les souvenirs de la grandeur romaine sont là. — Ces colonnes groupées ou isolées çà et là marquent les lieux où furent les temples de la Fortune, de la Paix, de la Concorde, de Jupiter Stator.—L'arc-de-triomphe qui dresse devant nous sa massive architecture, est celui de Septime-Sévère. Sous le cintre historié du vieux monument, passe la voie triomphale dont le pavé primitif existe encore.—Elle devait aboutir à une porte ruinée qui s'ouvre, comme une gueule menaçante, dans les vieilles maçonneries du mont Capitolin. Cette porte a vu passer les maîtres du monde.

Au loin, la *Voie Sacrée* continue le Forum, et, passant sous l'arc de Titus, se prolonge jusqu'au Colysée.—Partout des ruines, des voûtes effondrées, des colonnes brisées, des débris parsemant le sol. Quand la lune éclaire cette nécropole, c'est un tableau saisissant, étrange, une fantastique apparition du vieux monde. Dieu, qui a fait un nouveau monde par son Christ, a secoué l'ancien, comme un lange souillé, et il n'en reste plus que ces débris mornes.

Le Forum romain est silencieux : la voix de Cicéron ne se fait plus entendre dans ce *Conseil public de l'univers*. Mais une autre voix plus haute parle encore dans Rome, et porte une volonté respectée sur des rivages que les aigles romaines ne connurent jamais.

Fils de l'Église, nous ne regrettons pas le Forum ; nous avons le Vatican !

J'admirai l'intelligence qui préside à la conservation de ces ruines. Convenablement protégées, elles ne sont pas *embellies*, ni classées et numérotées, selon la méthode réglementaire de l'esprit moderne. — Elles sont là, comme le temps les a faites, comme il les a mises, avec l'imprévu et le négligé de véritables ruines, avec la poésie de l'art et des souvenirs.

Il n'y a que la Rome papale qui ait ce tact supérieur des convenances, ce respect conservateur.—Qu'est-ce que l'industrialisme moderne ferait du Forum et du reste? — Un grand artiste, M. Ingres, va nous le dire :

On parlait devant lui de la possibilité d'une invasion de Rome, par les troupes piémontaises. « Ah! s'écria-t-il, mais ce serait une nouvelle invasion des barbares. Ces gens-là seraient capables de faire un manége du Colysée et d'établir une usine sur le mont Aventin! Nous n'avions plus dans le monde que ce seul point qui ne fût pas envahi par la banalité moderne, qui fût réservé aux grands souvenirs de la poésie et de l'art; et ils veulent nous l'enlever!... Artistes, trouverons-nous donc toujours et partout cette maudite révolution, avec ses instincts destructeurs et sa haine de toute grandeur et de toute beauté?... »

Les monuments n'avaient pas été seuls à tomber en ruines; le nom même de *Forum* avait disparu et avait été remplacé par celui de *Campo-Vaccino*, marché aux bœufs.—Le marché a été transporté ailleurs, l'ancien

nom de *Forum* réhabilité ; néanmoins, certains détails rappellent encore le Campo-Vaccino. — J'ai vu les bouviers Sabins, en chlamydes de peaux de chèvres et en sandales, comme au temps de Virgile, conduire, à travers les ruines, leurs grands attelages de bœufs ; les ruines n'en étaient pas moins belles ; l'industrie leur est fatale, mais le mouvement paisible de la vie pastorale leur sied à merveille. Du reste, bouviers, bœufs, chars et attelages, tout cela paraissait aussi antique que le Forum même.

Un autre charme du tableau, ce sont les églises semées çà et là, sur les débris des vieux monuments : Sainte-Marie-Libératrice, au pied du Palatin ; Sainte-Françoise-Romaine, près de la *Voie Sacrée;* les Saints Cosme et Damien, sur l'emplacement du temple de Romulus ; Sainte-Martine, non loin du lieu où devait être la tribune aux harangues.

Le soir, à l'heure de l'*Ave, Maria*, ces sanctuaires du vrai Dieu, faisant chanter toutes leurs cloches qui se répondent du Palatin au Capitole, font planer la rêverie et la prière sur ce cimetière des siècles.

Après avoir traversé le Forum, tous ces débris, tous ces souvenirs, on arrive à la *Via Sacra* qui se dirige vers le Colysée, en passant sous l'arc triomphal de Titus. — A droite, sur le versant du Palatin, on trouve la villa Farnèse et d'autres jardins dont la verdure encadre des ruines ; à gauche, le sol est jonché de fragments divers et de colonnes d'un beau

granit fin et poli comme le marbre. — Je me suis assis sur l'une de ces colonnes pour examiner l'arc de Titus. Ce monument, parfaitement conservé, présente en relief le triomphe du vainqueur de Jérusalem; les captifs marchent devant le char triomphal, et portent sur un brancard le fameux chandelier à sept branches.

A quelques pas de là, le Colysée, dont le nom signifie *colosse*, déploie sa gigantesque masse. C'est la plus grande ruine de Rome et peut-être du monde entier. Il est à l'Occident ce que les Pyramides sont à l'Orient; et, par une singulière coïncidence, ce furent les Israélites captifs qui bâtirent le théâtre de Vespasien, comme leurs ancêtres avaient bâti les tombeaux des Pharaons. Au physique comme au moral, ce peuple devait laisser dans le monde d'impérissables empreintes.

Pour avoir une vue d'ensemble du Colysée, il faut monter aux galeries supérieures. De là, le regard embrasse l'immense pourtour de l'édifice, les gradins, les vomitoires, l'arène. C'est une grandeur colossale et sauvage comme le paganisme romain. — Évoquons les souvenirs :

Là-bas, dans une loge communiquant avec le palais augustal, siégeait un homme dont le caprice était la loi du monde. — En face de l'Empereur, s'asseyaient les Vestales, ces fausses vierges que la vue du sang distrayait de leurs ennuis; puis, les Sénateurs, les Chevaliers, le peuple, cent mille spectateurs; des

troupeaux d'esclaves et de gladiateurs étaient poussés dans l'arène, et, avant de s'entregorger, ils s'inclinaient devant le Maître en disant : « *César, ceux qui vont mourir te saluent !* » Et ils mouraient en effet pour le bon plaisir de César et du peuple. — C'était l'esclavage païen, faisant de l'homme un être machinal, un genre neutre et nul : *mancipium !*

Mais un jour, parurent dans l'arène des condamnés qui ne s'inclinaient ni devant César ni devant le peuple. Calmes, doux et intrépides, ils regardaient, non César, mais le ciel; et ils disaient : « *O Christ, Fils du Dieu vivant, ceux qui vont mourir te saluent !* »

Bientôt les antres du Colysée vomissaient les lions, les tigres, les panthères. C'était une effroyable lutte. Mais, dans ce tourbillon, un cri immortel dominait tous les autres : « *Nous sommes chrétiens !* »

De ce jour-là, la dignité humaine était affirmée, la liberté proclamée. Mais il fallut deux cents ans de martyre pour les faire triompher.

Pendant deux siècles, le Colysée a bu le sang des hommes, le sang des chrétiens; c'est pourquoi toute sa grandeur me paraît sauvage. — Il y avait à Rome une rue qu'on appelait *Scélérate*, parce qu'une femme y avait foulé le corps de son père. Pendant deux siècles, le Colysée a été le pressoir où Rome païenne a foulé le corps de l'Église; — c'est pourquoi ces ruines sont *scélérates !* — Aussi voyez... Ces pans de murs rongés, ces arcades effondrées, ces colonnes meurtries se dressent devant vous comme de som-

bres criminels condamnés par Dieu au pilori des siècles.

En face du Colysée, sur le mont Palatin, le palais des Césars montre son squelette décharné. Il ouvre ses fenêtres, ses voûtes et ses portiques croulants. Il y a encore là quelque chose de lugubre : vos regards, se promenant du Colysée au palais Césarien, contemplent avec un vague effroi ces deux maudits de Dieu et de l'humanité.

Mais le soleil se couche derrière les monts, laissant entre le Cœlius et le Palatin une traînée lumineuse. La verdure des jardins et des vignes se colore d'un reflet plus pâle. Là-bas, sur le flanc du mont Palatin, deux beaux palmiers sont émus par le souffle du soir.

Dans ce tableau, les œuvres de l'homme sont sinistres; mais que les œuvres de Dieu sont douces!

Douces aussi sont les œuvres de l'Église.

En ramenant mes regards sur l'arène du Colysée, je vois la Croix plantée au milieu, et, à l'entour, comme une couronne de bénédiction, les quatorze stations de la *Voie douloureuse*.

J'ai fait ce grand Chemin de Croix du Colysée. Nous étions là, assemblés de toutes les parties du monde sur ce champ de bataille de l'Église. — Un Archevêque américain présida la cérémonie, et Monseigneur l'Évêque de Tulle la couronna par une de ces splendides improvisations où le génie secoue ses ailes et fait pleuvoir des flammes.

Pendant une heure, l'immense auditoire resta debout, immobile, frémissant sous le charme de cette éloquence.

C'étaient les représailles de là religion. Elle proclamait la charité et la dignité humaine là où le paganisme avait avili et tué les hommes.

CHAPITRE IV.

BÉNÉDICTION PAPALE A SAINT-JEAN-DE-LATRAN. — LA SCALA SANTA.

Le jour de l'Ascension, Rome présentait une physionomie d'allégresse.—Le Saint-Père se rendait à Saint-Jean-de-Latran, métropole de Rome et de la chrétienté.

Les rues que devait parcourir le cortége papal, étaient couvertes de sable jaune. C'est l'usage de sabler ainsi les rues toutes les fois que le Pape sort en grande cérémonie. — Le soleil était splendide et promettait une belle journée.

Sur la voie papale, il y avait encombrement de voitures et de piétons. C'était un mouvement confus et joyeux. Nous suivions humblement le trottoir bigarré de bourgeois, d'ouvriers endimanchés, de moines, de *contadini*, de paysannes romaines; — et nous regardions passer les voitures épiscopales, cardinalices, sénatoriales. Rome est la ville des splendides équipages. Les princes romains avaient, comme au vieux temps, leur petite cour de pages, charmants et pittoresques lutins qui nous regardaient curieusement.

Les voitures cardinalices ont deux laquais par devant, trois par derrière, en grande livrée. Ils ne doivent pas être fort occupés, mais ils forment cor-

tége, et, dans cet apparat magnifique, ils se tiennent avec une dignité toute romaine. Du fond de leurs voitures, les bons cardinaux se montraient fort attentifs aux manifestations respectueuses de la foule, et ils nous saluaient eux-mêmes, avec un aimable sourire. — Notre rabat français n'était pas étranger à ces marques particulières de bienveillance.

Saint-Jean-de-Latran est bâti sur le mont Cœlius, dans les solitudes de l'ancienne Rome. — Autour de la basilique, il y a peu d'habitations, — mais des jardins, des débris antiques et le silence. — Le Forum et le Colysée ne sont pas loin; d'immenses cadavres de monuments se montrent dans la campagne déserte. En face de ce paganisme éteint, Saint-Jean-de-Latran élève sa haute façade couronnée de Saints, et portant cette inscription:

Sacrosancta Lateranensis ecclesia, omnium Urbis et Orbis ecclesiarum Mater et Caput. — Sacro-sainte basilique de Latran, Mère et Maîtresse de toutes les églises de la Ville et de l'Univers.

Dans la matinée du 29 mai, les abords de la basilique présentaient une animation extraordinaire : *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.*

Une foule immense, composée de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les tribus de la terre, se tenait devant les portiques de cette Jérusalem terrestre, ayant les yeux fixés du même côté, dans une même attente et dans un même amour : — Le Pape allait bientôt paraître!...

Voici une voiture plus magnifique que les autres qui débouche sur la place : c'est lui ! c'est Pie IX ! le Vicaire de Jésus-Christ, le plus haut représentant de Dieu sur la terre ! — Tous les cœurs frémissent d'émotion, comme si le Christ lui-même apparaissait au milieu des siens....

Je vis là Pie IX pour la première fois. Il se penchait à la portière de la voiture pour bénir, portait la mosette rouge, la calotte blanche, et, sur son visage, une indicible auréole de majestueuse bonté. — Dans cette rapide apparition, la grande figure de Pie IX me fut imprimée au fond de l'âme, comme une vivante photographie ; et je vivrai bien des années sans l'oublier.

Cependant la voiture passait au milieu de la foule, et un cri vibrant sortait de toutes les poitrines : *Vive Pie IX ! Vive le Pontife-Roi !* Je remarquai surtout des groupes de paysans romains qui prolongèrent ce cri avec un enthousiasme extraordinaire.

Après le défilé, la foule empressée inonda la basilique où devait se célébrer, devant le Saint-Père, une messe solennelle.

Je me trouvai heureusement placé au centre de la grande nef, sur le passage de la procession papale.

On vit successivement se déployer le cortége des Prélats, des Évêques, des Cardinaux ; les chantres de la Sixtine entonnèrent l'Antienne : *Ecce Sacerdos magnus*... Et alors le Saint-Père, vêtu de l'étole et de la chape, portant la triple couronne sur sa tête, s'avança lentement à la suite des Évêques, porté sur la *sedia*

gestatoria. — C'était vraiment le Pontife suprême de la nouvelle alliance : — Quelle incomparable grandeur dans sa pose, sur ses traits et dans sa main s'abaissant lentement pour bénir !...

Tous les genoux se prosternaient, tous les fronts s'inclinaient devant le Pontife qui bénissait toujours. Cette Majesté surhumaine passa devant nous, calme, solennelle, radieuse.

Avec leurs costumes militaires ou bourgeois, nos Souverains modernes n'ont pas ce grand air royal. Il faut aller à Rome pour voir la majesté.

L'office fut exécuté par les chantres de la chapelle papale. C'étaient les mélodies religieuses de Palestrina. Le Révérend Père Hermann, qui était à côté de nous, trouvait cela magnifique. J'avoue à ma honte que plusieurs morceaux de notre plain-chant ordinaire m'ont souvent produit plus d'impression. Je les trouve plus larges, plus simples, plus parfumés d'antiquité. Du reste, les voix étaient belles et d'une souplesse merveilleuse.

Durant quelques parties de cette messe, je pus dire mes *Petites Heures* dans la cathédrale du Saint-Père, métropole de toute l'Église militante. — Ce bonheur, désiré par tant d'âmes filiales de prier Dieu en présence du Pape, en union immédiate avec lui, m'était accordé. — Les Apôtres n'étaient pas plus heureux que moi, quand ils récitaient l'Oraison dominicale aux pieds de Jésus.

Après la messe, la foule se répandit sur la place

Orientale, devant la grande façade de l'église, pour recevoir la bénédiction papale.

Voici le coup-d'œil que présentait cette place, vue du péristyle de la basilique : Au loin, la campagne découverte avec ses accidents de grandes ruines et cette solennité particulière aux horizons romains ; à l'extrémité d'une longue avenue ombragée, Sainte-Croix-de-Jérusalem dressait ses blanches murailles, tranchant sur la verdure des mûriers et des cyprès. — Voilà le cadre du tableau : — Sur la place, les tambours battaient aux champs, le canon mêlait son tonnerre à l'harmonie des cloches, la foule profonde ondulait et frémissait par le pressentiment d'une de ces puissantes émotions qui font époque dans la vie.

Soudain, canons et tambours se taisent, la foule se recueille : le Saint-Père a paru au balcon de la *Loggia*. — Du haut de son trône, il chante l'Oraison préliminaire ; il appelle l'ample miséricorde de Dieu sur le peuple chrétien.

Puis, voici le dialogue sublime qui s'établit :

Voix du Pontife : *Que le Nom du Seigneur soit béni !*

Voix du peuple : *A partir de maintenant et jusque dans l'éternité !*

Voix du Pontife : *Notre appui est dans le Nom du Seigneur !*

Voix du peuple : *Qui a fait le ciel et la terre.*

Puis, debout, les yeux levés au ciel, les bras étendus comme pour embrasser le monde, Pie IX a proclamé cette bénédiction :

Que la bénédiction de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais!

De la façade de Latran, cette voix planait sur la multitude, vibrante, sonore, accentuée d'une indicible émotion! — J'entendais des sanglots dans la foule... La bénédiction pontificale, comme un souffle de Dieu, passait sur nous, sur la ville, et allait couvrir le monde: *Urbi et Orbi!*

Le silence, d'abord, répondit seul à cette grande voix; puis une immense acclamation monta vers Pie IX, pour lui porter le dévouement et l'amour du monde catholique.

Le Saint-Père était radieux!

Après cette émouvante cérémonie, la foule se dispersa, et la solitude se fit peu à peu autour de la basilique. Je rentrai dans la nef solitaire où flottaient encore les vapeurs de l'encens, parfum du passage du Pape et du passage de Dieu.

La basilique Latérane n'a pas l'immensité de Saint-Pierre; mais pourtant c'est une noble église, digne de la majesté pontificale et de son principat universel.

Je m'accoutumai facilement aux plafonds des églises italiennes; et celui de Saint-Jean-de-Latran est d'une beauté particulière. Avec ses riches caissons, ses tiares et ses clefs pontificales, il encadre majestueusement cette vaste nef qu'environnent les statues monumentales des douze Apôtres. C'est bien là

vraiment la basilique avec sa haute physionomie royale.

L'autel majeur est surmonté d'un baldaquin en forme de reliquaire qui renferme les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Incomparable richesse ! — Ces deux têtes ont possédé le mystère du Calvaire : la rédemption temporelle et éternelle du monde ; elles ont été meurtries, martyrisées pour une telle cause. Et c'est pourquoi elles sont placées sur ce trône le plus haut de la terre, — dans ce reliquaire qui domine le maître-autel de la Cathédrale de l'univers.

En présence de ces deux têtes souveraines, l'Église a souvent tenu ces grands Conciles œcuméniques qui proclamaient la vraie foi et préparaient l'avenir temporel des peuples. La sagesse divine et la sagesse humaine se confondaient là comme deux éléments partis du même principe et tendant au même but. L'esprit moderne a brisé cette harmonie : il ne veut plus que la sagesse de l'homme. — Mais Dieu se venge en livrant cette sagesse aux perplexités du doute et aux incohérences doctrinales. Sibylle radoteuse, elle ne sait que proclamer des oracles contradictoires. Et cependant, l'Église, dans la beauté de sa démarche antique, traverse les nations pour enseigner et pour bénir. Que lui font les petits incrédules d'aujourd'hui et leur triste besogne, à elle qui a vaincu les géants et créé un monde ?

A côté de Saint-Jean-de-Latran, on vénère la *Scala Santa*, l'escalier du palais de Pilate, que Notre-Seigneur

monta et descendit plusieurs fois pendant sa Passion. On ne le monte qu'à genoux; il a vingt huit marches; et, à chaque marche, on peut gagner neuf ans d'indulgences. Bien que cet escalier soit en marbre, il s'usait sensiblement sous les genoux des pèlerins. Pour protéger la précieuse relique, on l'a revêtue d'un parquet en noyer. Mais il y a des ouvertures qui permettent de toucher la pierre sanctifiée par les pieds du Sauveur.

Une profonde émotion vous saisit en gravissant cet escalier saint qui rappelle de si touchants souvenirs. Vous n'êtes plus à Rome; vous êtes à Jérusalem, sur les pas de Jésus souffrant dont vous baisez les divines empreintes... Par intervalle, des globules de verre enchassés dans le bois permettent de voir le marbre; baisez cela avec respect : c'est ici qu'une goutte du Sang divin est tombée.

On arrive ainsi à la dernière marche qui a été laissée découverte pour satisfaire la piété des fidèles. — C'est sur cette pierre peut-être que le Sauveur se tenait debout, pendant que le proconsul le montrait au peuple en disant : *Voilà l'homme.*

Mon Dieu, que ce lieu est vénérable! et qu'on a bien fait de graver sur le marbre cette inscription :

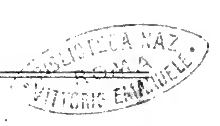
« *Non est in toto sanctior orbe locus!* — Il n'y a pas de lieu plus saint dans l'univers entier! »

J'ai visité plusieurs fois la *Scala Santa*, et j'y ai toujours trouvé des fidèles qui faisaient la pieuse ascension. J'ai vu des hommes du peuple, des ouvriers,

des paysans romains baiser respectueusement chaque marche du saint escalier.—Les Romains n'ont pas cette maladie particulière à la France, appelée *respect humain*. Ils se montrent chrétiens par les témoignages les plus expressifs. La religion, pour eux, n'est pas une formalité officielle qu'on remplit à l'église et qu'on laisse à la porte. — « La *religion*, disent nos libres penseurs, *ne doit pas sortir du sanctuaire.* » Cette impertinence philosophique n'est pas encore acceptée à Rome. — Dans la ville du Pape, la religion sort du sanctuaire; elle est un élément de la vie sociale et l'amie du foyer domestique.

Il y a des croix sur les murs, que les Romains baisent en passant, pour gagner des indulgences; il y a des madones au coin des rues, dans les maisons, jusque dans les cafés; et des lampes soigneusement entretenues brûlent jour et nuit devant ces pieuses images.— Le soir, vous trouvez, devant des oratoires de Marie, des groupes populaires récitant le Rosaire, la prière commune, ou chantant les litanies de la sainte Vierge [1].

[1] Je ne veux pas médire de la France; cette sœur aînée des nations chrétiennes est une grande et auguste patrie, chère à tous ses enfants catholiques. *Alma parens*. Le peuple, en France, est naturellement bon, généreux, intelligent; mais ces brillantes qualités sont menacées par le matérialisme. La place des intérêts matériels est trop grande,—la place de Dieu et des Saints est trop petite parmi nous. Avec la foi populaire des Romains, cette foi qui proscrit tout mal pour exalter tout ce qui est bon, généreux, noble et pur, nous serions un admirable peuple. C'est ce progrès par la foi qui est l'idéal de l'Église.



CHAPITRE V.

SAINT-PAUL-HORS-DES-MURS. — LES TROIS FONTAINES. — LA VOIE APPIENNE. — LES CATACOMBES DE SAINT-CALIXTE.

La journée du 30 mai nous donna aussi sa moisson de beaux souvenirs.

Dès le grand matin, nous partîmes dans une voiture de place qui nous emporta rapidement dans la direction du mont Aventin.

Saint-Paul-hors-des-murs est sur la route d'Ostie. Nous suivîmes cette route, ayant le Tibre à droite, la voie Appienne à gauche, — devant nous, la campagne romaine avec ses vignes et ses immenses prairies. Nous passâmes au pied d'un monument de forme pyramidale, que les antiquaires appellent le tombeau de *Cestius*. Plus loin, sur la droite, on nous montra le mont *Testaceus*. Cette colline est composée, dit-on, de débris de poteries. Il faut que, pendant des siècles, on y ait cassé tous les vieux pots de l'Italie, car le mont *Testaceus* est épais et d'une hauteur considérable.

Voici, sur le bord de la route, une petite chapelle avec un frontispice portant une fresque qui représente l'adieu suprême de saint Pierre et de saint Paul. Ce fut

là que les deux saints Apôtres, condamnés à mort par ordre de Néron, se donnèrent le baiser d'adieu et se séparèrent, l'un pour aller sur le Janicule où il fut crucifié, et l'autre aux *Eaux Salviennes*, où il eut la tête tranchée.

Si Rome est le tombeau du paganisme, c'est aussi un beau reliquaire chrétien. Vous y trouvez partout les empreintes et les souvenirs des Saints.

Bientôt les murs blancs de Saint-Paul se dessinèrent à l'horizon.—Cette église, l'une des sept basiliques, fut dévorée par un incendie vers la fin du règne de Pie VII. Comme le vieux Pontife avait pour cette basilique une affection particulière, on lui cacha l'accident pour ménager sa sensibilité, et il mourut sans savoir que sa chère église n'était plus qu'un monceau de ruines. Léon XII fit appel à la générosite des princes chrétiens pour rebâtir la basilique, et on l'achève maintenant.

Comme plusieurs églises romaines, Saint-Paul est de médiocre apparence à l'extérieur; mais l'intérieur est de toute magnificence.

Les Romains semblent avoir pris spécialement pour devise cette parole du Psalmiste : *La beauté de la fille du Roi est toute intérieure.* Cette devise est applicable à leur vie domestique comme à leurs églises. C'est un peuple d'intérieur.—Il y a, dans les couvents romains, des trésors de sainteté; il y a, dans le clergé romain, des trésors de science; j'ai trouvé même chez les mendiants des trésors de vertus. Mais tout cela est couvert

de silence et de modestie : il faut bien chercher pour trouver.

Donc, l'intérieur de Saint-Paul est magnifique. La nef principale est une mer resplendissante de marbres précieux, et la colonnade qui l'entoure est d'une pureté, d'une harmonie antique. L'ensemble du monument rappelle Sainte-Marie-Majeure, mais avec plus de fraîcheur et d'éclat. — Cette colonnade intérieure supporte une frise qui règne autour de la nef, et sur laquelle sont exécutés en mosaïques les portraits de tous les Papes. Cela fait une radieuse et imposante couronne. — Le tout est couvert d'un riche plafond à la manière italienne.

Je ne voulus pas quitter Saint-Paul sans vénérer les chaînes du grand Apôtre, ces chaînes glorieuses que saint Jean Chrysostôme désirait si ardemment contempler et baiser !

Je les ai vus, je les ai baisés, ces liens consacrés par des mains qui, en bénissant les âmes par le Baptême, les marquaient du sceau de la liberté.

« La liberté, disent les libres-penseurs, est d'origine moderne et philosophique. C'est un fruit de 89. »

La vraie liberté est fille du Calvaire, et voici comment Paul la proclamait du fond de sa prison : Un esclave, nommé Onésime, s'étant enfui de chez son maître, était venu trouver saint Paul, à Rome, qui, de ses mains enchaînées, lui avait conféré le Baptême.

Lisez la lettre de recommandation que l'Apôtre donnait à Onésime en le renvoyant à son maître :

« Paul, enchaîné pour Jésus-Christ, à notre cher Philémon, paix et bénédiction de la part de Dieu notre Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Je vous fais une prière pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans mes liens,—lequel vous a été autrefois inutile, mais qui vous sera maintenant très-utile, aussi bien qu'à moi.

» Je vous le renvoie et je vous prie de le recevoir comme mes entrailles....

» Peut-être n'a-t-il été séparé de vous, pour un temps, qu'afin que vous le recouvriez pour jamais, non plus comme un simple esclave, mais comme celui qui, *d'esclave, est devenu l'un de nos frères bien-aimés.* Si vous me considérez comme étroitement uni à vous, recevez-le comme moi-même....

» Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit. »

Voilà l'origine de la liberté dans le monde chrétien : cette lettre en est l'authentique. Le cœur de l'Eglise y est pris sur le fait. Quelle expansive tendresse pour le faible ! Et quel sentiment de la dignité humaine ! Le pauvre esclave baptisé devient pour l'Apôtre un fils tendrement aimé, et un frère pour son maître ! —Je le répète, le cœur de l'Eglise est là ; —et c'est en répandant les tendresses de son cœur avec l'eau du Baptême sur les chaînes de l'esclavage, qu'elle les a dissoutes.

Chaîne de Paul, sainte relique, pour avoir touché cette main qui écrivit l'épître à Philémon, tu mérites les bénédictions du monde !

Nous continuâmes notre course ; — et, après vingt minutes de marche, nous arrivions à un couvent bâti dans la solitude. Ce lieu s'appelle les *Trois-Fontaines ;* et c'est là que, d'après la tradition, saint Paul a souffert le martyre. Une église s'élève sur le lieu même de l'exécution ; et trois fontaines, qui sont dans cette église, à des distances égales, marqueraient les trois bonds que fit la tête du saint Apôtre, en roulant sous le glaive du confecteur.

C'est une chose remarquable que cette naissance des fontaines, comme mémorial du passage des Saints. J'ai vu, dans la prison Mamertine, la fontaine qui jaillit sous les pieds de saint Pierre, pour baptiser les gardes de la prison ; — j'ai vu celle qui jaillit dans la grotte de Lourdes, pendant l'apparition de Marie ;—la Salette est arrosée par une source qui a la même origine. Les faits de ce genre sont innombrables.

N'est-ce pas là un emblème du jaillissement invisible de la grâce? Quand un lieu est béni par le contact mémorable d'un Saint, il conserve une vertu mystérieuse de cette bénédiction, et il devient un théâtre de grâces extraordinaires. Alors il y a deux fontaines en ce lieu : l'une, matérielle, qui coule du rocher ou du flanc de la montagne,—l'autre, invisible, qui émane de Jésus-Christ, pour guérir les âmes et les corps : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.*

Notre petite caravane vénéra donc ce lieu illustre, cet autre Calvaire où l'Apôtre des nations offrit son sang comme supplément à la Passion de Jésus-Christ. — Nous bûmes de cette eau qui jaillit dans le désert comme une image de l'intarissable bienfaisance des Saints. — Le couvent des Trois-Fontaines n'est point habité pendant la saison des fortes chaleurs. Il est confié, ainsi que l'église, à la garde d'un custode.

Nous consacrâmes la soirée à visiter la voie Appienne et les Catacombes de Saint-Calixte. Je transcris mot à mot les notes que je pris sur le lieu même, assis sur une pierre du tombeau de *Cœcilia Metella :*

« Je viens de parcourir la voie Appienne jusqu'aux tombeaux des Horaces. C'est la nécropole romaine. On m'a montré, à quelque distance, un temple antique et les restes du *bois sacré* qui ombrage la fontaine de la nymphe Egérie. La nature seule a un peu de vie sur cette voie sépulcrale. Quelques figuiers, quelques cyprès croissent çà et là, et les ruines sont parfumées de fleurs sauvages.

» Quand on en est là, seul, au milieu de ces tombeaux ruinés, sur ce vieux pavé trois fois millenaire, dans ce morne silence, dans ce paysage d'un autre monde, n'entendant que la cigale qui jette ses cris stridents à la solitude, on éprouve d'étranges sensations ; — mais la plus profonde est celle du néant des choses humaines : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

» La Croix ne domine pas ces ruines, et cela les

rend plus tristes. Pas d'espérance! Il n'y a que de l'art, des souvenirs incertains, et beaucoup de néant!

» Sous ces tombeaux païens, sont les Catacombes chrétiennes, — celles du cimetière Calixte et de Saint-Sébastien.

» Dans les sépulcres patriciens de la voie Appienne, tout est mort... Dans les Catacombes, la mort est féconde ; elle fait germer la vie : *ex morte vita.* — De ces sépultures sacrées surgit la vie de la foi avec les monuments primitifs qui l'affirment, la vie de la piété avec les reliques des Saints. Ce sépulcre de l'Église martyrisée est glorieux : *Sepulcrum ejus gloriosum.*

» Il est instructif aussi. La sainte Eucharistie, la Communion, la Confession, le culte des images, l'invocation des Saints, la prière pour les morts, tout le dogme catholique est là, symbolisé par des fresques qui remontent à la grande ère des Martyrs. — Le protestant de bonne foi, qui fait cette visite, doit être catholique en sortant des Catacombes. — La vérité crie du sein de la muraille : « *de pariete clamabit !* »

Nous rentrâmes à Rome en suivant toujours la voie Appienne; mais, à partir du tombeau de *Cœcilia Metella*, le vieux pavé a disparu et est remplacé par le moderne macadam. Les tombeaux, en approchant de la ville, sont remplacés par des murs de jardins et de villas. Ils reparaissent cependant de temps en temps; et, sur une porte basse, grossièrement taillée, je lus cette inscription : *Sepulchra Scipionum.* — Il paraît que ces sépulcres des Scipions sont de vastes caveaux dans le

genre de ceux que les Romains appelaient *Columbaria*.

Un monument d'un autre genre s'offrit à nous et réclama invinciblement une visite! C'était la petite chapelle connue sous ce titre : *Domine, quo vadis ?* Elle est bâtie directement sur l'antique voie romaine, et le pavé Appien y est conservé. Là, sont deux statues en présence l'une de l'autre : celle de Notre-Seigneur portant sa Croix, et celle de saint Pierre.

Tout le monde connaît le fait traditionnel que rappelle ce monument : Saint Pierre, effrayé par la persécution, s'éloignait de Rome en suivant la voie Appienne. En ce lieu même, Jésus-Christ lui apparut, portant sa Croix et se dirigeant vers la ville.

— « Seigneur, lui demanda l'Apôtre, où allez-vous? *Domine, quo vadis?* »

— « Je vais à Rome, répondit le Sauveur, pour y être crucifié de nouveau. »

L'Apôtre fugitif comprit l'intention de son Maître, et il rentra à Rome, où bientôt il consomma son glorieux martyre.

Quand je vous disais que Rome est un reliquaire, et que tout y rappelle le passage des Saints! — Ainsi, les pieds de Jésus ont touché ce pavé que je presse de mes mains et de mes lèvres émues... Ici, sa voix s'est fait entendre; et ici, il a regardé son Apôtre !

Saint Pierre a reçu de Jésus trois regards mémorables : le premier, dans la cour du Prétoire : c'était le regard du repentir; — le second, sur le bord de la mer de Tibériade, quand le Sauveur lui dit :

« *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que les autres?* » c'était le regard de l'amour; — le troisième, sur la voie Appienne : c'était le regard du martyre.

Seigneur Jésus, montrez-nous ce regard qui crée le repentir, l'amour, le sacrifice; — et nous serons sauvés! — *Ostende faciem tuam, et salvi erimus.*

CHAPITRE VI.

PÈLERINAGES AUX SAINTES RELIQUES.

A Rome, il y a des reliques partout : dans les églises, dans les catacombes, dans les couvents, dans les maisons particulières converties en oratoires, sur les monuments des places publiques.

Je ne les ai pas toutes visitées; cependant j'en ai vénéré un bon nombre, et je vais noter ici mes souvenirs à ce sujet.

La prison Mamertine tout entière peut être considérée comme une relique. Elle fut le berceau de la primitive Église. — Creusé sous le mont Capitolin, cet antre était une sorte de prison d'État sous la république. Elle vit de lugubres tragédies. Là, mourut de faim le Numide Jugurtha, cet implacable ennemi des Romains. — Là, furent étranglés les complices de Catilina; et ce fut à la suite de cette exécution que le chef des hautes-œuvres porta au consul Cicéron cette brève et énergique parole : « *Actum est;* — c'est fini. »

Ce sinistre asile fut sanctifié, depuis, par la captivité de saint Pierre et de saint Paul. Les deux saints Apôtres, jetés là, par ordre de Néron, comme criminels d'État, y restèrent huit mois et y convertirent

saint Processe et saint Martinien, leurs gardes, avec quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe. — Une fontaine jaillit miraculeusement du sol de la prison pour fournir l'eau baptismale. — Cette fontaine coule encore, et la prison est un sanctuaire.

L'Église, qui habite maintenant des palais, n'oublie pas ses origines : la prison Mamertine, le Colysée, les Catacombes. S'il le fallait, elle saurait y redescendre. Mais, de ce même jour, les temps de Néron reparaîtraient sur la terre : 93 l'a bien fait voir. L'Eglise le sait ; c'est pourquoi elle défend ses droits politiques dans le monde, convaincue qu'elle travaille en cela, non pour elle, mais pour tous : *Non mihi soli laboravi, sed omnibus.*

Le Forum est entouré d'une ceinture d'églises : Sainte-Martine, les saints Cosme et Damien, Sainte-Françoise-Romaine, Sainte-Marie-Libératrice, etc.— Chacune de ces églises renferme des corps saints. — Il en résulte un Forum chrétien, moins bruyant que le païen, mais qui a néanmoins sa valeur. Rome a expérimenté depuis longtemps que les Saints sont ses véritables défenseurs. Cela s'est vu au temps d'Attila, lequel fut éconduit par saint Pierre et saint Paul; cela s'est revu depuis et pourrait se revoir encore.

Parmi ces reliques, l'une des plus intéressantes est le corps de saint Félix, Pape et Martyr. Cette précieuse dépouille, après être restée longtemps inconnue, fut découverte au temps de Grégoire XIII, dans l'église des saints Cosme et Damien. — Saint Félix fut mis à

mort par ordre de l'empereur Constance qui était arien.

Sainte Martine, dont l'église est bâtie au pied du Capitole, appartenait à une famille consulaire, et fut martyrisée sous Dioclétien. Déchirée avec des ongles de fer, puis exposée toute sanglante dans l'amphithéâtre et respectée par les lions, elle expira enfin sous le glaive. Les reliques de la sainte Martyre reposent sous l'autel, entourées de marbres et de pierres précieuses.

La basilique de Saint-Jean-de-Latran est riche en reliques insignes : — les têtes de saint Pierre et de saint Paul reposent dans le reliquaire qui surmonte le maître-autel. — On montre dans une sacristie la table de la Cène. Le custode tire un couvercle mobile, et vous pouvez voir, toucher, baiser cette table sacro-sainte qui fut le premier autel de la nouvelle alliance.

Dans un cloître contigu à l'église, on conserve les colonnes du temple de Jérusalem qui se fendirent à la mort du Rédempteur, la table sur laquelle ses vêtements furent tirés au sort par les soldats. — Au milieu du petit jardin formé par le cloître, est le puits de la Samaritaine; dans l'orifice circulaire de la margelle, on voit encore les rainures faites par les cordes qui servaient à tirer l'eau.

Tout le monde connaît la scène que rappelle ce puits. C'est l'une des plus aimables de l'Évangile : « Jésus vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar,

près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph.

Or, il y avait là un puits qu'on appelait *la Fontaine de Jacob.* Et Jésus, étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine pour se reposer.

Il était environ la sixième heure du jour ; vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. » — Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger.

Mais cette femme Samaritaine lui dit : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? Car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. »

Jésus lui répondit : « Si vous connaissiez le Don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, » vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. »

Cette femme lui dit : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi en puiser et le puits est profond : d'où auriez-vous donc de l'eau vive? — Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux? »

Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau, aura encore soif. Au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui comme une fontaine d'eau vive, qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. »

Cette femme lui dit : « Seigneur, donnez-moi de

cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour en tirer. »

Cette fontaine d'eau vive, qui désaltère les âmes, était jadis en Judée avec le Sauveur; elle est maintenant à Rome. C'est de là qu'elle rejaillit sur le monde, en flots brillants et délicieux. Heureux les peuples qui vont se désaltérer à cette source intarissable de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. — Dieu les rend honorables sur la terre, et ils fournissent au ciel une ample moisson d'élus. — Les eaux vives de la fontaine du Sauveur rejaillissent jusque dans la vie éternelle.

Dans une chapelle souterraine de la basilique, on admire une *Pięta* dont la beauté est inexprimable ; les Romains appellent ainsi la statue de la Vierge tenant dans ses bras le corps inanimé de Jésus, — ce que nous appelons une *Mater dolorosa.*

Il est difficile de faire un choix parmi tous les chefs-d'œuvre de Rome. J'avouerai cependant que la *Pieta* de Saint-Jean-de-Latran, le *Moïse,* de Michel-Ange, et le *Saint-Michel*, du Guide, l'ont emporté sur tout le reste dans mon admiration.

Le reliquaire de Sainte-Croix-de-Jérusalem ne doit pas être oublié ; c'est peut-être le plus riche de Rome. — Là, nous avons vénéré, dans une même chapelle, une mèche de cheveux de l'Enfant Jésus, — deux morceaux considérables et un clou de la vraie Croix, — la planche portant l'inscription : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs,* — le doigt de saint Thomas, qui toucha

le côté du Sauveur, — les bras de la croix du bon larron, etc.

On nous a montré dans cette même basilique une chapelle souterraine dont le sol est formé avec de la terre apportée du Calvaire.

Sainte-Croix-de-Jérusalem est située à l'extrémité du Cœlius, dans la direction du mont Aventin. Il faut, pour visiter Sainte-Marie-Majeure, revenir sur nos pas et gagner le mont Esquilin, à l'orient de Rome.

Le bréviaire romain raconte ainsi l'origine de cette dernière basilique : Sous le pontificat de Libère, un patrice romain, appelé Jean, et son épouse, vivaient dans la pratique des vertus chrétiennes. N'ayant point d'enfants, ils résolurent de léguer leur héritage à la Sainte Vierge, et ils la supplièrent de leur manifester par quelque signe la manière dont ils devaient lui consacrer leur fortune. Marie exauça leurs vœux ; et, au commencement du mois d'août, pendant les plus fortes chaleurs de l'été, une neige abondante couvrit, pendant la nuit, une partie du mont Esquilin. En même temps, la Mère de Dieu avertit les pieux époux et le Pape Libère que son désir était qu'une église lui fût consacrée dans ce même lieu. L'enceinte fut tracée par le Pontife sur la neige miraculeuse, et la nouvelle église, appelée d'abord *basilique Libérienne*, prit dans la suite le nom de Sainte-Marie-Majeure.

Cette basilique a trois nefs séparées par une double colonnade en marbre blanc, magnifique dépouille d'un ancien temple de Junon. — En suivant les nefs laté-

rales, on admire plusieurs chefs-d'œuvre, mais surtout la surprenante chapelle Borghèse. — C'est un bijou d'une merveilleuse beauté, que cette chapelle; et, sentant mon impuissance, je renonce à la décrire. — Au milieu de toutes ces magnificences, on s'arrête devant un vieux tableau enchâssé dans le rétable du principal autel: c'est le portrait de la sainte Vierge, peint par saint Luc.

Il y a, dans cette église, un autre bijou plus précieux que la chapelle Borghèse: c'est la sainte Crèche. On la voit sous un reliquaire de verre qui permet d'en examiner tous les détails. Ce vieux bois, noirci et rongé par le temps, a été le berceau de Jésus! — Le Fils de Dieu, né de Marie, fut déposé dans cette crèche par les mains de sa Mère: *reclinavit eum in præsepio.*

Où sont les berceaux des grands, des rois, des empereurs? — Dans la poussière qui renferme aussi leurs trônes, leurs cadavres et tout ce qui fut d'eux!

Mais voici que la pauvre Crèche de Bethléem est vénérée par le monde catholique, parce que Jésus-Christ l'a touchée; de même, les reliques des Saints sont vénérées, parce que Jésus-Christ les a touchées et pénétrées de sa vertu. — C'est toujours Jésus-Christ qui est aimé, vénéré, honoré dans ces débris conservés par l'Église. Tout honneur remonte vers lui comme à l'auteur de tout bien et de toute sainteté. — Voilà le sens du culte des reliques. — L'incrédule appelle cela *fétichisme;* — soit! — Nous aimons un fétichisme qui a pour lui la portion la plus éclairée, la plus généreuse, la plus pure de l'humanité.

A côté de la sainte Crèche, on vénère, dans la même chapelle, le corps de saint Pie V. Le grand reliquaire qui le renferme était ouvert, et le Pontife, revêtu des ornements sacrés, semblait continuer paisiblement son sommeil de trois cents ans. Le visage est bien conservé et présente une évidente ressemblance avec ses portraits. Cette physionomie est encore frappante d'ascétisme et d'énergie. — Saint Pie V a été l'un des héros de cette grande politique pontificale qui a fait prévaloir l'Occident sur l'Orient, les peuples chrétiens sur les hordes mahométanes. Cinq siècles durant, les Pontifes romains dirigèrent de ce côté l'activité guerrière de l'Europe ; ils savaient que là était le mortel ennemi du christianisme et de la civilisation. Sans cette haute politique, l'Europe, soumise au cimeterre, pourrait être maintenant ce que sont la Turquie, la Syrie, l'Afrique, — immobilité stupide dans le fanatisme brutal. — Les Papes ont détourné ce coup mortel. Sauver l'Europe du Turc fut toujours l'idée héréditaire, ardente, opiniâtre de la Papauté. L'un de ces Papes du XVIe siècle, vieillard septuagénaire, témoin de l'indifférence des princes chrétiens pour le danger du monde, s'achemina lui-même vers la mer pour se mettre à la tête de la petite armée de la civilisation. — « *Quand les princes chrétiens*, disait-il, *verront leur Père commun, chargé du poids des ans, affronter le péril pour le salut de tous, ils rougiront de leur faiblesse et viendront à mon secours.* » La mort arrêta les pas du magnanime vieillard ; mais elle n'ar-

rêta pas l'idée pontificale. Victorieuse à Lépante, à Mohacz et sous les murs de Vienne, cette idée sauva l'Europe.

Non loin de Sainte-Marie-Majeure, on visite les églises de Sainte-Praxède et de Sainte-Pudentienne. Ces deux vierges chrétiennes étaient sœurs et de famille sénatoriale. Elles consacrèrent leur fortune et leur dévouement au service des Martyrs.

Dans la première de ces églises, on conserve, comme de précieux souvenirs, le vase en marbre dans lequel saint Praxède recueillait avec une éponge le sang des Confesseurs de la foi, et la table de pierre sur laquelle la pieuse servante des Martyrs prenait un peu de repos. — On vénère encore, dans cette même église, la colonne de la Flagellation. En regardant cette pierre arrosée du sang de Jésus-Christ, je me rappelai une page saisissante de la *Douloureuse Passion*, par Anne-Catherine Emmerich. On me permettra de la transcrire :

« Jésus tremblait et frissonnait devant la colonne. Il ôta lui-même ses habits avec ses mains enflées et sanglantes. Pendant qu'ils le frappèrent, il pria de la manière la plus touchante et tourna la tête un instant vers sa Mère qui se tenait, déchirée de douleur, dans le coin d'une des salles du Marché, et qui tomba sans connaissance dans les bras des saintes femmes qui l'entouraient. Jésus embrassa la colonne; les archers lièrent ses mains élevées en l'air, derrière l'anneau de fer qui était en haut, et tendirent tellement ses bras, que ses pieds, attachés fortement au bas de la

colonne, touchaient à peine la terre. Le Saint des Saints fut ainsi étendu avec violence sur la colonne des malfaiteurs; et deux bourreaux, altérés de son sang, commencèrent à flageller son corps sacré de la tête aux pieds...

» Notre Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, frémissait et se tordait comme un ver sous les coups de ces misérables. Ses gémissements doux et clairs se faisaient entendre comme une prière affectueuse sous le bruit des verges de ses bourreaux. De temps en temps, le cri du peuple et des Pharisiens venait comme une sombre nuée d'orage étouffer et emporter ces plaintes douloureuses et pleines de bénédictions. On criait : « Faites-le mourir! crucifiez-le! » Car Pilate était encore en pourparlers avec le peuple; et, quand il voulait faire entendre quelques paroles au milieu du tumulte populaire, une trompette sonnait pour demander un instant de silence. Alors on entendait de nouveau le bruit des fouets, les sanglots de Jésus, les imprécations des archers et le bêlement des agneaux de Pâques, qu'on lavait à peu de distance, dans la piscine des brebis.—Ce bêlement avait quelque chose de singulièrement touchant. C'étaient les seules voix à s'unir aux gémissements du Sauveur. »

L'église de Sainte-Pudentienne est bâtie sur l'emplacement de la maison du sénateur Pudens, le père des deux sœurs. On trouve à Rome une multitude d'églises qui remplacent d'anciennes maisons particulières. Dans ce nombre, je citerai encore Sainte-

Cécile, dans le Transtévère, et Saint-Clément, sur l'avenue de Saint-Jean-de-Latran au Colysée. — Cette dernière est une des plus antiques de Rome, et sa crypte, récemment découverte, est une précieuse page d'archéologie chrétienne.

Je serais infini, si je voulais rappeler tous les reliquaires de Rome. Cette capitale du monde chrétien a plus de quatre cents églises, et chacune d'elles a son trésor qu'elle garde précieusement.

Rome est la ville conservatrice par excellence. Si elle garde avec un soin scrupuleux les débris profanes du paganisme, elle est bien plus vigilante encore à conserver les reliques et les souvenirs des Saints. — On ne peut faire un pas dans la Ville Éternelle sans trouver quelques-unes de ces empreintes vénérables.

Il y a deux impossibilités qui me paraissent évidentes pour Rome : impossible qu'elle devienne incrédule, — impossible qu'elle devienne vulgaire. Elle sera toujours la sainte et la grande Rome !

CHAPITRE VII.

VISITE AUX ZOUAVES. — PROMENADES DANS LES MONTAGNES. — ALBANO, MARINO, FRASCATI, TUSCULUM.

La journée du premier juin était un dimanche; il faisait un beau soleil, une tiède et brillante matinée italienne; nous partîmes pour les montagnes.

Il faut parcourir six ou sept lieues *d'agro romano* pour atteindre les plus proches hauteurs du vieux Latium, sur lesquelles est assis Albano. Grâce au chemin de fer, cet espace est rapidement franchi. — Les premières pentes des collines sont garnies d'oliviers, de vignes et de cultures diverses. L'air devient plus vif, la végétation plus vigoureuse et plus fraîche.

Albano est un lieu de plaisance qui offre, comme dirait Fénelon, *des horizons à souhait pour le plaisir des yeux*. D'un côté, les collines s'étagent en amphithéâtre de verdure et finissent par devenir montagnes; de l'autre, se déploie l'immense panorama de la campagne romaine. C'est la grâce en regard de la grandeur.

Çà et là, des monuments caractérisent le paysage et reportent votre esprit vers les primitifs souvenirs de l'antiquité.

Ce tombeau, qu'on vous montre en entrant dans la ville, à gauche de la voie Appienne, est celui d'Ascagne, fils d'Énée.

Au midi d'Albano, sur la route de Naples, un autre grand sépulcre est attribué à Aruns, fils de Porsenna.

Plus loin, le gracieux village d'Aricie rappelle l'ancienne *Aricia* chantée par Horace, et conserve encore sa forêt que la fabuleuse antiquité avait consacrée à Diane Aricine.

Si, maintenant, nous montons au second étage de la montagne, un autre tableau charme nos yeux : c'est le lac d'Albano qui dort entre des rives riantes et douces que le printemps n'abandonne jamais. Sur l'une de ces rives, on trouve des ruines qui furent jadis Albe-la-Longue, détruite par les Romains. Un couvent s'élève sur ces vieux débris.

Les artistes devraient bien remercier les moines; car ces couvents, avec leur silence, leur physionomie grave, sereine et rêveuse, sont une harmonie de plus au milieu des ruines de l'antiquité. Mettez une usine à la place du couvent : le charme disparaît, le vulgaire chasse l'idéal. A la place de l'histoire, de la poésie et des grands souvenirs, vous avez une boutique; — la boutique a sa valeur, mais il n'est pas nécessaire de la mettre partout. — Laissez donc Rome dans sa grandeur, dans sa poésie, dans sa sainteté. Et pour cela, laissez Rome au Pape; lui seul peut lui conserver son caractère. Le jour où un prince séculier prendrait possession de la Ville Éternelle, traînant à

sa suite l'esprit mercantile, utilitaire et manufacturier de nos temps modernes, ce jour-là verrait disparaître la plus belle chose de ce monde et ôterait à la terre le plus brillant fleuron de sa couronne.

Nous suivions la rive occidentale par une belle route bien solitaire et ombragée de grands hêtres : *sub tegmine fagi.* — Par intervalle, une échappée à travers le feuillage nous laissait voir le lac dont la nappe tranquille recouvre quatre cents pieds de profondeur.

Voici des moines qui passent, en nous saluant d'un air bienveillant. Leur longue barbe, leurs sandales, leur robe grise, leur antique costume s'harmonisent bien avec cette solitude. — On trouve un charme singulier à voir, sur cette vieille terre, cette apparition des vieux âges de l'Église.

Nous arrivons à un couvent bâti sur un escarpement de la rive, et habité sans doute par les bons religieux qui viennent de nous saluer. — Devant l'église du monastère, la route s'élargit, forme une enceinte circulaire ombragée par un énorme hêtre et entourée par les stations du Chemin de la Croix. De cet oratoire en plein air, vous avez le lac à vos pieds, et Rome apparaît au loin comme une grande vision du désert.

A partir du couvent, la solitude finit avec les ombrages, et nous avons devant nous un beau village italien qui étale au soleil ses maisons blanches et ses toits de tuiles rouges : c'est Castel-Gandolfo. Le nom de ce village est connu du monde entier, parce que

le Saint-Père y vient, chaque année, pendant la belle saison, se reposer quelque temps et respirer l'air pur des montagnes.

Les jardins de la villa pontificale sont peu étendus, mais agréablement situés. Ils descendent en pente douce, avec leurs massifs d'orangers et de lauriers-roses, jusqu'au bord du lac. Non loin de là, et presque au niveau de la rive, on trouve des nymphées, c'est-à-dire, des grottes antiques, jadis ornées de statues, où les riches romains venaient prendre le frais.

De sa maison de campagne, le Saint-Père ne perd pas de vue sa chère Rome. Elle est là-bas, dans la profondeur de la plaine, dressant ses dômes et ses flèches vers le ciel. On dirait une flotte à l'ancre, au milieu de la mer.

J'ai souvent parlé déjà de la campagne romaine; je voudrais la dépeindre ici bien fidèlement, telle que je l'ai vue et admirée du haut des montagnes du Latium. — Figurez-vous un cirque immense de quinze à vingt lieues de diamètre, borné au couchant par la mer, au Nord, à l'Orient et au Midi, par des montagnes. Ce cirque est traversé par le Tibre dans tout son diamètre, et Rome en occupe le centre. De la distance où nous sommes, les détails du tableau disparaissent; les ondulations du sol, les collines, les monuments, les ruines ne présentent qu'une surface unie. C'est une arène colossale, dont les gradins sont des montagnes, et nous occupons maintenant l'un de ces gradins. Tout

cela est baigné dans une lumière dont la transparence est inexprimable. Je crains de paraître mythologique en disant que cette lumière est *élyséenne;* mais je prends ce mot, parce qu'il exprime ma pensée. Cette beauté translucide de la lumière frappe tous les étrangers; elle permet de voir les objets à des distances considérables; elle revêt les horizons d'un éclat si limpide qu'ils semblent s'élever, s'éthériser, se confondre avec le ciel. — Souvent, du haut des montagnes, il m'est arrivé de prendre la campagne romaine pour le firmament: ciel et terre m'apparaissaient confondus dans une même profondeur lumineuse, et j'avais besoin d'attention pour les distinguer l'un de l'autre.

Voici un autre phénomène dont je n'ai pas été témoin, mais qui m'a été affirmé par plusieurs personnes: — Le matin, au lever du soleil, la campagne romaine se couvre de vapeurs; — et, dans la pénombre du brouillard, un seul point se détache comme un lac de lumière: c'est Rome. N'est-ce pas là une belle image de son état spirituel? Les ténèbres de l'hérésie, les brouillards glacés de l'indifférence et du doute peuvent envelopper les autres peuples; mais Rome habite dans une lumière indéfectible. Phare du monde moral, elle répand sa clarté jusqu'aux nations les plus lointaines: *Et ambulabunt gentes in lumine illius.*

La route de Castel-Gandolfo à Marino traverse une vieille forêt où Philomèle chantait sous l'ombrage, comme au temps de Virgile: *Philomela sub umbrâ.*

— « *Ces rossignols ont beau faire,* disait un compagnon de voyage, *ils ne chantent pas aussi bien que les rossignols de France.* » — O patriotisme! où vas-tu te nicher? — En ce moment, une autre chanson nous fit oublier celle du rossignol : c'était un paysan latin qui passait en chantant des couplets dont le refrain était ainsi : *Evviva Pio Nono!*

Un pont nous fait traverser une étroite et profonde vallée, la vallée Férentine où les anciens peuples du Latium venaient consulter leurs oracles et tenaient leurs assemblées nationales, avant d'être subjugués par les Romains.

Sur le plateau opposé, est bâtie la ville de Marino. — C'était là le principal but de notre voyage; car les zouaves pontificaux tenaient garnison à Marino, et nous venions leur faire visite. Pour tous ces bons jeunes gens, nous étions des envoyés de la France catholique; pour plusieurs, nous étions des amis de famille. Aussi, quel échange de mutuelle bienveillance et de sympathie respectueuse! — Ils nous firent les honneurs de leurs casernes, comme ils auraient fait de leurs châteaux, avec ce mélange d'expression aimable, de politesse et de dignité qui révélait les gentilshommes français sous l'uniforme de simples soldats.

En voyant cet ensemble peu confortable de casernement, d'ordinaire et de couchettes délabrées, je me sentais ému, et je me disais : Voilà le dévouement! Ces jeunes hommes ont quitté volontairement

leurs familles, les commodités et les délicatesses de la vie pour embrasser la carrière rude et monotone du soldat, pour donner à l'Église leur jeunesse, leurs services, et, s'il le faut, leur sang! — Honneur à ces nobles fils de la noble France! — Au milieu des perplexités et des découragements du monde, ils tiennent haut et ferme l'étendard sacré de la foi.

Les zouaves adorent le Saint-Père; ils se feraient tous tuer pour lui. Plusieurs sortent à peine de l'enfance, et pourtant ce ne sont pas des soldats *pour rire*, je vous assure. Je les ai vus défiler sous les yeux du Pape et de Rome, au camp prétorien : c'était une allure ardente, intrépide, magnifique. Il y avait du lion sur tous ces jeunes visages. Un officier supérieur français, en les voyant ainsi, ne put pas s'empêcher de s'écrier : « *Vingt mille hommes comme ceux-là balayeraient toute l'Italie !* »

Le bataillon des zouaves est composé d'environ 700 hommes, Français et Belges pour la plupart. La Bretagne entre pour un bon tiers dans cette troupe d'élite; et les plus grands noms des guerres vendéennes rajeunissent là leur vieille gloire catholique. — Notre Poitou y est aussi noblement représenté. C'est avec bonheur que j'ai serré la main à plusieurs de ces jeunes soldats, enfants de nos familles poitevines les plus honorables, — tous aussi aimables et aussi doux dans les relations de la vie qu'ils seraient vaillants et terribles en face des Garibaldiens. — Après ce que j'ai vu, je comprends cette belle phrase du très-hono-

rable colonel Allet : « *Les soldats du Pape ne sont pas tous couchés sous la terre, dans les champs de Castelfidardo.* »

La soirée du dimanche, à Marino, s'écoula en causeries, promenades et visites aux églises. Vers l'heure de l'*Ave, Maria,* toute la population Marinaise était sur la grande place pour entendre la musique des zouaves. C'était une fête moitié italienne, moitié française, où les deux langues et les deux nationalités s'unissaient fraternellement.

Le lendemain, au lever du soleil, nous partions avec l'escouade poitevine de nos zouaves. La course devait être longue; il s'agissait de visiter Grotta-Ferrata, Frascati, Tusculum et autres lieux. — Nous marchions par de beaux chemins, dans un air tout parfumé par la vigne en fleur. — C'est une charmante chose que ces voyages pédestres, avec de bons amis, dans un beau pays et dans l'attente de merveilles inconnues que vous allez voir pour la première fois.

Tout en devisant, nous nous trompâmes de chemin, et, pour atteindre le bon, on coupa à travers les vignes, un peu à l'aventure. Les mauvais marcheurs accusaient l'impéritie du guide. Pour moi, je trouvais excellent d'être égaré dans une campagne italienne, au milieu d'orangers en fleurs, face à face avec des oliviers que je voyais de mes yeux et que je touchais de mes mains. Cela rompait la monotonie des chemins battus et des visites convenues.

Cette satisfaction un peu fantaisiste fut de courte

durée. Quelque vieux descendant d'Evandre, qui se trouvait là par hasard, mit *Nos Excellences* sur la route directe de Grotta-Ferrata, où nous arrivâmes bientôt sans nouvelle déviation.

Ce village, assis au penchant de la montagne, est encadré dans de beaux arbres, et possède un monastère intéressant au double point de vue liturgique et artistique. Le liturgiste y trouve des moines basiliens, qui parlent grec comme saint Basile et célèbrent l'office divin dans la même langue. L'artiste y admire de belles fresques du Dominiquin, représentant différents traits de la vie de saint Nil. Moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, j'ai été particulièrement intéressé par la dévotion des bons moines à la *Santa-Bambina*. Ils ont placé, dans une niche, son image emmaillotée, avec des chandeliers, des cierges et de belles prières imprimées. Pendant que mes compagnons regardaient les chefs-d'œuvre du Dominiquin avec des yeux plus plus ou moins connaisseurs, je lisais les naïves invocations à la *gracieuse Bambine. — O grazioza Bambina !*

Après notre visite à Grotta-Ferrata, nous mîmes le cap sur Frascati.

Décidément, ces routes italiennes sont charmantes, et les chemins de fer ont bien tort de venir ravager toute cette poésie.—En avant de Fracasti, on trouve la villa de la Propagande, d'où la vue est magnifique.

De là, nous entrâmes dans la villa Aldobrandini qui doit être une des sept merveilles du monde. Statues,

portiques, cascades tombant des montagnes, arbres solennels, tout est mis en œuvre, art et nature, pour faire de ce lieu un séjour de délices et de magnificences. Le Casino, splendidement décoré par le chevalier d'Arpin, renferme plusieurs chefs-d'œuvre. Nous y fûmes introduits par une dame qui nous expliquait les marbres, les statues, les peintures, dans un italien si harmonieux, si limpide que je comprenais tout, sans pourtant connaître cette langue. L'italien est délicieux dans la bouche des femmes et des enfants; il est un peu mou pour les hommes. — En vous asseyant dans la salle à manger de ce palais champêtre, vous avez, d'un côté, le lointain aspect de Rome, et de l'autre, une montagne ombreuse qui jette de son flanc une brillante cascade.—Sous cette cascade, il y a un centaure, un dieu Pan et plusieurs autres personnages ayant des instruments de musique dont ils jouent par le moyen de l'eau. Cela fait un concert bizarre, moitié guerrier, moitié pastoral. — Vous n'avez rien à payer aux artistes, pas même les rafraîchissements; la cascade s'en charge.

Frascati commence immédiatement sous les murs de la villa.—C'est la grosse perle de la montagne; et les touristes, amateurs des frais ombrages et des vues pittoresques, ne manquent pas de la visiter.

Nous avions vu, depuis le matin, une masse de belles choses, y comprise l'*Aurore aux doigts de roses;* nos facultés esthétiques étaient rassasiées, mais nos estomacs étaient vides. — Il en est de l'appétit comme

de la renommée : *Crescit eundo.* Il croît en marchant. Or, nous avions beaucoup marché depuis les cinq heures du matin. Ceci explique comme quoi, en présence du déjeuner, zouaves et abbés s'acquittèrent merveilleusement de leur devoir.

Les ruines de Tusculum sont à une demi-lieue de Frascati, sur le sommet de la montagne. Il faut, pour y atteindre, gravir des pentes assez rudes, mais défendues contre les *flèches de Phœbus* par des massifs de hêtres, de tilleuls et de coudriers. – C'est la campagne virgilienne, avec les mêmes arbres et les mêmes ombrages qu'il y a deux mille ans. Écoutez ; vous entendrez bien quelque part les pipeaux rustiques de Tityre et de Mœlibée :

Silvestrem tenui musam meditaris avenâ.

Mais voici les ruines qui commencent, et les souvenirs bucoliques se taisent : Virgile s'efface devant Cicéron. Ce prince de l'éloquence avait ici sa maison de campagne dont il existe encore des débris connus sous le nom de *grottes de Cicéron*. Ce fut en ce lieu qu'il composa ses traités philosophiques, et notamment ses *Questions Tusculanes*, où il revêt la philosophie platonicienne des grandes formes de son éloquence.

Il y a, dans les *Tusculanes*, une noble langue, de belles intuitions et des aspirations qu'on dirait chrétiennes, telles que celle-ci : « *Humana ad deos Homerus transtulit; mallem divina ad nos!* — Homère a

transporté dans son ciel les faiblesses humaines; que n'a-t-il plutôt fait descendre jusqu'à nous les vertus divines? » Cicéron ne savait pas que ce vœu devait s'accomplir quelques années plus tard. Un petit Enfant, né dans une étable de la Judée, faisait descendre avec lui sur la terre les vertus divines, héritage nouveau de l'humanité régénérée : *Divina ad nos!* — Je ne prétends pas donner les *Tusculanes* comme parfaites; loin de là; — elles portent l'incurable misère de toutes les œuvres païennes et philosophiques, le doute! Toutes ces théories larges et brillantes, sur l'immortalité de l'âme et sur la vie future, se terminent par un *peut-être.* C'est un rêve désirable plutôt qu'un enseignement doctrinal : *Somnia non docentis, sed optantis.* Mais allez donc asseoir la morale sur un rêve, si beau qu'il soit. Vous y réussirez comme à bâtir une maison en l'air. Aussi, l'auteur des *Tusculanes* présente-t-il le même bagage que tous ces confrères en platonisme : beau langage, belles théories, belle pose, laides mœurs.

Mais voyez l'influence de la gloire et des souvenirs classiques. Ces réflexions sévères ne m'ont pas empêché de ramasser, parmi les débris, un vieux fragment de marbre sur lequel j'ai tracé ces mots :

« *Ex villâ Ciceronis Tusculanâ; 2 junii, 1862.* »

Comme toutes les cités romaines, Tusculum avait son cirque, ses bains, son théâtre.

Le théâtre, situé dans la partie haute de la ville,

est bien conservé. Il se compose de trois parties distinctes : la scène, le parterre et les siéges en amphithéâtre. Autour de tout cela, supposez un mur à hauteur d'appui, formant une enceinte ovale et supportant des socles destinés à recevoir des statues, — et vous aurez l'idée du théâtre antique. Cet ensemble devait être d'une simplicité monumentale.

Une observation nous a frappés : c'est la science de l'acoustique portée à sa perfection dans ce théâtre en plein air. Quelques-uns de nous se mettaient sur la scène, d'autres, sur les gradins les plus éloignés ; et la plus faible parole partie de la scène, la parole presque réduite au chuchotement était entendue de tous les points de l'amphithéâtre. Je laisse à plus savant que moi l'explication de cette merveille d'acoustique. Mais ce que je constate, c'est que, dans le vieux et fruste théâtre de Tusculum, la parole peut être aussi confidentielle, aussi modérée, aussi nuancée que dans un salon.

Sur un rocher qui domine le théâtre, était posée la citadelle dont il ne reste plus vestige. Avec des blocs des pierres arrachés aux broussailles, on a dressé un calvaire surmonté d'une simple croix. — Seule, debout sur la montagne déserte, cette croix de bois est plus forte que la citadelle romaine, plus souveraine que l'éloquence de Cicéron. — La Croix est le mystère de la suprême éloquence ; sa voix sonore se fait entendre partout : *Crux, mysterium clamoris, Crux vocalissima.* Nous chantâmes de là-haut un *Salve, Regina.*

Pendant ces différentes visites, le temps s'était rapidement écoulé; le soleil s'abaissait dans la direction d'Ostie, et, sous ses rayons obliques, la mer apparaissait au loin comme une ligne brillante.

Nous descendîmes de la montagne en traversant une forêt qui végète vigoureusement sur les ruines. — Çà et là, des débris de monuments, des bouts de voies romaines pavées à l'antique nous indiquaient que nous étions encore dans l'enceinte de Tusculum. — Après un bon quart d'heure de marche, nous vîmes devant nous, sur une colline, un bâtiment solitaire, doucement baigné dans la lumière du soleil couchant : c'était un couvent de Camaldules que nous devions visiter pour terminer notre journée.

Cette visite n'est pas permise à tout le monde, car, au commencement de l'avenue, je lus cette inscription :

« *Les dames ne peuvent dépasser cette limite sans encourir l'excommunication.* »

Comme l'épée flamboyante ne menace que les filles d'Eve, nous avançons sans crainte; et bientôt nous voilà dans le paradis terrestre. — Vrai paradis terrestre, en effet ! Asile de paix, de prière et d'innocence. — Comme ils sont beaux, ces moines blancs, avec leurs figures ascétiques, leur sérénité recueillie, leurs yeux profonds et doux ! Il y en a qui prétendent que les formes du sacerdoce se vulgarisent, et que les beaux types religieux n'existent plus qu'en peinture. Cela peut avoir du vrai en certains pays, où le sans-gêne

démocratique atteint un peu tout le monde et déflore l'antique politesse. — Mais allez en Italie, et vous y verrez vivants ces grands types religieux dont les tableaux des maîtres représentent la tradition.

Parmi ces bons religieux, il y en avait un, vieux et infirme, que nous visitâmes dans sa cellule. Celui-là contrastait avec les autres; il avait servi sous le premier Empire, et, de ses campagnes militaires, il avait gardé une certaine rondeur de troupier français, qui, mélangée de la fine bonhomie italienne, formait un ensemble pittoresque et divertissant. Ce bon vieillard nous parlait de ses campagnes, de l'Italie et du bon Dieu avec une égale vivacité. — En nous disant adieu, il baisait nos mains et courbait sa tête blanchie pour recevoir notre bénédiction.

CHAPITRE VIII.

LE TRANSTÉVÈRE.—SAINTE-CÉCILE.—SAINTE-MARIE-EN-TRANSTÉVÈRE.— LE MONT JANICULE.

Le Transtévère comprend toute la partie de Rome située sur la rive droite du Tibre. Il se divise en deux régions principales: la cité Léonine, qui renferme le mont Vatican, et le Transtévère proprement dit, qui se compose du Janicule et de tout l'espace compris entre ce mont et le fleuve.

La cité Léonine est l'un des plus beaux quartiers de Rome : elle renferme Saint-Pierre, le Vatican et le grand hospice du Saint-Esprit.

Le Transtévère proprement dit renferme aussi des églises et des palais remarquables. Toutefois, c'est un quartier plutôt populaire qu'aristocratique.

Le peuple transtévérin passe pour avoir la tête chaude et la main prompte. Il a cependant d'excellentes qualités. Les Dames du Sacré-Cœur, qui tiennent, dans ce quartier, une nombreuse école de filles, aiment beaucoup leurs transtévérins et ne veulent pas convenir des défauts qu'on leur suppose.

Cette indulgence ne vaut-elle pas bien le triste mérite de voir toujours le mauvais côté et de dénigrer à tort et à travers?

Parmi les nombreuses églises du Transtévère, on visite avec un intérêt particulier celles de Sainte-Cécile, de Sainte-Marie-en-Transtévère et de Saint-Pierre *in montorio*. Les deux premières sont situées au pied du mont Janicule:

Sainte Cécile, comme chacun sait, est la patronne des musiciens. Son culte est très-populaire à Rome, et c'est à bon droit, car sainte Cécile était romaine comme sainte Agnès, et elle porta dans le martyre ce parfum de pureté virginale qui rend la mort si belle et si touchante. Elle vivait sous l'empereur Alexandre Sévère, dans la première moitié du troisième siècle. Élevée dans les principes de la foi chrétienne, Cécile en pratiquait tous les devoirs avec fidélité ; elle alla même plus loin que les devoirs, car elle fit vœu de rester vierge toute sa vie.

Elle servait Dieu, dit l'Église, comme une abeille intelligente, *quasi apis argumentosa*. Cette belle âme se remplissait du miel des choses divines, et elle en répandait au-dehors les douceurs enivrantes par de saints cantiques qu'elle accompagnait d'un instrument de musique. « *Seigneur,* disait-elle dans ses chants, *que mon cœur soit toujours pur devant vous, afin que je ne sois pas confondue!* »

On comprend, par ces paroles, que la virginité devait être le sujet ordinaire de ces mélodies sacrées. La virginité, en effet, est la perle précieuse de la vie, la couronne blanche de l'âme, le plus suave parfum émané de l'Évangile, la poésie divine de la vertu ; et un

Docteur de l'Église appelle les vierges *la portion angélique de l'humanité.* Mais disons en passant que cette perle, cette couronne, ce parfum, cette poésie, cette *portion angélique* ne se trouvent que dans l'Église catholique. Ailleurs, il peut y avoir des vies honnêtes, mais pas de virginité. Cette vertu est exclusivement catholique : c'est une fleur de Paradis qui ne peut vivre hors du jardin de l'Époux. — Mais là, elle éclot avec profusion, s'épanouit merveilleusement et se dilate sous le Soleil de justice, au souffle de l'Esprit. Grâce à la sainte Église, cette *portion angélique de l'humanité* est fort nombreuse ; pour la France seulement, elle dépasse le chiffre de cent mille.

Donc, la vierge Cécile tressaillait de joie dans la pureté de son cœur, et sa joie était une harmonie vers le ciel.

Ses parents l'obligèrent cependant au mariage, et ils lui donnèrent pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien. — Mais, dans la première entrevue qu'elle eut avec lui, Cécile lui parla de la sorte : « Valérien, je suis sous la protection d'un Ange qui garde ma virginité. Traitez-moi comme votre sœur, et gardez-vous de me toucher, de peur d'exciter contre vous la colère de Dieu. »

Ému par ces paroles, Valérien lui répondit qu'il croirait lui-même en Jésus-Christ, si elle lui faisait voir cet Ange gardien. — « Pour le voir, dit Cécile, il faut être chrétien. Allez trouver le Saint-Père Urbain et demandez-lui le Baptême. » — Docile à ce conseil, Valérien se

rendit auprès d'Urbain, qui vivait retiré dans les Catacombes, sur la voie Appienne, à cause de la persécution.

Il reçut le saint Baptême des mains du Pontife et retourna vers Cécile qu'il trouva en prières. A côté d'elle, se tenait un Ange rayonnant d'une divine splendeur : *divino splendore fulgentem.* Dieu remplissait la promesse de sa fidèle servante. Frappé d'étonnement et de joie à cette vue, Valérien se sentit confirmé dans sa nouvelle foi, et, quelque temps après, il souffrit glorieusement le martyre avec son frère Tiburce.

Quant à la vierge Cécile, elle fut martyrisée dans la salle de bains de sa propre maison. Frappée trois fois à la tête par la hache du bourreau, elle demeura gisante sur le théâtre de son sacrifice, et ce ne fut qu'après trois jours qu'elle rendit sa belle âme à Dieu. Le corps de la jeune victime fut enterré dans le cimetière Calixte, et il n'en fut retiré qu'au huitième siècle, sous le pontificat de Pascal Ier. On le trouva enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et il y avait à ses pieds des linges imbibés de sang. Cette chaste dépouille fut portée solennellement de la voie Appienne dans l'église consacrée à la Sainte, dans le Transtévère, et bâtie sur l'emplacement de la maison qu'elle avait habitée. — On descend encore dans la salle basse où cette Bienheureuse souffrit le martyre.

L'église de Sainte-Cécile est décorée avec une richesse étonnante. On admire surtout le maître-autel couvert d'un baldaquin en marbre, de style gothique.

Sous l'autel, est le tombeau de Sainte-Cécile, orné de pierres précieuses et de marbres choisis. La Sainte, comme l'athlète expirant, est représentée à demi-couchée, le visage tourné vers la terre, dans la même position où elle fut trouvée quand on ouvrit son tombeau, à la fin du seizième siècle.—Chef-d'œuvre de beauté chaste et de grâce virginale, cette statue est souvent reproduite par les artistes. On la trouve, à Rome, dans tous les magasins de gravures.

L'église de Sainte-Marie-en-Transtévère est la plus ancienne du monde. Elle fut érigée au commencement du troisième siècle, par le Pape saint Calixte. On voit, dans cette église, près du sanctuaire, une ouverture ovale au-dessous de laquelle est gravée cette inscription : *Fons olei*, — fontaine d'huile.

Ceci rappelle une antique tradition à laquelle se rattache la fondation de l'église. Dans les livres mystérieux qui renfermaient, dit-on, les destinées de Rome, il y avait cette prédiction : « *Quando eruperit fons olei, nascetur Salvator*, — lorsque jaillira la fontaine d'huile, on verra naître le Sauveur. » — Or, la nuit même où le Verbe incarné prit naissance dans la Crèche de Bethléem, une des fontaines de Rome répandit, au lieu d'eau, une huile pure et limpide, — et le miracle dura vingt-quatre heures. Ce fait extraordinaire frappa les Romains d'étonnement, et le souvenir en fut conservé.

Plus tard, ce lieu fut, pour les chrétiens, l'objet d'une vénération particulière, et, sous l'empereur Alexandre

Sévère, ils obtinrent la permission d'élever un oratoire sur l'emplacement de la fontaine miraculeuse. Telle fut l'origine de Sainte-Marie-en-Transtévère. Jusqu'alors, les chrétiens avaient célébré les saints mystères dans les Catacombes, mais ils n'avaient pas eu de temple publiquement érigé. Par Sainte-Marie-en-Transtévère, l'Église entra dans la vie sociale, et cette introduction se fit sous les auspices de la Mère de Dieu. C'est l'huile qui a symbolisé à Rome cet empire nouveau qui devait s'étendre sur toute la terre. L'huile était, dans l'antiquité, un emblème de force et de douceur.

Comme plusieurs autres églises de Rome, Sainte-Marie-en-Transtévère est ornée de dépouilles opimes du paganisme. Les trois nefs sont séparées par de grosses colonnes de granit, enlevées, d'après les savants, aux temples d'Isis et de Sérapis. Puisque j'ai nommé les savants, je veux dénoncer une de leurs vieilles complaintes. Ces messieurs déplorent ce dépouillement des temples païens au profit des églises. Ils appellent cela *un pieux vandalisme*. — Ils donneraient, je gage, dix églises chrétiennes, et même plus, pour un temple de Bacchus ou de n'importe quelle déité païenne. — Rome n'est pas de leur avis. Que ferait-elle donc, elle, la métropole catholique et sainte, de tous ces monuments artistiques, mais impurs ? Quelle physionomie aurait-elle sous cet accoutrement mythologique ?

La Providence a bien fait les choses : elle a permis que les Barbares vinssent abîmer toute cette défroque

5*

païenne. Ils ont renversé les colonnes, brisé les portiques, dispersé les blocs de marbre. Puis, l'Église a recueilli ces débris pour bâtir ses temples, pour parer ses autels, pour soutenir ses dômes, forçant ainsi les œuvres du diable à glorifier le vrai Dieu. Toutefois, que les savants et les artistes se consolent : si Rome est chrétienne avant tout, elle a encore de l'antique, et assez pour les satisfaire. — Qu'ils parcourent la voie Appienne, le Forum, les musées ; et, s'ils trouvent que c'est peu, je me permettrai de leur dire comme le Saint-Père aux Capucins : « *Fratres, sobrii estote !* »

En montant de Sainte-Marie au Janicule, on passe devant un *séjour chéri des Muses*. C'est le *Bosco parrasio*, où, pendant la belle saison, l'Académie des Arcades tient ses séances de poésie sous de délicieux ombrages, — réminiscence des jardins platoniques d'Académus. Cela fait penser avec consolation que la littérature romaine n'est pas emprisonnée et jaunissante dans un bureau de journal ; qu'elle a encore la sérénité antique, la couronne de laurier, et qu'elle se promène parmi les belles choses de ce monde, en souriant aux œuvres de Dieu.

Le mont Janicule tire son nom de Janus, dont les Romains avaient fait le dieu de la Paix, et lequel, d'après d'antiques traditions, ne serait autre que Noé. Écoutons là-dessus Mgr l'Évêque de Tulle :

« J'aime à voir Noé, père du monde renaissant,
» prenant possession de Rome pour Celui qui devait
» venir. Je le vois partageant, comme un hiérarque,

» d'après les plans divins, la terre à ses trois fils;
» puis, le monde distribué, il visite le domaine,
» touche aux lots de Sem, de Cham et de Japhet, et
» s'en vient déposer ses os là où devait être Rome.

» Ainsi Pierre, le batelier de Galilée, viendra en ce
» même lieu où vint ce grand et noble batelier qui fut
» Noé; et là où fut attachée son antique barque,
» Pierre fixera sa nef illustre, pour sauver le monde
» d'un autre déluge et lui assurer un meilleur salut.
» Noé planta la vigne, dont le suc réjouit le cœur de
» l'homme; Pierre planta la Croix, ce cep divin d'où
» pend le *botrus* sacré, la grappe féconde en flots pour-
» prés, le raisin d'où jaillit le vin qui fait germer les
» vierges. Il a semé aussi le froment des élus, et il
» dispense le pain vivant qui nourrit le monde. »

Étant admise l'identité de Janus et de Noé, les analogies entre ce personnage et saint Pierre paraissent frappantes. — Janus vint habiter sur le mont Janicule, et y mourut, selon toute probabilité. — Vers ce même mont, saint Pierre dirigea ses derniers pas: il y mourut, crucifié la tête en bas.

Janus, le Noé biblique, planta la vigne dont le fruit réjouit et fortifie le cœur de l'homme; — Pierre planta à Rome le cep divin dont la sève enivre les âmes. — Janus était représenté tenant à la main des clefs, emblème de puissance; — Pierre est aussi un porte-clefs : Jésus-Christ lui a donné les clefs souveraines du royaume céleste : *Tibi dabo claves regni cœlorum.*

Les statues de Janus avaient deux visages : l'un

tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir, symbole de prudence; — on sait que la prudence et le conseil sont les caractères distinctifs du gouvernement romain, fondé par saint Pierre. — Janus, enfin, était honoré à Rome comme dieu de la Paix; la fermeture de son temple était le signe d'une profonde tranquillité dans l'Empire. — Pierre est également le Prince de la paix : sur chaque pilier de sa grande basilique Vaticane, il y a une colombe en relief tenant dans son bec un rameau d'olivier ; cette colombe représente Pierre qui, depuis dix-huit siècles, se tient au milieu des peuples, le rameau d'olivier à la main : *Princeps Pacis*.

Dieu, dit Mgr Berteaud, est sérieux et soutenu dans ses plans. Il prépare les grandes choses longtemps à l'avance, et les monuments de ce divin architecte reposent sur des bases antiques. — Noé, père d'un monde nouveau, fixant sa carrière sur le Janicule et prenant possession du sol romain, prophétisait des destinées mystérieuses, — les destinées de cet autre Rénovateur qui devait commencer le monde chrétien.

A côté de l'église dédiée à saint Pierre, sur le sommet du Janicule, s'élève un monument circulaire, ouvrage de Bramante. La coupole de ce petit temple est soutenue par seize colonnes de granit, et le pavé est formé d'un beau marbre. — Mais, au milieu de la nef, directement sous la coupole, on a laissé une ouverture qui plonge dans le sol à une certaine profondeur. C'est là le lieu où fut plantée la croix du Prince des Apôtres ; là, il fut crucifié la tête en bas, et arrosa

de son sang cette terre que nous foulons aux pieds. Le Janicule est le Calvaire de Rome, comme le Golgotha est le Calvaire de Jérusalem.

Le même jour, S. Paul était décapité sur la route d'Ostie.

En célébrant le martyre de ses deux grands Apôtres, dans une même solennité, l'Église chante ainsi leur triomphe :

« *Decora lux æternitatis*, etc. »

« La brillante lumière de l'éternité a versé de doux » rayons sur le jour heureux où les Princes des Apôtres » ont reçu leur couronne, et où le chemin du Ciel a » été ouvert aux pécheurs.

» Le Docteur des nations et le Portier du ciel, tous » deux protecteurs de Rome et arbitres du monde, » entrent triomphants, l'un par le glaive, l'autre par » le supplice de la Croix, dans le Palais de la vie.

» O heureuse Rome, consacrée par le sang glorieux de » ces deux Princes des Apôtres, teinte de cette pourpre » sacrée, tu es la plus belle de toutes les cités de » l'univers ! »

Nous citons plus bas une magnifique page où Mgr l'Évêque de Poitiers, rappelant ce double martyre, caractérise la vocation des deux Apôtres, — l'un personnifiant le gouvernement, l'autre l'apostolat. Cette diversité de ministère est manifeste, même dans leurs écrits. Les lettres de saint Pierre sont adressées à tous les fidèles dispersés dans la Gentilité ; elles ont le caractère universel qui convient aux enseignements du Pontife suprême. Les épîtres de saint Paul sont

particulières ; elles s'adressent aux Romains, aux Corinthiens, aux Éphésiens, aux Galates, aux Hébreux, etc.

Saint Pierre est calme, familier et doux. On sent en lui le caractère paternel et auguste du souverain Pasteur des âmes. Saint Paul est vif, impétueux, brûlant de zèle. Il jette sans cesse de ces traits saisissants où l'émotion et le sublime éclatent à la fois. C'est l'Apôtre ardent et pathétique, le glaive de la parole. Il s'est caractérisé lui-même par ces mots : « La parole de Dieu est vive et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant, atteignant jusque dans les jointures de l'âme et du corps. »

Tous les pèlerins qui visitent la chapelle du Crucifiement, peuvent en emporter un souvenir. — Le custode plonge, dans l'ouverture déjà citée, une baguette au bout de laquelle est fixée une sorte de cuillère, et il en retire un sable jaune qu'il distribue aux visiteurs par petites quantités.

Non loin de Saint-Pierre *in montorio*, on trouve la fontaine Pauline, la plus abondante de Rome. L'eau est déversée par trois émissaires dans un immense bassin, et des conduits souterrains la reçoivent pour la porter en différentes directions. — De ce point, l'un des plus élevés du Janicule, la vue embrasse le Transtévère, la cité Léonine, l'Aventin, le Capitole et le mont Palatin. Tandis que Noé, le Janus latin, bâtissait en ce lieu une petite ville, Saturne en construisait une autre, en face, sur le mont Capitolin.

Les deux destinées de la Ville Éternelle se préparaient ainsi dans la profondeur des vieux âges : celle de Rome païenne sur le mont Capitolin, celle de Rome chrétienne sur le Janicule. Capitole signifie *tête*, Janicule signifie *porte;* ces deux noms renferment l'idée de puissance.

Dans cette direction, en se rapprochant du mont Vatican, on trouve la porte Saint-Pancrace et l'église du même nom, la villa Corsini et la villa Pamphili, la plus grande et la plus magnifique des alentours de Rome. Tous ces lieux, déjà illustres, ont acquis une célébrité nouvelle par les luttes mémorables qui y furent livrées, en 1848, entre les Français et les républicains de Mazzini. Surpris d'abord dans un guet-apens, à la porte Saint-Pancrace, les Français éprouvèrent des pertes sensibles et se virent obligés d'établir un siége régulier. Bientôt les républicains, foudroyés par notre artillerie, culbutés et terrifiés par la valeur française, se rendirent à discrétion. — La France continuait noblement l'œuvre de Charlemagne ; et, en récompense de ce service rendu à l'Église, son Chef recevait, lui aussi, la couronne impériale.

Défendre l'Église, voilà le rôle providentiel et séculaire de la France. C'est pour cela que son épée est la plus fière et la plus vaillante de la terre. Noble jusque dans ses écarts, cette épée dédaigne de sortir du fourreau pour un vulgaire motif d'intérêt. Il faut, pour l'exciter, le splendide rayonnement de la gloire, le dévouement à une idée généreuse. Alors, elle marche,

foudroyante et invincible comme le glaive de Dieu, et elle frappe des coups dont le monde est ému.

Si la France est demeurée catholique, malgré les efforts de l'hérésie; si, malgré tant de blessures, elle est le premier peuple militaire du monde, c'est parce que Dieu récompense, jusqu'à la millième génération, les services rendus à son Église. Ces services sont nombreux dans le passé; les Fils aînés de la chrétienté n'ont pas manqué à leur mission. Nous espérons que l'avenir verra les mêmes dévouements et les mêmes gloires.

CHAPITRE IX.

ASPECT DE ROME.

Rome, circonscrite dans la vieille enceinte d'Aurélien, est une des plus grandes villes de l'Europe. Elle renferme les monts Capitolin, Palatin, Aventin, Cœlius, Esquilin, Viminal, Quirinal, Pincio, Vatican et Janicule. Ces deux derniers forment les quartiers appelés cité Léonine et Transtévère. Rome, qui n'a pas deux cent mille habitants, pourrait en contenir facilement un demi-million.

Plusieurs quartiers, comme ceux du Forum, du Palatin, du Quirinal, du Cœlius et de l'Aventin, renferment d'immenses espaces occupés par des ruines, des villas, des jardins et même des vignes. Que l'industrie moderne s'indigne contre ces solitudes : c'est son affaire. Nous, au contraire, nous les aimons. Elles renferment le plus illustre musée du monde ; puis, elles donnent à la Ville Éternelle la majesté du silence, la poésie des fleurs, la douceur salubre des parfums. C'est cet ensemble indéfinissable qui a permis d'écrire un beau livre sur le *parfum de Rome.*

Allez donc écrire un pareil ouvrage sur le parfum de Londres.... Cette seule pensée provoque le sourire.

L'année dernière, la capitale de l'Angleterre fut vivement surexcitée dans ses facultés olfactives; mais ce n'était pas précisément de parfum qu'il s'agissait. Pendant une semaine, les journaux publièrent de longs articles sur l'infection de Londres. Le mal se fit si vivement sentir, que leurs Seigneuries les membres de la Chambre-Haute furent sur le point de déserter leurs postes.

Les rues de Rome n'ont pas de trottoirs, mais elles sont admirablement pavées. Ce pavé de petit appareil, selon la manière romaine, joint l'élégance à la solidité. Je dois dire aussi que les rues sont généralement étroites et même tortueuses. C'est un inconvénient pour la circulation; mais, au point de vue hygiénique, c'est peut-être un avantage: cela donne de l'ombre et de la fraîcheur. Nos larges rues modernes, avec leurs brûlantes insolations, seraient mortelles sous le ciel d'Italie. — Et puis, pour aligner ces rues, il faudrait abattre tant de sanctuaires vénérables, tant de maisons qu'habitèrent les Saints, et qui sont, pour la foi, de vivifiants souvenirs!

Qu'on remette à neuf, tant qu'on voudra, les autres capitales d'Europe: il n'y a pas d'inconvénient; mais Rome est la Ville sainte, le reliquaire du monde catholique; il faut la traiter avec respect, et la main de l'Église seule peut y toucher sans profanation.

Il ne faudrait pas toutefois se figurer la Rome moderne comme un labyrinthe obscur et mesquin. Il y a de grandes et nobles rues, qui ne craindraient

pas le parallèle avec les plus belles de Paris. On peut citer, entre autres, les rues du Corso, de la Ripetta et du Babuino.

Le Corso est le centre de la fashion aristocratique, bourgeoise et commerçante. Le milieu de la rue est continuellement occupé par de brillants équipages ; — sur les trottoirs, circule une vivante mosaïque : prêtres romains en soutanelle, moines de tous les costumes, étudiants de toutes les couleurs, promeneurs désœuvrés, fumant leurs cigares, bourgeoises en crinoline française, paysannes sabines en costume de madone. Tout ce monde se mêle et se démêle paisiblement, gravement, sans aucune impertinence de geste ni de parole.

Ce qui donne une physionomie particulière aux rues de Rome, c'est le mélange de la vie champêtre avec la vie citadine. Vous trouvez çà et là des troupeaux de chèvres qui apportent dans leurs mamelles leur lait pur aux habitants de la ville ; des attelages de bœufs aux cornes immenses, rappelant les vieilles mœurs du Latium ; des chars rustiques conduits par des *contadini* aux guêtres de cuir, au chapeau calabrais, faisant penser aux moissonneurs de Léopold Robert.

Les places publiques sont nombreuses et embellies par des monuments qui sont presque toujours des obélisques amenés d'Égypte aux temps des Empereurs et relevés par les soins des Papes. — Ces pages lapidaires de la plus vieille histoire du monde proclament maintenant le triomphe du Christ, la puissance de

la Croix ou la gloire des saints Apôtres. Parmi ces places, je citerai celles de Saint-Pierre, de la Colonne, du Peuple, d'Espagne, des Saints-Apôtres et de Monte-Cavallo.

Supposez maintenant, pour border tout cela, quatre cents églises, soixante palais, et vous serez convaincus que Rome n'est pas un village.

Les fontaines sont encore une des magnificences de Rome. Amenées des montagnes par des aqueducs soigneusement entretenus, les eaux sont distribuées dans tous les quartiers de la ville avec une abondance qui est un luxe nécessaire dans ce climat brûlant. Ce ne sont pas de maigres filets d'eau que jettent ces fontaines; mais plusieurs font jaillir de véritables torrents, et joignent à cette abondance les plus grandioses créations de l'art.

La fontaine de Trévi mérite une mention particulière. Cet entassement cyclopéen de rochers qui dégorgent des rivières, ce char de Neptune traîné par des chevaux échevelés et cabrés, ces Tritons aux formes bizarres, tout cela produit un effet surprenant.

Les fontaines de la place Navone ont un caractère plus pacifique. L'une représente des Tritons joufflus et ventrus qui, soufflant avec effort dans des conques marines, jettent l'eau par leur ouverture. — L'autre est une scène du désert : c'est une grotte ombragée par des palmiers de granit et surmontée d'un obélisque égyptien; un lion sort de la grotte par une ouverture et se penche sur le bassin comme pour boire;

de l'autre côté, un cheval marin s'élance dans les flots. Sur les quatre côtés du rocher, sont assises des statues colossales qui représentent les quatre principaux fleuves du monde: le Gange, le Nil, le Danube et la Plata.

Les fontaines de la place Vaticane sont en parfaite harmonie avec le lieu qu'elles occupent. Elles ne présentent ni allusion mythologique, ni aucune fantaisie bizarre ou bouffonne, mais une double gerbe d'eau qui s'élance limpide et chaste pour arroser le seuil de Saint-Pierre. La fontaine Pauline, sur le Janicule, d'un style sévère, sans aucune décoration artistique, est surtout remarquable par son énorme volume d'eau.

Dans le voisinage des fontaines, vous trouvez souvent des marchands de fruits. Ils établissent là leurs boutiques mobiles, enguirlandées de verdure, garnies de pyramides de fruits et de gros bouquets de fleurs. Un jet-d'eau, ménagé avec art, entretient la marchandise dans un bon état de fraîcheur, et donne à la boutique une physionomie gracieuse.—Ces petits marchands forains ont un usage tout à fait bon. Pour une demi-baïoque, ils expriment dans un verre d'eau une moitié de citron, et vous avez un excellent breuvage. Les pauvres, qui ne peuvent pas sacrifier la demi-baïoque, et même les riches qui ne le veulent pas, sont privés du limon; mais on leur donne gratuitement le verre d'eau fraîche.

Les habitudes à Rome sont tout imprégnées de foi, et je ne doute pas que le précédent usage ne soit

inspiré par ce mot de l'Évangile : « *Si quelqu'un donne, en mon nom, un verre d'eau froide, il ne perdra pas sa récompense.* »

Rome est la ville des voitures : les rues en sont encombrées. — On sait que les Cardinaux ne peuvent sortir qu'en voiture. Si tous les Romains n'en font pas autant, ce n'est pas faute de bonne volonté.

Les plus pauvres économisent pendant la semaine, pour se donner le plaisir de rouler voiture le dimanche. Ils prennent alors des airs de sénateurs romains sur leurs chaises curules, et vous les voyez promener au Pincio ou au Corso Leurs Excellences délabrées.

Je me suis demandé pourquoi ce goût excessif de la voiture. La chaleur doit y être pour quelque chose ; on se fatigue vite sous ce climat énervant, et alors un véhicule quelconque est un précieux auxiliaire, qui procure le double agrément de la promenade et du repos. – Mais un médecin m'a fait là-dessus une théorie plus édifiante. « L'air de Rome, disait-il, est lourd et atone ; et il serait malsain, pendant l'été, s'il n'était pas agité par une ventilation énergique. Eh bien ! les voitures sont des ventilateurs. Par leur circulation incessante, elles communiquent à l'air une agitation factice qui le renouvelle et l'assainit. »

Je ne sais pas si les Romains pensent à cela ; mais cette explication m'a satisfait, et je la recommande aux esprits chagrins que le nonchaloir italien scandalise. Les voitures sont un moyen d'hygiène publique : *Salus populi suprema lex esto.*

CHAPITRE X.

CANONISATION DES MARTYRS JAPONAIS, — 8 JUIN 1862.

La journée du 8 juin 1862 offrit un spectable qui s'est bien rarement vu dans les fastes de l'Église : — c'était le Pape entouré de trois cents Évêques, de plusieurs milliers de prêtres, des représentants de tout l'univers catholique ; — le Pape, avec ce grand cortége de l'Église militante, proclamant la sainteté et l'éternel triomphe des vingt-six martyrs japonais et du religieux Trinitaire Michel de Sanctis.

A cette mémorable journée, Dieu avait donné la splendeur du ciel. — A sept heures du matin, la place de Saint-Pierre étincelait de soleil, de voitures, d'équipages, de costumes, d'armes guerrières. La gigantesque métropole et sa colonnade en hémicycle encadraient ce mouvant tableau. Au milieu, l'obélisque de Sixte-Quint portait noblement dans les airs la Croix triomphante ; les fontaines faisaient jaillir leurs gerbes liquides qui retombaient en resplendissantes cascades.

Mais voici la procession qui s'avance du Vatican et qui se déploie lentement sur la place. Ce sont les Ordres religieux avec leurs bannières, les chanoines des basiliques insignes, puis la Propagande, les congrégations romaines, le Sénat en costume antique, les Évêques

latins en mitres blanches, les Évêques et Patriarches orientaux avec leurs splendides ornements, les Cardinaux vêtus de la pourpre romaine. — Puis, au loin, finissant cette magnifique procession, le Pontife-Roi, couronné de la tiare, porté sur son trône et bénissant son peuple. Cette marche triomphale dura bien deux heures; et, quand, après le défilé, les flots de la multitude eurent inondé Saint-Pierre, un autre spectacle éblouit les yeux. La basilique, magnifiquement décorée et isolée de la lumière du jour, était éclairée par vingt mille bougies. — Devant cette grandiose splendeur, je me rappelai la parole de Clovis entrant avec saint Rémi dans l'église de Reims : « *Mon Père, est-ce là le Paradis dont vous m'avez parlé ?* »

Défavorablement placé au commencement de la cérémonie, je n'ai pu en suivre tous les détails. J'en rapporterai cependant les principales circonstances.

Le Saint-Père, étant placé sur son trône pontifical, reçut l'obédience, que les Cardinaux lui prêtèrent en lui baisant la main; les Archevêques et Évêques, en baisant l'étole reposant sur ses genoux ; les Abbés et les Pénitenciers de la basilique, en lui baisant le pied. Après cette cérémonie, chacun d'eux retournait prendre la place qui lui était réservée. — Cette assemblée vénérable de Cardinaux, de Patriarches, d'Archevêques, d'Évêques, des Généraux d'Ordres, formait autour du Pontife-Roi une majestueuse couronne. Ce fut alors que commença la cérémonie de la canonisation.

Le Cardinal Clarelli, Postulateur, accompagné de deux dignitaires, s'étant avancé au pied du trône ponfical, un avocat consistorial lut cette formule :

« Très-Saint-Père, le très-révérendissime seigneur Cardinal Clarelli, ici présent, demande *avec instance,* que par votre Sainteté soient inscrits au catalogue des Saints de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et soient vénérés comme Saints par tous les fidèles du Christ, les Bienheureux Pierre-Baptiste, Paul et leurs compagnons, Martyrs, et Michel de Sanctis, Confesseur. »

Au nom du Saint-Père, un Prélat Assistant répondit que Sa Sainteté était édifiée sur les vertus des vingt-sept Bienheureux, mais que néanmoins Elle avait besoin des lumières d'en haut, et qu'Elle exhortait l'assistance à les implorer, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, des saints Apôtres Pierre et Paul et de toute la cour céleste. Alors les chantres de la chapelle pontificale entonnèrent les *Litanies des Saints ;* et les pieuses invocations proclamées par l'assemblée des Évêques et des fidèles montèrent de l'Église terrestre vers l'Église de l'éternité.

Après le chant des Litanies, les Postulateurs revinrent auprès du trône pontifical pour faire la seconde *instance.* L'avocat consistorial lut la même formule que ci-dessus, mais au mot *instanter* (avec instance), il ajouta *instantiùs* (avec plus d'instance).

Le Prélat-Secrétaire répondit que le Saint-Père, avant de décider cette grande affaire, avait besoin de nouvelles grâces et qu'il voulait qu'on implorât avec

lui les lumières de l'Esprit-Saint. Puis, le Souverain-Pontife, s'étant mis à genoux, entonna le *Veni, Creator,* qui fut continué par toute l'auguste assistance.

Après l'oraison, récitée par le Saint-Père, les Postulateurs se présentèrent pour la troisième fois, pour faire l'*instance* définitive. Aux mots déjà connus, le Postulateur ajouta le mot *instantissimè* (avec la plus grande instance). — Après cette troisième demande, le Saint-Père, assis sur sa chaire comme Docteur et Chef de l'Église universelle, proclama la formule de canonisation.

Ces diverses cérémonies durèrent jusqu'à onze heures. Pendant ce temps-là, j'avais trouvé une place commode dans la chapelle Clémentine, et, tout en suivant de loin le grand acte qui s'accomplissait, j'observais aussi ce qui se passait autour de moi. Des prêtres se succédaient continuellement aux autels des chapelles latérales pour dire la messe.

La foule, sans cesse renouvelée, se portait vers ces autels et suivait avec recueillement le saint Sacrifice. — On m'avait dit que les Italiens ne priaient pas à l'église, et que leur foi, tout extérieure, était un corps sans âme. Je me suis convaincu du contraire. Je voyais des groupes de femmes agenouillées sur le pavé pendant des heures entières, et récitant leur chapelet. — Quelques hommes avaient aussi le chapelet à la main; mais la plupart se tenaient debout, les bras croisés, suivant les différentes parties de l'action liturgique.

Je remarquai, dans la foule, un jeune officier des gardes palatins, qui entendait aussi la messe et parais-

sait bien fatigué de se tenir debout. Je lui ménageai une petite place à côté de moi et l'invitai à s'asseoir, ce qu'il fit avec un visible plaisir. Sainte Thérèse dit qu'il faut être à son aise pour bien prier le bon Dieu. Cette maxime, apparemment, n'est pas vraie partout et toujours, car mon jeune officier s'endormit profondément, et, pendant son sommeil, la messe commencée se continua sans qu'il y prît garde. Il se réveilla juste à la fin et parut assez mécontent de lui-même ; mais alors un autre prêtre se présentait à l'autel, et le jeune homme se mit à genoux, pour ne pas s'exposer à perdre la messe une seconde fois.

Le prêtre qui dit cette seconde messe, me parut être un Saint. Il récitait les prières liturgiques avec un recueillement profond, et son *Memento* des vivants dura tout le temps du *Te Deum* qui fut chanté après la canonisation. Sa figure était extatique. Il y avait pourtant de quoi le distraire, car c'était le moment solennel de la grande cérémonie. — Le Pape, du haut de son trône, d'où il dominait les trois cents Évêques et tout son immense cortége, venait de proclamer la sainteté des Martyrs, et se mettant à genoux, il invoquait le premier les nouveaux Saints.—Au même instant, les trompettes sacrées retentissaient du haut de la coupole ; le canon du fort Saint-Ange tonnait ; toutes les cloches des églises, ébranlées à la fois, répandaient sur la ville comme un immense et joyeux *Alleluia*.

Alors aussi le Saint-Père entonnait le *Te Deum*, et cinquante mille voix, vibrantes d'enthousiasme, con-

tinuaient l'hymne triomphale; le grand, le saint, le sublime planaient sous les voûtes de Saint-Pierre... La communion des Saints devenait palpable !—L'Église triomphante, escortant les vingt-six Martyrs, était là, sans doute, à chanter avec nous ces grandes paroles : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; les cieux et la terre sont pleins de sa gloire.*

Après le *Te Deum*, le Pape monta à l'autel pour célébrer le saint Sacrifice. — J'avais eu le temps de traverser, sans trop de difficulté, les rangs des zouaves pontificaux et des soldats français, si bien que, pendant la messe pontificale, je me trouvai à une place d'élite, — à une place que je n'oublierai jamais. — J'étais en face du Saint-Père, appuyé à la rampe de la Confession. Il n'y avait entre lui et moi que le tombeau de Saint-Pierre ! Comme le Souverain-Pontife célébrait, la face tournée vers le peuple, je pouvais suivre tous ses mouvements, tous ses gestes, toutes les impressions de son visage. Pie IX a été admirable de piété et de grandeur, surtout à la Consécration, lorsque, tenant dans ses mains le Dieu caché sous les voiles eucharistiques, il a lentement tourné sur lui-même, offrant à l'adoration des fidèles le corps et le sang de Jésus-Christ.—Alors, c'était plus qu'un homme : c'était Moïse sur le Thabor, c'était Pierre dans le Cénacle, au jour de la Pentecôte,—c'était le Vicaire de Jésus-Christ dans la transfiguration de son divin Maître.

Le Cardinal Antonelli faisait diacre ; et avant la communion, le Saint-Père étant sur son trône, il a présenté

de nouveau la sainte Eucharistie à l'adoration de tout le peuple. Le Saint-Père a ensuite communié, en buvant le précieux sang dans le calice, à l'aide d'un chalumeau. — Il était plus d'une heure lorsque le Saint-Père, entouré de son cortége, rentra au Vatican.

Pendant que la foule sortait à flots pressés par toutes les portes de la basilique, je restai quelque temps à ma place, respirant les derniers parfums de cette belle fête, recueillant mes impressions et mes souvenirs. — Je fus accosté par un Espagnol qui me parut être un grand seigneur, mais, en tout cas, d'une amabilité parfaite.

— « Monsieur l'abbé, me demanda-t-il, pourriez-vous me dire quel est ce monument? »

— « Monsieur, répondis-je, c'est le tombeau de saint Pierre. » Et je regardai attentivement une belle croix qu'il portait sur sa poitrine ; s'en étant aperçu, il me dit : « Ma croix vous intéresse, monsieur l'abbé, parce qu'elle porte l'image de la sainte Vierge. C'est l'ordre de l'Immaculée-Conception. Vous savez, sans doute, qu'une des gloires de l'Espagne a été de défendre toujours ce privilége de Marie. »—« Je vous félicite, lui dis-je, de porter comme décoration ces deux saintes choses, la croix de Jésus et l'image de sa Mère. C'est une décoration digne du *peuple très-catholique.* »— La figure de l'Espagnol s'épanouit, et il me serra la main en disant : « Merci, mon Père, pour vos bonnes paroles ; que Dieu vous garde et vous comble de ses bénédictions! »—Quand le seigneur espagnol me quitta, nos

deux âmes étaient déjà amies. C'est dans la foi et la charité que la fraternité réside.

Je demeurai encore quelque temps appuyé au tombeau de Saint-Pierre. La grande fête qui nous avait appelés des cinq parties du monde, s'éloignait déjà comme un adieu. — La foule des pèlerins sort de l'église, me disais-je; bientôt, elle sortira de Rome pour se disperser sur la terre; le Père restera ici, tandis que les enfants s'en iront bien loin... Mais qu'importe la distance des lieux? La grande famille catholique n'est-elle pas unie dans la même foi et dans le même amour?—N'avons-nous pas au ciel un même Seigneur, qui est Jésus-Christ? — N'avons-nous pas sur la terre un même Père, qui est Pie IX?—N'avons-nous pas une même patrie de nos âmes, qui est Rome?—Oh! non, Saint-Père, nous ne nous en allons pas! car s'en aller, c'est partir en emportant son cœur... Mais nous allons! nous allons vers toutes les parties du monde, comme les Apôtres allaient pour annoncer Jésus-Christ, redire ses paroles, faire aimer ses vertus. Nous allons dans nos patries pour dire ceci : « La fête de la canonisation a été grande par son côté matériel, plus grande par son côté moral. Elle nous a montré l'Église affirmant son autorité en présence de l'orgueil humain révolté; canonisant des Martyrs devant les menaces de la révolution; glorifiant dans la Croix le signe victorieux du monde et de l'enfer : *In hoc signo vinces.* »

L'illumination de la coupole devait, à neuf heures du soir, couronner cette magnifique fête. Mais elle ne

put avoir lieu à cause de la pluie, et fut remise au lendemain. Nous allâmes à la Trinité-des-Monts pour mieux jouir du coup d'œil. Une foule compacte stationnait sur l'esplanade, au pied de l'obélisque de Salluste.— Tous les visages étaient tournés dans la direction de Saint-Pierre.

Notre cocher, beau parleur, nous faisait la courtoisie d'abréger l'attente par les agréments de sa conversation.—« Faites attention, *signori*, nous disait-il, le moment va venir... Au coup de neuf heures, vous allez voir quelque chose de particulier ! (*Qualche cosa di particulare.*) »

Neuf heures sonnèrent aux horloges des églises, et alors nous vîmes en effet quelque chose de particulier : — L'immense coupole s'illumina soudain, planant dans la nuit comme un dôme de feu. Devant ce magique tableau, un profond silence se fit dans la foule : tout le monde regardait et admirait. Je me rappelai la parole de l'Écriture : *Sepulchrum ejus erit gloriosum.* — Il était glorieux en effet, le tombeau du Pêcheur galiléen, sous sa flamboyante couronne. — Il fixait en ce moment les yeux et les cœurs de deux cent mille spectateurs qui représentaient deux cent millions de catholiques.

Cette lumière matérielle s'éteignit au bout d'une demi-heure ; mais la lumière spirituelle qui environne Saint-Pierre ne s'éteindra jamais. Le Verbe illuminateur l'a dit: « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

CHAPITRE XI.

QUELQUES DÉTAILS SUR LES MARTYRS JAPONAIS.

Saint François-Xavier fut le premier Apôtre du Japon; il y porta l'Évangile en 1549. Intelligents, énergiques et naturellement chastes, les Japonais offraient au christianisme de remarquables aptitudes. Aussi les conversions parmi eux furent-elles innombrables.— Moins de trente ans après la mort du saint Apôtre des Indes et du Japon, les nouveaux chrétiens se comptaient par centaines de mille. Malheureusement, ce magnifique progrès fut arrêté en 1587, par le persécuteur *Taïco-Sama.* Irrité contre la nouvelle foi qui condamnait ses débauches, ce Néron oriental résolut d'anéantir le christianisme dans l'empire japonais, et ordonna une destruction en masse de tous les chrétiens. Selon quelques auteurs, douze cent mille victimes furent immolées dans cette persécution.

C'était un spectacle sublime et terrible! Des foules chrétiennes de 10,000, 20,000 personnes, se présentaient pour mourir. Parmi ces candidats du martyre, il y avait des vieillards blanchis par les ans, des enfants de l'âge le plus tendre, des jeunes filles qui se hâtaient de faire vœu de virginité, afin de porter au ciel la double couronne du martyre et de

la pureté virginale. On s'empressait comme à une fête; l'enthousiasme du sacrifice faisait battre tous les cœurs.

Du haut de leurs bûchers dévorants, les missionnaires prêchaient encore l'Évangile, encourageaient les Confesseurs de la foi, et tous bravaient la mort avec une joie surnaturelle.

Parmi ces héros chrétiens, l'un, surtout, a laissé dans l'histoire un grand souvenir : c'est le Jésuite Charles Spinola, appartenant par sa famille à la première noblesse d'Espagne. Le jour de son martyre, il y avait, sur le théâtre du supplice, une foule immense de chrétiens. Tous étaient là pour mourir. L'échafaud du Père Spinola étant plus élevé que les autres, il dominait cette multitude qu'il encourageait de l'exemple et de la voix.

Dans la foule, il vit une dame chrétienne dont il avait baptisé, quatre ans auparavant, un fils à qui l'on avait donné le nom d'Ignace.

L'enfant était derrière sa mère, et le Père, ne le voyant pas, conçut quelques inquiétudes.

— « Où est donc mon petit Ignace, demanda-t-il ; qu'en avez-vous fait? » — « Le voilà, dit la mère en l'élevant dans ses bras. Je n'ai garde de le priver du plus grand bonheur que je puisse lui procurer. »

— Puis, s'adressant à l'enfant : « Mon fils, voilà le père de votre âme ; c'est lui qui vous a fait chrétien ; demandez-lui sa bénédiction ! »

A ces mots, l'enfant se mit à genoux, joignit ses

petites mains en inclinant la tête. L'attitude et l'air de ce petit innocent, sa docilité, sa sécurité au moment du supplice, sa beauté naturelle émurent profondément la foule... — Et bientôt le jeune martyr expirait sur le sein de sa mère, frappée elle-même d'un coup mortel.

Or, les Martyrs canonisés le 8 juin 1862 furent immolés pendant cette persécution japonaise, où l'on vit se renouveler l'héroïsme des premiers siècles de l'Église. Les 27 Bienheureux appartiennent à trois familles religieuses, se partageant ainsi :

23 Franciscains, 3 Jésuites, et le Trinitaire Michel de Sanctis, lequel n'est pas Martyr, mais seulement Confesseur.

Dans le premier groupe, on compte 6 religieux Franciscains et 17 laïques japonais, Tertiaires du même Institut.

Voici leurs noms :

1. Saint Pierre-Baptiste, prêtre et religieux, supérieur de la mission Franciscaine, âgé de 50 ans.

2. Saint Martin d'Aguirre, prêtre et religieux Franciscain, espagnol, âgé de 30 ans.

3. Saint François Blanco, prêtre et religieux Franciscain, espagnol, âgé de 30 ans.

4. Saint Philippe de Las Casas, clerc et religieux Franciscain, espagnol.

5. Saint Gonzalès Garcia, frère-lai, religieux Franciscain, portugais.

6. Saint François de Saint-Michel, frère-lai, religieux Franciscain, espagnol.

7. Saint Come Tachegia, japonais.

8. Saint Michel Kosaki, japonais.

9. Saint Paul Harki, japonais.

10. Saint Léon Carasumaro, japonais, frère du précédent.

11. Saint Louis, enfant japonais de 11 ans.

12. Saint Antoine, enfant japonais de 13 ans.

13. Saint Thomas Kosaki, enfant de 14 ans, fils de Saint-Michel Kosaki, martyrisé en même temps que lui.

14. Saint Mathias, japonais, lequel se substitua courageusement à un autre condamné, dans son ardent désir de souffrir la mort pour Jésus-Christ.

15. Saint Bonaventure, japonais.

16. Saint Joachim Saccakibara, japonais, médecin de profession.

17. Saint François de Méaco, japonais, également médecin.

18. Saint Thomas Danki, japonais, interprète des Pères.

19. Saint Gabriel de Duisco, japonais, âgé de 19 ans.

20. Saint Paul Suzuki, japonais, catéchiste.

21. Saint Jean Kimoia, japonais.

22. Saint François Fahelente, ouvrier charpentier.

23. Saint Pierre Sukégiro, japonais.

Parmi ces Martyrs, Louis et Antoine, le premier âgé de 11 ans, et le second de 14, étaient particulièrement chers à *saint Pierre-Baptiste,* et ils lui servaient de clercs pendant le saint Sacrifice.—Ces deux enfants montrèrent, dans le supplice, qui était celui de la croix, un courage extraordinaire. — Le petit Louis, au pied de sa croix, battait des mains en s'écriant : « Paradis ! Paradis ! »

Antoine, étant sur la sienne, entonna le *Laudate, pueri, Dominum;* et, d'une voix ravissante, il chanta tout le Psaume. — Il commençait le *Gloria Patri,* lorsqu'un bourreau lui perça le cœur d'un coup de lance. Le saint enfant acheva son cantique dans le ciel.

Les Romains étaient familiarisés avec les noms des nouveaux Saints ; ils connaissaient leurs vies et en racontaient plusieurs particularités touchantes ou merveilleuses. Ainsi, je leur ai entendu dire que, pendant le martyre des Bienheureux, l'heure de la messe étant venue, saint Pierre-Baptiste disparut de sa croix avec ses deux jeunes clercs, alla célébrer le saint Sacrifice et reparut ensuite, ainsi que les deux enfants, à son glorieux poste de Martyr. — Je ne sais pas si le fait est authentique, mais je le consigne tel qu'il était raconté devant les images des Bienheureux.

Les trois Jésuites sont : Saint Paul Miki, japonais, âgé de 22 ans ; Saint Jean de Goto, catéchiste ; et Saint Jacques Kisai, japonais, frère coadjuteur, âgé de 64 ans.

Avant de mourir, Jean de Goto eut avec son père un entretien suprême où le père et le fils se montrèrent admirables. — Le vieillard était venu dire adieu à son fils, lorsque celui-ci était déjà attaché à la croix. — « Vous le voyez, mon père, s'écria le Martyr, le salut éternel doit être préféré à tout. Ayez soin de ne rien négliger pour vous l'assurer. »

— « Mon fils, répondit le généreux père, je vous remercie de votre exhortation. Et vous aussi, en ce moment, soyez ferme et supportez la mort avec joie, puisque vous la subissez pour la cause de notre sainte foi. Quant à moi et à votre mère, nous sommes prêts, s'il le faut, à mourir pour la même cause. » — Jean de Goto félicita son père de ses généreuses dispositions et lui donna son chapelet en souvenir. Le père resta debout aux pieds de son fils crucifié; il vit les deux lances le traverser de part en part, et il se retira teint du sang du glorieux Martyr.

Michel de Sanctis, religieux Trinitaire, a été le vingt-septième Bienheureux canonisé le 8 juin. Celui-là ne fut pas Martyr, mais il se sanctifia dans son Institut par une piété angélique et par toutes les œuvres de la charité chrétienne. Il mourut à Valladolid, en 1625, âgé seulement de trente-trois ans. *Consommé en peu de temps, il avait fourni une longue carrière*, et Dieu glorifia son tombeau par de nombreux miracles.

Pendant que la plus grande ville d'Europe conviait le monde au spectacle fastueux de son industrie, voilà

ce qui préoccupait Rome: — la glorification des Martyrs de Jésus-Christ!

Les produits de son industrie, à elle, ce sont les Saints, et son martyrologe en présente une exposition magnifique. Dans ce catalogue immortel, ce sont les Martyrs qui dominent, et leur nombre va toujours en augmentant.

La parole du Maître s'accomplit: « *Ils vous tueront à cause de mon nom.* »

Le martyre, signe divin marqué ineffaçablement au front de l'Épouse! Les théologiens indiquent, comme note de la véritable Église, l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité. — Ils pourraient y joindre le martyre; depuis dix-huit siècles, le sang catholique a toujours coulé quelque part pour la foi de Jésus-Christ. Et, de nos jours, le même fait mystérieux s'accomplit. Nous avons vu et nous voyons encore l'Église martyrisée en Pologne, en Irlande, en Syrie, en Chine et au Tonking. Partout des calvaires pour elle, et pour elle seule. L'homme charnel, qui ne comprend pas les choses de Dieu, en conclut que le monde ne veut plus de l'Église et qu'elle doit disparaître. Mais entendons-nous: celui qui ne veut plus de l'Église, et qui n'en a jamais voulu, c'est le diable en personne, — et il a bien ses raisons pour cela. Il laisse parfaitement tranquilles les autres religions. Quant à l'Église, il la persécute, il la crucifie, il la martyrise, quand il le peut; il la traite comme il traitait le Christ sur le Calvaire.

L'Apôtre saint Paul a dit cette grande parole : « *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, souffriront persécution.* » Voilà pourquoi l'Église porte la couronne sanglante du martyre. Incomparable honneur qui ne peut lui être ravi !

Il y a des sectes qui prétendent imiter l'Église dans ses œuvres apostoliques et charitables ; mais quand il s'agit du martyre, on abandonne le poste à l'Église catholique.

CHAPITRE XII.

SECONDE VISITE AU VATICAN. — PIE IX.

Aller à Rome sans voir le Pape, ce serait aller en Paradis sans voir le bon Dieu. Voir le Pape, était le principal motif de notre pèlerinage. *Veni Jerosolymam videre Petrum.*

Voici un petit discours de Son Éminence le Cardinal Donnet, qui résume le sentiment général sur ce sujet. Je n'en garantis pas le texte, mais seulement le sens. En présentant au Saint-Père les prêtres qui l'accompagnaient, le vénérable Cardinal s'exprima ainsi : « Les prêtres que j'ai l'honneur de vous présenter sont les pèlerins que vous envoie le diocèse de Bordeaux. En quittant leurs paroisses, en faisant ce long voyage, ils brûlaient d'un même désir, celui de voir Votre Sainteté ; si on leur eût dit au départ : « En entrant à Rome, on vous mettra un bandeau sur les yeux; il ne sera ôté qu'en présence du Pape et replacé ensuite, de sorte que vous ne verrez ni Rome, ni ses églises, ni ses fêtes magnifiques, mais seulement le Pape..., » ces bons prêtres, Très-Saint-Père, auraient fait le voyage quand même, car, avant tout, c'est pour voir le Vicaire de Jésus-Christ, pour baiser ses pieds et pour recevoir sa bénédiction, qu'ils sont venus. »

Pas un seul pèlerin n'aurait démenti ces paroles.

Le Saint-Père se prodiguait pour satisfaire à l'empressement de son immense famille. Malgré l'affluence des pèlerins, il était facile d'obtenir une audience, en adressant une demande écrite à Mgr Pacca, Prélat-Majordome de Sa Sainteté. — Mais, en attendant le bénéfice de ces moyens officiels, chacun pouvait contenter sa pieuse curiosité. Le Saint-Père se montrait tous les soirs, à six heures, dans une salle du Vatican. J'y suis allé plusieurs fois, et toujours j'ai trouvé l'immense salle des gardes remplie d'ecclésiastiques, d'hommes du monde, de zouaves pontificaux et surtout de soldats français. A six heures précises, apparaissait le Saint-Père, précédé de quelques suisses et entouré de ses Prélats domestiques. Devant cette blanche apparition, si radieuse de douceur, de bienveillance, de sainteté, tout le monde tombait à genoux; le Saint-Père parcourait les rangs, présentant sa main à baiser, et quelquefois distribuant des médailles.

Plusieurs dérobaient alors une petite audience particulière.... Quand le Saint-Père avait donné sa main, ils la retenaient et exprimaient une demande, exposaient un vœu, une recommandation. Pie IX répondait avec bonté et paraissait heureux de ces petites importunités filiales [1].

[1] Dans une audience particulière, M. l'abbé W. Moreau, professeur de rhétorique au Petit-Séminaire de Montmorillon, présenta au Saint-Père un exemplaire de sa plus récente composition musicale, intitulée la *Couronne harmonieuse*. Pie IX accueillit cet hommage

La première fois que j'assistai à cette audience commune, le Saint-Père, après avoir parcouru tous les rangs, s'arrêta au milieu de la salle et nous adressa une courte allocution en français. — Son visage, ses yeux, sa voix prirent une telle expression de tendresse émue, qu'un frémissement parcourut l'assemblée et que les larmes jaillirent de tous les yeux. — Pie IX possède au suprême degré la puissance du visage et de l'accent. On pourrait taxer d'exagération et récuser le témoignage des prêtres venus à Rome avec un cœur préparé aux vives émotions. Mais comment expliquer cette puissance de Pie IX sur tous ceux qui l'approchent, prêtres, laïques, soldats, catholiques et protestants ?

« L'an dernier, une jeune princesse de Prusse visitait Saint-Pierre en compagnie de son frère ; ils y rencontrèrent le Souverain Pontife qui leur adressa quelques paroles comme il les sait dire. La princesse, quoique protestante, était ravie d'admiration ; et, comme on l'engageait à se mettre à table devant une

avec bienveillance, et adressa à l'auteur des paroles de félicitation et d'encouragement. Le talent si gracieux, si souple, si varié de M. l'abbé Moreau est déjà bien connu du public religieux : nous avons pu nous en convaincre pendant notre voyage de Rome.

Nous espérons que les grands spectacles de la Ville Éternelle et que les encouragements du Saint-Père inspireront à notre artiste poitevin quelque brillante et gracieuse mélopée, qui ne manquera pas d'être accueillie avec faveur. La musique nous donnera aussi ses souvenirs de Rome.

collation servie à l'intention des illustres visiteurs: « Oh ! non, répondit-elle, mon cœur est plein! je suis rassasiée du bonheur d'avoir vu et entendu Pie IX. »

Un jeune officier français, allant visiter le Saint-Père, avait mis une belle paire de gants toute neuve. Dans l'audience qui lui fut accordée, il eut bien soin de presser la main de Pie IX dans ses deux mains; puis, sur-le-champ, il ôta ses gants. Rentré chez lui, il les renferma dans une boîte, avec une note indiquant qu'ils avaient touché la main de Pie IX. Il les conserve comme une précieuse relique. »

Nos soldats français se permettent bien des malices de langage, et je ne voudrais pas garantir que le Saint-Père n'en attrape pas sa part. Eh bien ! je les ai vus, au Vatican, à genoux sous la bénédiction du Pape, respectueux et recueillis comme de jeunes novices. Un ancien disait que *la conscience est naturellement chrétienne.* On peut bien dire que le cœur français est naturellement catholique. — Le souffle philosophique, incrédule, révolutionnaire, passe et repasse sur les âmes... Vous croyez tout perdu, tout ravagé dans ces âmes; nullement: la fibre catholique y est encore, et cette fibre, émue par une impression généreuse, peut enfanter soudain des prodiges de dévouement: *Testimonium conscientiæ naturaliter catholicæ.*

Les portraits du Saint-Père sont généralement ressemblants; mais ce qu'ils ne sauraient rendre, c'est l'expression de ce noble visage. Cette expression m'a frappé dans trois circonstances: d'abord, dans les réu-

nions de famille du Vatican, — c'était la bonté expansive, la bienveillance familière d'un père au milieu de ses enfants. Il me semble que Notre-Seigneur devait être ainsi quand, au soir de la dernière Cène, il épanchait son âme dans le cœur de ses Apôtres.

J'ai vu le Saint-Père sur la *sedia gestatoria*, porté à la suite des Évêques et des Cardinaux, sous les voûtes de Saint-Pierre, au milieu d'un peuple immense. Alors, c'était la majesté du Pontife, et son visage était celui du Grand-Prêtre élevé entre Dieu et les hommes, pour prier et pour bénir. Pie IX était immobile, dans une attitude d'incomparable autorité, et, par intervalle, il levait lentement sa main pour bénir à droite et à gauche.

J'ai vu enfin Pie IX portant le Saint-Sacrement. C'était l'extase de la prière, une expression sainte, angélique, une révélation de la présence réelle. Un Anglais s'écriait à cette vue : « Une religion qui transfigure à ce point l'humanité, ne peut être que divine, et le monde doit lui appartenir. »

Pie IX a connu le Thabor et le Calvaire. — Au commencement de son règne, il voulut doter son peuple de ces réformes sages qui suppriment le mal sans arracher le bien, qui font le progrès matériel sans démoraliser les âmes. Avant de commencer, il ne voulut que des heureux autour de lui, et il amnistia sans condition tous les prisonniers politiques. Cet acte de Pie IX, chacun peut s'en souvenir, produisit une prodigieuse secousse. Ému d'une indicible ivresse, le

monde entier se leva pour bénir le Pontife! Cette émotion était sincère, car la bonté est le fond du cœur humain, et quand un acte de générosité sublime le saisit à l'improviste, il sent le frémissement de l'enthousiasme, et il l'exprime par des transports. — C'était l'état du monde en 1846..... L'hosanna à Pie IX retentissait partout. C'étaient les jours du Thabor.

Mais, derrière le bon enthousiasme populaire, il y a le sectaire avec son idée perverse et opiniâtre. Froide et rigide comme une lame d'acier, cette idée va à son but, sans se laisser distraire ni par la reconnaissance, ni par les émotions du bien. Il y avait à Rome de ces sectaires-là. Pendant que le Pape travaillait au bonheur de son peuple, ils soufflaient la défiance, puis la haine, puis la soif du sang. — J'ai vu, dans l'escalier de la Chancellerie, la place où le ministre Rossi tomba sous le poignard révolutionnaire. Jamais coup de poignard ne fut plus fatal : il assassinait toutes les espérances de Pie IX. L'heure du Calvaire était sonnée. Ce Calvaire s'est d'abord appelé Gaëte ; il s'est agrandi depuis : il s'appelle maintenant l'Italie. — Dans ce martyre inouï, l'âme de Pie IX fait comme celle de Jésus : elle prie pour ses bourreaux. Cette âme, la plus belle de notre siècle, qui avait rêvé pour l'Italie tant de gloire et de bonheur, oui, elle prie pour les égarés.

Par ordonnance du Saint-Père, chaque jour après leur messe, les prêtres romains récitent une oraison, que je traduis ici ; le cœur de Pie IX l'a inspirée :

« Dieu, amateur de la paix et gardien de la charité,

donnez à nos ennemis la paix et la charité véritables; accordez-leur le pardon de tous leurs péchés, et délivrez-nous de leurs embûches, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Cela ne rappelle-t-il pas la parole du Calvaire : « *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.* »

Au milieu des orages de son règne, Pie IX a fait de grandes choses : il a proclamé l'Immaculée-Conception ; il a rétabli la sainte hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande ; il a mis l'Église d'Orient sur le chemin du retour ; il a provoqué en France un magnifique mouvement vers l'unité liturgique ; il a resserré autour de lui l'épiscopat et le sacerdoce catholique, par le lien d'un amour sans égal ; il a réveillé pour le Saint-Siége cette sympathie universelle qui se manifeste par les millions du *Denier de Saint-Pierre*, et, sur les ruines amoncelées par la révolution, il maintient la bannière du droit.

Le monde entier voit cela, le protestantisme même salue cette fermeté magnanime, et un vague pressentiment dit à tous que le salut viendra de ce côté : *In hoc signo vinces.*

Vous dirai-je que Pie IX est un Saint! Les Romains, qui le voient tous les jours, en sont convaincus et ils lui attribuent le don de miracles. « Cet homme qui, par état, est le plus occupé des hommes, cet homme, dont on peut dire que les affaires du genre humain sont ses affaires, chaque jour il fait son oraison, il dit la messe, il en entend une autre par manière d'actions

de grâces, il récite naturellement tout son office, et, le soir, il dit encore le chapelet avec ses Prélats domestiques et ses Prélats familiers.—« Je n'ai pas toujours le temps de faire ma lecture spirituelle, disait-il à un saint prêtre; mais, je me suis choisi dans saint François de Sales autant de sentences qu'il y a de jours dans l'année, et, quand le loisir me manque, je lis une sentence et cela me fait du bien [1]. »

Comme celle de saint François de Sales, la piété de Pie IX est aimable et spirituelle. Je pourrais en citer plusieurs traits, mais je me bornerai à quelques-uns. Une personne lui demandait un jour s'il n'avait pas quelques révélations sur les événements futurs. « Autant que vous, j'ignore l'avenir, répliqua finement le Saint-Père; je suis le Vicaire de Jésus-Christ, mais je ne suis pas son secrétaire... » Un jour, le Saint-Père était accablé par l'empressement d'une foule de peuple; quelques Capucins, qui se trouvaient là, voulurent dégager le Pape, et dans ce but louable, se mirent à jouer des coudes et des poings plus que de raison. — Le Pape, qui les aperçut, leur cria: « *Fratres, sobrii estote*... Mes frères, soyez modérés. »

Pendant le pèlerinage de Rome, un abbé français s'avisa d'écrire directement au Pape, pour lui demander le privilége de porter les insignes de la prélature. Le Saint-Père renvoya la supplique à son auteur, après

[1] Extrait d'un discours de M. l'abbé GAY, vicaire-général de Mgr l'Évêque de Poitiers.

avoir écrit au-dessous ce verset de David : « *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ?*.. Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? »

Comme jadis la reine de Saba, l'Église est venue voir sur son trône le Salomon de la loi nouvelle ; et, après avoir vu, entendu, admiré, elle a dit au Pontife-Roi : « Les choses glorieuses qu'on m'avait racontées de vous sont véritables. Votre sagesse, vos œuvres dépassent tout ce que la renommée m'en avait appris. Heureux ceux qui sont à vous, heureux vos serviteurs qui jouissent de votre présence et qui écoutent votre sagesse ! »

« Béni soit le Seigneur qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône de l'Église, parce qu'il a aimé l'Église pour jamais et qu'il vous a établi roi, pour régner avec équité et pour rendre la justice ! »

CHAPITRE XIII.

LE PEUPLE ROMAIN.

Dans les pays de libre pensée, une certaine école travaille depuis longtemps à remplacer la religion catholique par la *religion naturelle*. La partie morale de cette dernière se résume par un seul mot : *matérialisme*,— raffiné en haut, grossier en bas. — Le peuple romain n'a pas encore été démoralisé par ce progrès ; il conserve sa vieille foi catholique. On le voit prier sans respect humain dans les églises, devant les Madones, devant les saintes reliques, et surtout devant le Saint-Sacrement qui est, par excellence, la dévotion romaine. Le dimanche, ce peuple ne brave pas le bon Dieu par un travail impie ; il prie dans ses églises, et il se repose noblement, comme doit faire un peuple chrétien qui n'est esclave ni des hommes, ni de la terre, ni des machines, mais libre en Jésus-Christ.

L'éducation romaine, secondée par l'esprit chrétien de famille, produit dans la jeunesse des miracles de beauté morale. Des personnes graves m'ont assuré qu'une foule de jeunes hommes conservent jusqu'à leur mariage la fleur de leur baptême. Ce n'est pas une âme flétrie de vices et tannée d'impiété qu'ils portent à l'autel nuptial, mais une âme riche de foi, de pureté

et d'amour. — On le voit bien, du reste, dans l'éclat limpide et naïf de leurs grands yeux noirs.

Le peuple possède bien la doctrine religieuse et sait prier. Il a peut-être moins que nous certaines pratiques de piété moderne, certaines dévotions minutieuses et personnelles; mais il conserve les anciennes, comme par exemple l'adoration du Saint-Sacrement, le Rosaire. C'est un peuple liturgique et traditionnel, nourrissant sa foi des prières liturgiques et authentiquées par l'Église.

J'ai assisté à des saluts où la foule était immense, hommes et femmes, riches et pauvres, tous agenouillés sur le pavé nu. Eh bien! tout ce monde suivait les prières de l'Église, chantait les Litanies de la Sainte-Vierge, le *Tantum ergo*, et répondait aux versets récités par le prêtre.—En France, dans de pareilles cérémonies, chaque personne est livrée à sa dévotion personnelle; à Rome, c'est la prière publique qui occupe, c'est la liturgie qui est l'âme de la piété.

Ce que je dis du peuple, je l'ai également constaté dans les prêtres. Pendant la grande cérémonie de la canonisation, les prêtres français, espagnols et autres s'occupaient de diverses manières, ceux-ci récitant leur bréviaire, ceux-là roulant leurs chapelets dans leurs doigts, d'autres regardant les cérémonies. Les prêtres romains suivaient l'office et répondaient aux prières liturgiques.

Un écrivain distingué, qui connaissait les Romains et qui les aimait ardemment, a décrit ainsi leurs prati-

ques religieuses : « Qui pourrait dire la piété et la dévotion des Romains envers la Madone, Mère de grâces et source de tout bien ? Je voudrais vous avoir auprès de moi, dans un petit coin, à Sainte-Marie-Majeure, à la Madone du peuple, à la Madone de Saint-Marcel, de la Minerve, de Sainte-Marie *in viâ latâ*, du Panthéon, de la Pitié sur la place Colonna, de Lorette au Forum de Trajan, du Pilier dans Saint Pierre, du Carmel à Saint-Martin-aux-Monts, du Bon-Conseil à Saint-Pantaléon, du Chemin au *Jésus*, de Sainte-Marie-Libératrice *in Campo Vaccino*, de Sainte-Marie *del Pianto*, du Suffrage, et dans cent autres églises de Rome. Vous les verriez remplies de riches dons ; vous verriez devant tous ces autels brûler continuellement des lampes ou des cierges votifs. Vous y verriez agenouillée quelque mère de famille qui n'a pas de pain, ou qui a un enfant malade, soutien de ses vieux jours ; quelque femme, dont le mari a perdu son emploi ou est sur le point de faire faillite ; une jeune épouse, qui demande la joie d'un enfant ; une autre mère, qui voudrait un honnête époux pour sa fille.

» Marie est la mère du Romain qui lui confie toutes ses joies, toutes ses craintes, toutes ses espérances. Il la porte toujours sur lui, en médaille, en scapulaire, à la tête de son lit ; — et pour pervers, querelleur ou débauché qu'il soit, il ne s'endort jamais sans l'avoir saluée, au moins d'un *Ave*. Vous la voyez peinte aux coins des rues, sur les palais des grands et sur la pauvre demeure des gens du peuple. Vous en rencon-

trez de renfermées dans des niches, éclairées par une lampe nocturne, et qui reçoivent, à certaines fêtes de l'année, les hommages de tout le quartier, avec des prières en conséquence et de brillantes illuminations. Le Romain a sa Madone dans les magasins, dans les boutiques, et même dans les tavernes.

» Vous parlerai-je de leur dévotion envers l'auguste Sacrement ? Vous verriez quelle autre source jaillissante s'élance de l'Hostie sacro-sainte qu'on expose à Rome tous les jours, dans les quarante heures, et à laquelle les Romains vont s'abreuver avec tant de ferveur ! Vous verriez, pour cette exposition de Jésus dans le très-saint Sacrement, non-seulement dans les grandes basiliques, mais les plus modestes petites églises, parées avec une merveilleuse profusion de damas, de velours, de franges, de glands d'or et d'argent, des lustres de cristal pendant des voûtes et garnis de bougies allumées, et les autels embrasés d'éblouissantes lumières, formant des gerbes et mille beaux dessins enflammés ; — et le trône sur lequel repose le très-divin Sacrement, entouré d'Anges dorés, de nuages transparents, de pavillons soyeux qui descendent majestueusement du haut de l'abside jusque sur la mense de l'autel.

» Ce ne sont là que les ornements matériels du temple ; mais la plus belle gloire, le triomphe le plus noble, le plus sublime, c'est la foule des Romains qui accourt à cette exposition, et qui, nuit et jour prosternée, adore Dieu, son Seigneur sacramentel ! — A la fermeture

de l'église, qui n'a lieu que très-tard dans la nuit, les membres de l'*Adoration perpétuelle* se présentent, pour veiller jusqu'au jour, devant l'autel, en chantant des hymnes et des psaumes. — Le peuple, réuni avant le-jour, attend l'ouverture des portes pour reprendre sa fervente adoration.

» Un autre témoignage remarquable de la foi romaine nous est offert par la piété que le peuple professe pour ses chers défunts. Depuis une vingtaine d'années, on enterre tous les morts de Rome hors la porte Tiburtine, près de la basilique Saint-Laurent, dans le camp Verano, où chaque motte de terre fut détrempée par le sang des Martyrs. Vous pourriez voir, la nuit du mardi au mercredi de toutes les semaines de l'année, une dévote phalange qui, récitant le Rosaire, se rend à cette basilique si éloignée et si solitaire, pour assister aux trois messes qu'on y chante depuis minuit jusqu'à l'aube pour le repos des âmes de tous les morts inhumés dans le camp.

» Pendant les nuits d'hiver, sous des pluies diluviennes, par les brouillards si épais de la campagne romaine, avec les rigoureux vents d'ouest qui souvent s'y élèvent, quelle force et quelle ferveur de foi ne faut-il pas pour remplir cette dévotion? — Et notez que bon nombre de ces pèlerins accomplissent ce pénible devoir, depuis bien des années, avec une exactitude, une constance, une piété, une ferveur inaltérables. A leur retour de ces nuits de fatigue et d'insomnie, ces Romains, que l'on accuse pourtant, à l'étranger,

d'une fainéantise, d'une mollesse proverbiales, reprennent les rudes travaux de leur profession de maçon, de serrurier, ou de tout autre état.

» Oh ! dites-moi si l'on trouve chez les protestants ne fût-ce que l'ombre de cette charité envers les trépassés ? Ils se bornent à parer leurs tombes d'une profusion de fleurs plus ou moins rares. Mais à quoi sert, pour les morts, cette stérile et unique marque d'affection ? Le soir, ces fleurs sont fanées... — Mais la prière monte jusqu'aux régions célestes ; elle se pose sainte et parfumée sur le giron de Dieu qui la reçoit en odeur de suavité et la place dans les trésors éternels de ses miséricordes.

» Il y a, à Rome, une *Confrérie de la mort*, qui reçoit tant d'aumônes, que, ne pouvant pas faire célébrer toutes les messes à ses autels, elle les répand dans les autres églises de la ville. Cette Confrérie fait l'édification de Rome ; la majeure partie des princes romains, des Patriciens, des Cardinaux, des Évêques et des Prélats y sont inscrits, ainsi qu'un grand nombre de bourgeois et de gens du peuple ; à la moindre invitation, ils se rendent, couverts de leur longue robe à capuce, aux funérailles de leurs confrères. — Leur règlement prescrit que, s'ils apprennent que quelque cadavre gît sans sépulture dans la campagne romaine, ils se rendront sur les lieux, n'importe à quelle distance, avec un brancard, pour y prendre le corps sur leurs épaules et le rapporter à Rome, afin de l'y faire enterrer. Ils sont si empressés de remplir cette œuvre de miséri-

corde, que le premier, le second et le troisième avis qu'ils reçoivent du même accident sont rémunérés d'un écu. Les noyés dans le Tibre ou dans l'Anio, ceux que les buffles tuent d'un coup de corne, ceux qui se tuent en tombant d'une hauteur, les victimes d'un meurtre ne restent pas longtemps dans ces solitudes sans sépulture et privés des suffrages de l'Église. »

Les gens du peuple valent presque toujours mieux que leur mine. Vous voyez des individus assez débraillés de toilette, chapeau calabrais, barbe noire et regards de feu, enfin tout l'extérieur du bandit du mélodrame. — « Voilà des gaillards, pensez-vous, que je ne voudrais pas trouver, le soir, au coin d'un bois. » — Eh! bien, ces hommes sont presque toujours d'honnêtes artisans ou cultivateurs, parfaitement en règle avec le curé de leur paroisse. — Suivez-les à l'église : vous les verrez prier comme des moines et chanter comme des sacristains. Interrogez-les; ils vous répondront poliment et avec dignité. On sent que la foi fait respirer ces âmes dans une atmosphère où la pensée et le langage s'ennoblissent naturellement.

Un jour, à la Trinité-des-Monts, je m'étais arrêté à contempler la vue de Rome, qui est magnifique de cet endroit. Un homme du peuple, pauvrement habillé, s'approcha de moi. Je crus qu'il voulait me demander l'aumône; nullement : me reconnaissant comme étranger, il voulait me rendre service, et il se mit à me nommer les monuments que nous apercevions... Je le remerciai de sa politesse, et il me quitta en me

saluant ainsi: « *Adieu, Monsieur ; que Dieu et la Madone vous gardent.* » — Ce pauvre, sans le savoir, saluait à la manière de Louis XIV. — Je fus enchanté de ce noble salut. Un peuple qui met tant de dignité dans son langage, doit en avoir beaucoup dans son âme.

Quand j'allai visiter les Catacombes de Saint-Calixte, je trouvai, près de l'entrée, un bonhomme de petite mine que je pris pour un journalier, vigneron, ou casseur de pierres, n'importe. — Pas du tout: c'était le *cicerone* des Catacombes; et, pendant une heure, ce bonhomme nous fit, dans sa belle langue italienne, une magnifique leçon d'histoire, d'archéologie et de symbolique chrétienne. Je ne pouvais en croire mes oreilles. — Et ce n'était pas une récitation monotone, à la manière de nos guides français qui défilent leur leçon et vous lâchent des bourdes si vous les mettez hors du programme. [1] Le *cicerone* des Catacombes

[1] En visitant le château des Papes, à Avignon, nous avions pour guide un soldat de la garnison, qui remplaçait le guide principal dans les moments de presse. Ce militaire nous dit qu'il était Parisien, ce qui n'est pas toujours synonyme de *spirituel*. Il commençait toutes ses phrases par l'adverbe *positivement*. — Nous indiquant une haute fenêtre qui ouvrait sur une cour intérieure : « *Positivement*, nous dit-il, il y a eu un Pape qui faisait précipiter des condamnés par cette fenêtre dans la cour, où des bourreaux les achevaient à coups de sabre. » — « *Positivement*, vous avez été mal renseigné, dis-je au militaire, un Pape est incapable de se livrer à un pareil amusement. » — Mais comme mes souvenirs historiques n'étaient pas assez précis pour rendre le fait controversé à son véritable auteur, nous en étions là, avec nos *positivement* en lutte, lorsque le gar-

avait une vraie science, répondait avec intelligence aux diverses questions de quinze visiteurs, et exposait même les avis opposés des savants sur telle inscription, tel monument, telle peinture symbolique.

En allant à Tivoli, je m'étais placé sur le siége, à côté du cocher, et, dans le louable motif de m'instruire, je me mis à écorcher quelques mots d'italien. Mais le garçon savait le français, et il entonna un beau cantique du Père Lambillote; après l'avoir fini, il en commença un autre, si bien que tout le voyage y passa. Allez donc demander pareille musique à nos cochers français; ils vous siffleront quelques ritournelles fanées d'opéra, en y mêlant des jurons en manière de points d'orgue.

Arrivé à Tivoli, je fus à même de faire une autre étude. Un petit pauvre de 12 ans, appelé *Luigi Nardi,* se proposa pour me servir de guide. Cet enfant connaissait les souvenirs du lieu, me montrait la maison d'Horace, la villa de Mécène, faisait valoir la beauté des sites, mêlant tout cela de petites saillies aimables, et me prenant quelquefois la main pour la baiser. — Ce petit avait fait sa première communion depuis un an, ne savait pas lire, mais connaissait parfaitement son catéchisme et ses prières. Quand il prononçait les noms

dien du château arriva. Je lui demandai une explication sur les dires du militaire, et il me répondit que le fait avait pour auteur, non un Pape, mais je ne sais plus quel proconsul de 93.— « *Positivement,* dit le militaire, je n'avais pas fait attention à la différence du *particulier... !* »

de *Jésus* et de la *Madone*, il se découvrait respectueusement. Sa *povera madre* était malade, et il cherchait, par ses petits services, à gagner quelques baïoques pour lui venir en aide. — Je crois que cette noble culture religieuse est commune dans tout ce pays. Vous y trouvez partout de ces belles et douces choses chrétiennes qui montrent la popularité du surnaturel. Ce peuple puise dans sa foi une dignité qui l'empêche de décheoir. Il est certains degrés d'ignominie où l'on ne peut descendre que par l'incrédulité.

On fait plusieurs objections contre le peuple romain :

1° Il est paresseux.

J'ai remarqué que les étrangers, au bout de quelques jours, deviennent encore plus moux et plus paresseux que les indigènes. Aux premiers accès de la *furia francese* succède un abattement comique, et alors le vers du poète revient à la mémoire :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

J'ai expérimenté cela à mes dépens ; après huit jours de courses à la française, bravant la sieste et la sage lenteur romaine, j'attrapai un tour de *malaria*. C'est un mal de tête sourd, avec gêne au ventre et langueur dans les membres, le tout accompagné d'une petite fièvre. Il me fallut bien alors faire la sieste et au delà. Je gagnai à cette expérience climatérique une grande indulgence pour le *far niente* italien. Il est matériellement impossible que ce peuple travaille autant que les hommes du Nord ou des pays tempérés

comme la France. Le corps n'y suffirait pas ; et puis ce peuple a peu de besoins, vu sa sobriété ; — son sol généreux produit abondamment, presque sans travail. Lès Romains ne sont pas un peuple mangeur ; c'est un peuple religieux et artiste. Il a matériellement et à bon marché tout ce qu'il lui faut. Il a de plus son beau ciel, l'air embaumé de ses vignes et de ses orangers, le noble aspect des œuvres de Dieu. Pourquoi se ferait-il bénévolement l'esclave de la glèbe, le prisonnier des mines, ou la bête de somme des autres nations ? —

Cette accusation de paresse est généralement portée par des oisifs qui promènent leur désœuvrement dans le monde. Mais du moins est-elle méritée ? A Rome, comme ailleurs, j'ai vu l'artisan à son métier, le marchand dans sa boutique, les fonctionnaires de l'État à leur poste, l'homme des champs à sa charrue ou à sa moisson. Mais ils ne travaillent pas le dimanche ; voilà peut-être ce qui scandalise les partisans du travail progressif.

2° Les Romains sont misérables ; c'est un peuple de mendiants.

Grâce à ce mensonge absurde, les étrangers se figurent Rome comme une gueuserie en permanence, où les mendiants vous supplient d'une main, en vous montrant de l'autre un bout de stylet, comme moyen de conviction.

Je déclare que j'ai fait des kilomètres et des lieues dans les rues de Rome, sans être accosté par un seul mendiant. — Je mentirais à mon tour en disant qu'il

n'y en a pas ; il y en a assez pour rappeler l'Évangile et le faire pratiquer, pas assez pour importuner. — Généralement, ils se tiennent devant les églises dont ils ouvrent les portières en vous demandant doucement l'aumône pour *l'amour de Dieu et de la Madone*. La plus menue pièce de monnaie les contente, et ils vous comblent de bénédictions ; ils vous baiseront même la main, si vous le permettez. — Si vous les refusez, amis quand même. Sans vous poursuivre d'importunités, ils attendent meilleure fortune. — Je n'ai jamais trouvé, chez les pauvres de Rome, ce superbe dédain qu'affectent nos mendiants civilisés quand on leur donne trop peu, à leur avis. Je n'ai jamais entendu, pour un refus, de ces paroles sinistres qui s'entendent souvent ailleurs : — c'est la mendicité chrétienne, — chrétienne dans son langage et dans ses pratiques.

Je me suis arrêté souvent pour interroger ces pauvres gens ; et, dans les plus délabrés, sous les mines les moins rassurantes, j'ai trouvé la foi, la noblesse de la vie surnaturelle. Sur ma demande, ils me rendaient compte des principaux mystères et me récitaient les prières latines de l'Église... Je me prenais à aimer ces pauvres et à les regarder comme un ornement de Rome.

« Où la vertu va-t-elle se nicher? » disait le grand Condé, témoin d'un acte de probité de la part d'un mendiant. — Je ne m'étonnerais pas que la sainteté allât se nicher sous les haillons des mendiants romains. Cela s'est vu au temps du Bienheureux Benoît-Joseph Labre,

et je crois, pour l'honneur de la sainte pauvreté, que cette tradition n'est pas perdue.

Un jour, je visitais le Panthéon, qui est maintenant une église consacrée à la Sainte Vierge et aux Martyrs. Un vieux mendiant, à barbe blanche, se tenait près de la porte et me demanda l'aumône; je lui donnai deux baïoques pour dire un Rosaire à mon intention devant l'autel de saint Étienne. Le vieillard se mit à genoux, la face tournée vers la chapelle de saint Etienne, et commença à réciter dévotement son Rosaire. Voulant expérimenter sa loyauté, je sortis de l'église et rentrai au bout d'un quart d'heure : le vieux pauvre priait toujours, et, dans son recueillement immobile, avec sa longue barbe et ses cheveux blancs, il avait l'air d'un vieux pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle. — Sa prière dura bien trois-quarts d'heure, après quoi il s'assit à sa place habituelle. J'avais lu, dans l'Évangile et dans l'histoire de l'Église, les titres de noblesse de la pauvreté chrétienne; mais le mendiant du Panthéon me les montrait sous une forme réelle et vivante.

Y a-t-il à Rome plus de pauvreté que dans les autres villes d'Europe? Je ne le pense pas. D'abord, la pauvreté de création moderne, cette pauvreté incrédule, vicieuse et sinistre, qu'on appelle *paupérisme*, y est inconnue. Ensuite, la pauvreté romaine se montre tout entière à l'extérieur.

La loi n'en décrète pas l'extinction ; au lieu de rester parquée dans la clôture des mansardes et des bouges, elle se promène paisiblement en plein soleil

du bon Dieu, dans les rues et sur les places monumentales de Rome, sachant bien qu'ayant sa place dans l'Évangile, elle doit l'avoir aussi dans la ville du Saint-Père. — C'est oette liberté grande, cette bonne foi naïve à tout montrer, qui pourrait faire croire à l'indigence romaine. — Mais, en réalité, le peuple est heureux. Il n'y a jamais à Rome de ces terreurs faméliques qui humilient souvent l'Angleterre et quelquefois la France. Le pain, la viande et autres objets de grande consommation y sont toujours en abondance et à des prix modérés. — Nous déjeunions d'un café au lait qui, en France, nous aurait coûté 0,75 c. et même 1 franc; à Rome, c'est l'affaire de 20 centimes. Là, il est impossible de mourir de faim. Hélas! combien de familles, dans nos grandes villes de France, qui meurent de faim peu à peu!

Voilà ce que je voulais dire sur la pauvreté romaine; si, maintenant, malgré tout, les mendiants vous offusquent, je vais vous indiquer un moyen de les éviter. Faites vos promenades au milieu de la journée, de midi à quatre heures; vous ne verrez pas un seul mendiant debout. Couchés sous les portiques des églises ou des palais, ils font la sieste, en bons Italiens qu'ils sont, et alors ils ne se dérangeront pas pour vous demander vos baïoques. Mais, si au lieu d'être attrapé par les pauvres, vous êtes attrapé par la Canicule, tant pis pour vous! A Rome, il faut vivre en Romain : *Romæ, romano vivito more.*

3° Les Romains, dit-on encore, jouent facilement

du poignard; — pour la moindre offense, il leur faut du sang.

J'ai habité Rome à une époque où l'affluence des étrangers était considérable. Il y avait peu de police, point de mesures extraordinaires de précaution. Eh bien ! pendant tout ce temps, je n'ai entendu parler ni d'une seule goutte de sang versée, ni d'un seul écu volé. Londres ou Paris, avec si peu de surveillance, auraient-ils offert la même sécurité? Non; ce peuple n'est pas méchant, il est naturellement bon : on le voit dans sa politesse, dans la bienveillance de sa physionomie, dans la douceur de ses relations. — Si un coup de vivacité l'emporte, c'est un égarement spontané, sans préméditation. La bonne nature chrétienne prend bientôt le dessus et amène le repentir. Les emportements mêmes et les déplorables effets qui en résultaient, diminuent de plus en plus. On s'occupe, à Rome, de l'éducation populaire peut-être plus que partout ailleurs. Les dignes prêtres des paroisses multiplient les écoles, les catéchismes, les bonnes lectures pour élever chrétiennement la jeunesse. Sous cette bienfaisante influence, les mœurs s'adoucissent et les vengeances particulières deviennent très-rares. Autrefois, les prêtres et confrères attachés à l'hospice de la *Consolazione*, où l'on recueille les blessés, étaient fort occupés; aujourd'hui, cet emploi est presque une sinécure.

Je dois dire cependant qu'il y a des méchants à Rome: ce sont les sectaires de la révolution. Ceux-là

sont peu nombreux[1], mais d'une malice infernale. Quand ils veulent gagner un adepte, ils commencent par le corrompre; puis ils démolissent sa foi, pièce par pièce. Une fois corrompu et incrédule, le novice est bon pour l'œuvre de ténèbres; on le met, un poignard à la main, en présence d'un cadavre, et il doit le frapper au cœur en jurant de frapper ainsi, s'il en reçoit l'ordre, quiconque lui sera désigné, même son père, même sa mère, même son épouse. — Tout ce qu'a dit là-dessus le Père Bresciani n'est pas du roman, mais de l'histoire. J'en ai acquis la certitude. Oui, ces hommes-là sont effroyablement méchants, mais ils ne sont pas Romains; — ce sont des aventuriers de tous les pays du monde, séides émérites et, au besoin, gladiateurs de la révolution.

Est-il possible, direz-vous, que tant de scélératesse respire et s'envenime au cœur même de la Ville sainte?... C'est un fait mystérieux, mais incontestable, que le très-pervers a toujours recherché le très-bon pour le corrompre ou le détruire. Satan s'était glissé dans le paradis terrestre, Judas vivait parmi les familiers de Jésus, les bourreaux entouraient la Croix sur le Calvaire et maudissaient le Fils de Dieu. La plus haute puissance du bien est à Rome; ne vous étonnez pas d'y trouver la plus satanique puissance du mal.

[1] Le fameux comité révolutionnaire de Rome, qui parle si haut, et qui affecte des airs de gouvernement, se compose de *quatre individus*. Ce fait a été récemment constaté.



4° *Rome est immobile ; elle demeure en dehors du progrès moderne..*

Le présent écrit est, dans son ensemble, une réponse à cette objection. Je me bornerai à en résumer ici les idées principales par quelques courtes réflexions.

Progrès est un terme complexe qui embrasse une immense variété de choses. Le progrès est le développement régulier de l'activité humaine dans l'art, dans la science, dans la littérature, dans la législation, dans l'industrie, dans la vie de famille, dans la vie sociale, dans la vie morale et religieuse. Pour apprécier le progrès d'un peuple, il faut tenir compte de ces divers éléments; faute de quoi, on peut tomber dans de grossières erreurs. — Ces éléments, en effet, ne sont pas solidaires, comme les rouages d'une machine, et leur mouvement n'est pas nécessairement simultané. Les uns peuvent se mouvoir et progresser, tandis que les autres seront immobiles ou rétrogrades. Ainsi, le progrès industriel peut très-bien coïncider, chez le même peuple, avec la décadence de l'art, de la littérature et de la morale. — Si donc, comparant un peuple puissant par l'industrie à un autre peuple relativement médiocre sous le même rapport, je prononce que le premier est en progrès et le second en décadence, je m'expose à tomber dans une erreur. Le second peuple sera réellement supérieur au premier, s'il est plus intellectuel, plus religieux, plus moral, — par cette raison que le progrès de l'âme doit passer avant le progrès de la mécanique et de la matière. Cela posé, parlons de Rome :

S'agit-il du progrès artistique? Rome est la maîtresse du monde: elle nous a appris à lire, à dessiner, à peindre, à sculpter. Maintenant encore, elle est le rendez-vous des artistes. Ils vont y chercher les traditions du beau, les conceptions de l'idéal, l'achèvement du génie.

S'agit-il du progrès littéraire? Nous dirons plus loin que Rome est comparativement le foyer intellectuel le plus actif de l'univers. On y écrit moins de journaux, moins de prospectus, moins de revues, moins de romans surtout que dans d'autres capitales; mais tout ce tapage littéraire n'est pas de la littérature, et encore moins de la science.

Cela est si vrai que, lecture faite, on se préoccupe de ces choses autant que de l'eau qui a passé sous le pont. Elles vont à l'éternel oubli, et c'est leur meilleur côté. Les études romaines ne sont pas distraites par ce tourbillon vertigineux; elles se font dans le silence, fermes, approfondies, puissantes;—et de ces retraites silencieuses, il sort des savants, des philosophes, des théologiens. Leur seul défaut, — dont nous sommes corrigés depuis longtemps, — c'est l'excessive modestie qui leur fait trop mettre la lumière sous le boisseau.

Parlerez-vous du progrès légal? Certaines dispositions de la loi romaine vous paraîtront sévères à première vue; mais tranquillisez-vous: c'est de la pure théorie. Pratiquement, cette législation est d'une douceur proverbiale. On lui reprocherait même un peu de

faiblesse maternelle. La loi romaine est tutélaire pour tous et n'exclut personne du bénéfice des emplois. L'enfant du peuple peut devenir Prélat, Cardinal et même Pape. Cela s'est vu plus d'une fois.

Voulez-vous du progrès administratif et municipal ? — Rome vous présente des chemins de fer, des télégraphes électriques, des promenades superbes, des places régulières, ornées d'incomparables monuments, des rues balayées chaque matin, quoiqu'on en dise, — avec pavé échantillonné, macadam et éclairage au gaz : ce qui prouve que l'édilité romaine n'est pas plus obscurantiste qu'une autre.

Est-ce la vie à bon marché que vous appelez progrès? — Je trouve que vous avez bien raison; ce progrès-là n'est pas le moins apprécié du peuple. C'est pour lui le thermomètre de la bonté d'un gouvernement. Eh bien ! nulle part, peut-être, le bien-être populaire n'est aussi facile qu'à Rome. Le pain, la viande, le vin, l'huile, les fruits y sont abondants et accessibles à toutes les bourses. Je ne crois pas que la faim y fasse souffrir personne. Pour ne pas parler de la France, quelle est la ville d'Irlande et même d'Angleterre dont on puisse dire : « Personne n'y souffre de la faim ! » — Si, comme je le pense bien, vous mettez les voitures dans l'inventaire du progrès, j'affirme que Rome est ultra-progressiste.

Quant au progrès industriel, je me mets parfaitement à l'aise pour convenir que Rome est inférieure aux principales villes de l'Europe. Je ne dis pas qu'elle

soit sans industrie; mais elle ne présente pas les enseignes reconnues de l'industrie moderne, c'est-à-dire, ces gueules noires et furibondes qui vomissent la fumée comme des volcans; on n'y entend pas les hurlements de la vapeur, le grincement des machines, les chocs titanesques des martinets; on n'y voit pas des formes sombres et haletantes s'agiter, tourbillonner, s'éreinter dans des cavernes cyclopéennes. L'industrie de Rome est patricienne, délicate et artistique, comme il convient à la Reine du monde. Elle produit des objets d'art, des soieries, des fleurs, des perles artificielles, des cordes harmoniques, etc.; elle peut se livrer, sans décheoir, à ce travail noble et pacifique. — Mais cette formidable industrie, qui torture et transforme les métaux, qui produit les puissantes machines de locomotion, les engins de guerre, Rome ne la connaît pas, et nous l'en félicitons. Une telle besogne ne conviendrait ni à son sol, ni à son ciel, ni à ses traditions, ni à son caractère, ni à son gouvernement sacerdotal, ni à son titre de capitale du monde catholique.

La grande industrie de Rome, c'est celle des âmes. Faire planer l'idéal au-dessus du réel, l'esprit au-dessus de la matière; dans la mêlée confuse des idées, dégager le vrai, le beau, le bon et le juste, pour en conserver les notions lumineuses; faire entendre aux peuples qui s'inclinent vers la matière, l'éternel *sursum corda;* appeler les âmes sur les hauteurs sereines de l'intelligence, de la vertu, de la sainteté; rattacher la terre

au ciel par les divines énergies qui s'appellent Sacrements ; bénir par son Pontife, au nom du Dieu très-bon et très-grand, la *Ville et le Monde*, — voilà la tâche de Rome ! Tant qu'il y aura des âmes ici-bas et un Dieu là-haut, cette industrie sera la plus noble ; et la ville qui en a le ministère, sera la première dans l'estime de l'humanité.

Je terminerai cette étude par quelques mots sur les caractères physiques et extérieurs de ce peuple. La démarche du Romain est lente, grave, un peu molle ; mais si un vif sentiment d'indignation ou d'enthousiasme l'excite, il se réveille, se redresse, jette un puissant regard de sympathie, de colère ou de dédain, — et vous avez une apparition des anciens maîtres du monde. On trouve cela jusque sous les haillons du mendiant. — Les montagnards de la Sabine sont grands, agiles et robustes. La blouse et la casquette ne les ont pas encore enlaidis. Ils portent les pittoresques costumes popularisés par la gravure.

Les femmes sortent généralement tête nue et ne mettent un voile qu'en entrant à l'église.

Elles m'ont paru d'une remarquable distinction de visage. Avec leurs cheveux admirablement nattés, leurs grandes boucles d'oreilles, leur mine grave et un peu fière, elles me rappelaient toujours les matrones romaines ou les vierges de Raphaël. Un écrivain français, qui a visité Rome en libre-penseur, décrit ainsi les femmes du peuple : « Les femmes des faubourgs ont des attitudes d'impératrices, auxquelles

ajoute encore la fermeté parfois sculpturale de leur profil. On peut les regarder à loisir; jamais elles ne lèvent les yeux. Ce n'est pas timidité de leur part, c'est indifférence. On dirait que toute coquetterie est impossible à ces filles de Rome. »

En somme, c'est un beau peuple, et les artistes le savent bien. — C'est là qu'ils vont étudier la poésie de la nature humaine et qu'ils choisissent leurs types les plus intéressants.

CHAPITRE XIV.

LE CLERGÉ ROMAIN.

Vers la fin du pèlerinage, un Cardinal disait à un Évêque français : « Le séjour des prêtres français à Rome a été, pour le clergé romain, une retraite continuelle. » Nous pouvons assurer que les bonnes impressions ont été réciproques. Le clergé romain nous a édifiés par la dignité de sa tenue, autant qu'il nous a charmés par la bienveillance de son accueil.

Les prêtres romains ne portent pas tous habituellement la soutane; néanmoins leur costume est ecclésiastique. Ils portent la soutanelle, les bas noirs, les souliers à boucles, le tricorne et le manteau ;—le tout d'une propreté et d'une convenance toujours irréprochables.

Le clergé français aime principalement l'action; il a l'entrain puissant et généreux, l'ardeur apostolique, les aptitudes de la conquête. On nous appelait là-bas *les zouaves de l'Église.* — Mais nous avons les défauts de nos qualités, c'est-à-dire, l'entraînement aventureux, l'engoûment, l'instabilité, l'amour du nouveau.

Les Romains nous caractérisent en disant *qu'il n'y a pas de Purgatoire pour les Français.*

Le clergé romain n'a pas nos qualités brillantes, mais il en a d'autres tout aussi précieuses. Si nous sommes le bras, il est la tête : tête calme, intelligente, conservatrice, traditionnelle. — Nous avons les aptitudes de la conquête ; il a celles du gouvernement.

L'Écriture, en parlant des anciens Romains, retrace leur caractère en deux mots : « Ils soumirent la terre par leur prudence et leur patience. *Possederunt omnem locum consilio suo et patientiâ.* »

C'est encore là tout le fond du caractère Romain : *consilium et patientia* : sagesse et patience. Ce sont ces deux qualités maîtresses qui ont prédestiné Rome au gouvernement du monde.

Tu, regere imperio populos, Romane, memento.

Les prêtres romains ont le calme de l'attitude, la réserve et la dignité aisée des manières. Ils ne se jettent pas au visage du premier venu ; mais, si vous les interrogez, ils vous répondent avec politesse ; si vous leur demandez un service, ils vous le rendent avec simplicité. — Si vous êtes déjà une connaissance, vous voyez leurs grands yeux fins et doux vous sourire avec bienveillance. — Dans les sacristies où affluaient les prêtres étrangers pour dire la messe, ils s'offraient eux-mêmes à faire l'office de clercs, et ils s'acquittaient de cette humble fonction simplement, avec une patience qui ne paraissait pas forcée.

Plusieurs fois par jour, il leur fallait, pour satisfaire la dévotion des étrangers, montrer des reliques,

faire vénérer des objets saints. J'admirais toujours, en pareilles circonstances, leur tenue respectueuse et digne. — Ils allumaient un certain nombre de cierges, revêtaient le surplis et l'étole, faisaient une adoration devant l'autel, puis, dans un recueillement profond, ils découvraient les saintes reliques et les faisaient vénérer.

Je me rappelle qu'un jour nous étions une vingtaine de pèlerins, prêtres et laïques, à visiter les reliques insignes de Sainte-Croix-de-Jérusalem. — La station s'étant prolongée, le recueillement fut un peu oublié. On se communiquait ses impressions, d'abord à voix basse, puis sur un ton plus élevé. — Le jeune prêtre qui exposait les reliques, recommanda le silence avec douceur, puis, s'étant mis à genoux, il récita un *Pater* et un *Ave*, et l'assistance fut congédiée pour faire place à une autre.

Ces visites aux églises me rappellent une observation qui mérite une mention particulière : je veux parler du désintéressement des Romains, prêtres ou laïques, quand ils vous rendent quelque service.—C'était pour eux une fatigue réelle de conduire les bandes successives des pèlerins dans les chapelles, dans les tombeaux, dans les cryptes, dans tous les lieux illustrés par l'art ou la sainteté. Eh bien! jamais ils ne montraient, soit par paroles, soit autrement, aucun désir d'être récompensés. Quand ces guides n'étaient ni prêtres, ni religieux, on pouvait leur faire quelque offrande; et, si faible qu'elle fût, elle était reçue sim-

plement, sans aucune marque de mécontentement, ni de dédain. — J'admirai cette délicatesse, d'autant plus estimable que le clergé romain n'est pas riche. Le revenu des églises est consacré aux splendeurs du culte, et la part réservée aux prêtres est si modique qu'il faut la sobriété romaine pour s'en contenter.

Je visitais un jour l'église de Sainte-Agnès, sur la place Navone; — et, en compagnie de plusieurs ecclésiastiques, je descendis dans la crypte, ancien lupanar où la jeune sainte fut exposée. — On y admire une statue qui représente Agnès miraculeusement couverte de ses cheveux. Un clerc, employé de la sacristie, séminariste peut-être, nous expliquait ce miracle, nous racontait le martyre d'Agnès en un latin facile, élégant, avec un air aimable et une gracieuse complaisance.

Je note ici, en passant, que les ecclésiastiques romains parlent le latin avec une pureté et une aisance remarquables. Nous étions loin d'avoir la même facilité, quand nous avions à les interroger ou à leur répondre dans cette langue; et le mieux, bien souvent, était de se renfermer dans la dignité du silence.

Pour en revenir à notre jeune clerc, il nous avait tout expliqué, tout montré dans la crypte de Sainte-Agnès.

— « Faut-il donner quelque chose? » demanda un visiteur en sortant.

— « Merci, Monsieur, répondit le guide; en vous promenant, j'ai gagné des indulgences. »

Pour l'ordinaire, je disais ma messe dans l'église

d'un établissement appelé Sainte-Anne. C'est un orphelinat où cent vingt enfants sont nourris et élevés par des clercs réguliers, jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. On leur apprend la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le dessin, et enfin divers métiers, selon les goûts et les aptitudes. —Ce petit monde est aimable et de bonne tenue. Ils vous baisent gentiment la main pour vous dire bonjour, ce qu'ils font aussi à leurs maîtres, quand ils s'approchent pour les saluer ou leur demander une permission.

Le beau et le surnaturel doivent pénétrer les Romains par tous les pores. Ainsi, j'ai vu dans la classe de ces jeunes garçons une statue polychrome, de grandeur naturelle, représentant saint François de Paule, patron de l'établissement. C'est un chef-d'œuvre d'expression extatique. On dirait qu'elle voit le ciel et qu'elle va parler des choses divines.

Or, j'avais lié particulièrement connaissance avec un directeur de l'établissement, vrai type du prêtre romain, maigre, pâle, — physionomie ascétique et douce. Quand je traversais la cour, le matin, pour aller dire ma messe, il quittait les enfants groupés autour de lui, et, s'approchant de moi, il me prenait la main qu'il serrait affectueusement en disant: « *Memento!* » Ce bon prêtre disait sa messe chaque jour; il était mon égal par le caractère, mon supérieur par le mérite, et pourtant il venait humblement se recommander aux prières d'un étranger.

Cette simplicité me paraissait admirable, et je me

disais : « Voilà l'esprit des Saints : humilité et douceur. — *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* »

Voici un détail que je garantis comme authentique, et qui pourra donner une idée de la manière dont le saint ministère est exercé à Rome : — Pour une population de 180,000 âmes, il y a soixante-dix paroisses. Chaque curé connaît parfaitement son troupeau et confesse à peu près tout son monde. Ce n'est qu'à trente-cinq ans qu'un prêtre est approuvé pour confesser les femmes, et à quarante pour confesser les religieuses. A l'époque des Pâques, le curé, qui est à peu près le seul confesseur de ses paroissiens, délivre une carte de confession à chaque pénitent; puis, vers la clôture du temps pascal, il passe dans chaque famille pour recueillir ses cartes; et les *retardataires* sont ainsi découverts.

La peine d'excommunication est portée contre eux par le Droit; mais, avant de l'appliquer, on leur donne un an pour se mettre en règle et revenir à résipiscence. Ce temps écoulé, s'ils restent contumaces, ils sont affichés comme excommuniés à la porte de l'église. Mais, dans cette mesure comme dans beaucoup d'autres, à Rome, la rigueur des principes est adoucie par la discrétion de la pratique. — Les affiches d'excommunication sont très-rares; et quand il s'agit d'individus notoirement irréligieux ou affiliés aux Sociétés secrètes, on les passe sous silence.

Cette police sacerdotale est assez forte pour main-

tenir dans le devoir la majorité du troupeau ; elle est pratiquement trop douce pour aigrir personne. *Fortiter et suaviter.*

Les curés romains sont véritablement les pères et les tuteurs de leur troupeau, apaisant les discordes, réconciliant les ennemis, exerçant sur toute la paroisse une paternelle justice de paix. Ils ont continuellement les enfants sous la main par les catéchismes, par les instructions de première communion et de confirmation, par les patronages, par les dots qu'ils distribuent aux jeunes filles du peuple, soit pour faciliter leur mariage, soit pour les faire entrer en religion. Aussi, en général, rien n'égale le respect et l'affection filiale du troupeau pour son pasteur. Quand ces bons prêtres entrent dans une maison, les enfants, garçons et fillettes et même les grandes personnes viennent leur baiser la main avec une simplicité respectueuse. C'est l'aimable et pur esprit de famille. On sent que le ricanement philosophique n'a pas encore défloré cette douce poésie de la vertu.

A Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran, il y a des confessionnaux pour toutes les langues de la chrétienté. Chaque confessionnal porte une inscription qui en indique la nationalité : « *Pro linguâ gallicâ, pro linguâ hispanicâ, pro linguâ anglicâ, græcâ, hungaricâ,* » etc.—Chaque samedi et les veilles de fêtes, les pénitenciers sont à leurs postes, soit à entendre les confessions, soit à réciter leur bréviaire ou à faire quelque lecture, quand ils n'ont pas de pénitents.

Le confessionnal pour la langue française est tout proche de la Confession de Saint-Pierre. — La veille de la Fête-Dieu, le pénitencier n'était pas très-occupé, et je lui portai ma pratique. — J'estimais que c'était une faveur peu commune que de me confesser auprès du tombeau du Prince des Apôtres, sous la coupole qui porte cette inscription : *Tibi davo claves regni cœlorum.*

Ces confessionaux sont d'une noble architecture, larges, commodes, isolant bien le pénitent, quoiqu'ils n'aient pas de rideaux. Après la confession, si l'on veut gagner deux cents jours d'indulgences, on se met à genoux, hors du confessionnal, devant le pénitencier, qui, armé d'une longue baguette, en touche la tête et les épaules. C'est un mémorial des anciennes pénitences publiques. Rien ne se perd à Rome; toutes les traditions de la primitive Église y sont conservées avec un respect scrupuleux.

Ce même respect pour l'antique tradition se montre encore dans plusieurs autres usages. Ainsi, il n'est pas rare de trouver dans le clergé romain des membres qui s'arrêtent à divers degrés de la cléricature, sans chercher à atteindre le sacerdoce. Il y a des Lecteurs, des Exorcistes, des Diacres qui passent leur vie dans ces divers ordres de la hiérarchie sacrée; — le Cardinal Antonelli, par exemple, n'est que Diacre. « *Pourquoi n'est-il pas prêtre?* » — disent les étrangers. Parce que l'Église romaine est traditionnelle. Il y avait autrefois des Lecteurs, des Portiers, des Exorcistes qui

vieillissaient dans ces ordres inférieurs. C'était aussi un antique usage pour les Évêques et pour les Papes d'avoir des Diacres pour les servir dans les fonctions sacrées et pour administrer le temporel de leurs églises : témoins Saint-Etienne, Saint-Laurent et plusieurs autres. Voilà ce qui explique la position du Cardinal Antonelli. Ce grand Diacre de l'Église romaine continue la tradition de ses prédécesseurs; il assiste le Saint-Père dans les fonctions pontificales et administre le temporel de saint Pierre. Le célèbre Cardinal Consalvi avait le même ordre et exerçait le même ministère auprès de Pie VII.

Les prêtres romains sont savants avec modestie; ils n'aiment pas à faire parade de leur mérite. J'ai suivi quelquefois les thèses publiques que soutiennent les candidats aux divers grades de théologie. — C'est une argumentation serrée, nerveuse, poussée à fond, maniant la métaphysique avec une souplesse étonnante. C'était à peine si nous pouvions suivre ces jeunes lutteurs dans leur escrime syllogistique.

Le clergé romain est théologien avant tout, mais il cultive aussi la littérature: j'ai pu m'en convaincre, en assistant à plusieurs séances littéraires, données par la jeunesse tant laïque qu'ecclésiastique de Rome. Celle qui fut donnée au Collége romain, le 13 juin, fut remarquable parmi toutes les autres. C'était une *Académie* de poésie en l'honneur des Martyrs japonais.

D'après le programme, cette Académie devait se

composer de dix-huit morceaux de poésie dont voici les principaux titres :

La foi au Japon, par M. Stanislas CANORI, du Collége Capranica ;

Les fureurs de Taïco-Sama, par M. Alexandre CORSETTI, du Collége des Nobles;

L'embrassement des Martyrs dans leur prison, par M. Auguste SCHNEIDER, du Collége germanique ;

Héroïque constance des jeunes enfants Antoine et Louis, par M. le comte Alexandre MORONI;

Voyage nocturne à Nangasaqui, par M. Joseph-Maria COSELLI, du Collége Capranica :

Le sacrifice des victimes sur la croix, par le prince Paul BORGHÈSE;

Les signes célestes sur les corps des Martyrs, par M. Angelo COLAPIETRO, du collége Pamphili ;

Les honneurs du culte, par M. Philippe ST-MIHIEL, du Collége Ghislieri ;

La fécondité de l'Église du Christ, par M. Gaston DE MANAS, du Séminaire français ;

Les nouveaux Taïco-Sama et les nouveaux Martyrs, par M. Joseph PRUNETTI ;

L'épiscopat catholique au trône de Pierre, par M. Joseph BARACCONI ;

Les espérances de l'Église dans ses nouveaux protecteurs, par M. Ignace MONTÈS DE OCA, du Collége américain ;

Le Vatican dans la journée du huit juin, par M. le marquis Alexandre FERRAIOLI.

La vaste église de Saint-Ignace était pleine d'étrangers et de l'élite de la société romaine. Les Cardinaux et les Évêques occupaient des places réservées, et une estrade était dressée, dans le fond du sanctuaire, pour les jeunes poètes et orateurs. Les divers morceaux furent débités avec un entrain, une assurance de parole et de geste, qui atteignirent souvent la véritable éloquence.

J'avais autour de moi plusieurs jeunes Romains qui dévoraient les orateurs du regard, buvaient l'enthousiasme et applaudissaient à outrance les passages les plus saillants. Les moines, jeunes et vieux, n'étaient guère plus modérés; barbes noires et barbes blanches s'agitaient éperdûment sous le courant électrique. Comme je ne comprenais pas toujours, j'étais quelquefois embarrassé de mon rôle; mais j'en prenais mon parti en suivant le bon exemple. Un passage surtout, vers la fin de la séance, souleva, dans la partie italienne de l'auditoire, des applaudissements frénétiques. Le passage fut redemandé et salué de nouveau par des transports unanimes.

— « De quoi s'agit-il donc, demandai-je à mon voisin, qui était un Père Capucin des plus barbus? »

— « Vous ne comprenez donc pas? répliqua-t-il. Le jeune orateur s'adresse aux pèlerins venus de toutes les parties du monde, et il leur dit:

« Annoncez à vos patries que le vœu unanime des Romains est d'avoir Pie IX pour Pontife et Roi! »

Le passage ayant été demandé une troisième fois,

je mêlai mon applaudissement *intelligent* aux salves joyeuses qui partaient de tous les rangs.

Puisque j'en suis à la littérature, je veux noter chez les Italiens une aptitude que nous n'avons plus : — c'est l'amour de la poésie. En France, on est blasé là-dessus ; les noms seuls de *poète* et de *poésie* font sourire... On n'a d'estime que pour le sérieux. Il en résulte que notre *sérieux* tombe dans le morne ; que notre goût littéraire perd sa jeunesse, sa fraîcheur, tout ce qui fait les chauds enthousiasmes. — Nous vieillissons. Les Italiens ont encore tout cela. Un sonnet, pour eux, a son importance, et je le voyais bien à la séance du Collége romain. Il y avait sympathie aimable, admiration naïve pour les jeunes poètes et leur poésie.

Il y a, à Rome, trois Académies qui s'occupent exclusivement de poésie et de littérature : ce sont les Académies *Tibérine, d'Arcadie* et de l'*Immaculée-Conception*. Les plus grands personnages et le Saint-Père lui-même encouragent ces institutions littéraires. Ils comprennent que le goût du beau élève l'âme et la prédispose aux nobles sentiments.

Dieu, dans la création, n'a pas négligé les fleurs. Il aurait pu le faire, car la terre sans les fleurs serait encore habitable ; mais comme elle serait *sérieuse !* Grâce à Dieu, l'Italie abhorre cette décrépitude. Elle est toujours la terre classique des fleurs, — fleurs des champs et fleurs de poésie.

On nous permettra d'autoriser notre étude sur le

clergé romain par cette belle page, empruntée à une lettre synodale de Monseigneur l'Évêque de Poitiers :

« Ce qui excelle dans les Romains, c'est cet esprit patient, persévérant, conservateur, qu'ils possèdent au suprême degré. La fonction de *garde-dépôt* leur va mieux qu'à nous. Cent fois, — ce n'est pas assez, — mille fois dans le cours des siècles, nous aurions brisé les scellés pour voir si le dépôt ne peut pas se transformer, s'adapter aux idées courantes de l'époque, aux fantaisies, aux chartes, aux institutions du moment. Notre *furie française* nous rend précipités et mobiles, téméraires et changeants. Rome ne va pas si vite ; il y a, chez les Romains appliqués au gouvernement ecclésiastique, un mélange du sang généreux des Scipions et de celui du *Temporiseur* Fabius. Ils ont fait, à certains jours, les affaires de l'Église par leurs conquêtes; ils l'ont toujours sauvée par leurs prudentes lenteurs ; c'est comme leur vieux Sénat : *Et possederunt omnem locum consilio suo et patientiâ.*

. . . .

« Prenons-en notre parti : Rome est Rome, et la France est la France; notre partage est d'ailleurs assez beau. Si Rome est la Mère, la France est la Fille, la Fille de prédilection. La Mère commande avec douceur, et la Fille obéit avec amour ; ou plutôt, la Fille, à qui son tempérament et son nom font rechercher les franchises, et qui aime à donner à son obéissance un air de liberté, va le plus souvent au devant et au delà des

ordres et des désirs de sa Mère. C'est là un de nos points d'honneur, une de nos maximes et de nos traditions nationales que nous voulons garder et que nous garderons toujours. Au surplus, Dieu a partagé les dons et varié les attributions. Parce qu'il n'est pas la tête, le bras ne laisse pas d'être une des plus nobles parties du corps. Or, la France, depuis quatorze siècles, est comme le bras droit de l'Église. J'oserai dire que Paul, l'Apôtre des nations, décapité sur la route d'Ostie, à quelque distance de Rome, où sa commission extraordinaire expirait, nous a jeté son épée par delà les mers, à nous autres Français,—l'épée de la parole qui fait le missionnaire, et l'épée d'acier qui fait le soldat. Mais Pierre, crucifié auprès de la muraille de Rome, dont la nouvelle enceinte devait renfermer son tombeau pour toujours, y a déposé ses clefs, les clefs du gouvernement ecclésiastique ; elles y sont à leur place ; il serait insensé autant que criminel de songer à les en arracher pour les fixer ailleurs. »

CHAPITRE XV.

COUVENTS DE ROME.

Rome, centre de la foi, est aussi le centre de tous les grands Ordres religieux. — C'est là qu'ils ont leurs berceaux, leurs maisons-mères, leurs Supérieurs généraux et les corps de leurs Saints. Il y a donc beaucoup de moines à Rome, et à vrai dire, ils y paraissent tout à fait chez eux. — Un peu dépaysés dans nos sociétés modernes, ils se sentent à Rome dans la maison du Père de famille. Pour en voir, il n'est pas nécessaire d'aller dans les couvents ; vous pouvez en faire une étude sur la rue. — Vous voyez passer le Dominicain en robe blanche couverte du scapulaire, le Trinitaire portant la croix rouge et azur sur la poitrine, le Clerc régulier en manteau long, le Bénédictin en soutane noire, le Capucin en sandales antiques et en tunique de bure, et une foule d'autres.

Où vont-ils donc ainsi, ces pieux désœuvrés? Soyez tranquilles; ils ne vont ni à la Bourse, ni au théâtre, ni dans les cafés, ni dans les riches hôtels où les buveurs de champagne critiquent leur paresse et leur gourmandise.

Ils vont à un sanctuaire, faire leurs dévotions; dans un hôpital, servir les pauvres; chez un Cardinal ou un Prélat, traiter des intérêts spirituels de leur communauté; ils vont chez les indigents, porter des paroles d'encouragement et de consolation... Ils quêtent le morceau de pain sec, qui sera leur seul aliment de la journée. — Vous voyez bien à leur maigreur qu'ils ne sont pas nourris à l'anglaise. Je voudrais que, pour toute pénitence, leurs censeurs fussent condamnés, pendant huit jours, aux jouissances de cette gourmandise monacale : —jamais ils n'auraient fait pareil carême.

Et puis, parmi ces bons religieux, plusieurs, tout simplement, vont se promener. Pourquoi, après avoir bien prié, chanté l'office, vaqué à leurs saints ministères, n'iraient-ils pas se promener un peu dans leur bonne ville de Rome ? — Rome entière n'est-elle pas une grande maison religieuse dont notre Saint-Père le Pape est le Supérieur? Pour moi, d'après ce qu'on m'avait dit, je craignais bien un peu d'être scandalisé. Mais, après avoir vu et compris Rome, je trouvais que le scandale eût été pharisaïque. J'étais heureux de voir ces bons moines se promener dans les rues avec la même simplicité que dans leurs cloîtres.—Et quand quelque Frère quêteur me présentait sa sébille, si je n'y mettais pas de baïoques, c'est que je n'en avais pas.

S'ils n'ont pas notre tenue bourgeoise, notre rigorisme guindé, ils ont une piété naturelle, aisée,

familière avec Dieu, avec les pauvres. Ils popularisent l'Évangile. Pie IX disait un jour que, dans un seul couvent de Rome, il ne serait pas embarrassé pour trouver une dizaine de Saints, dignes de la canonisation.

L'absence de nos vieux Ordres populaires fait un vide énorme en France. Les ouvriers, les petits artisans, les pauvres ne sont presque pas visités par le prêtre. On se tient éloigné d'eux, et ils s'éloignent de nous.—C'est cette séparation qui les rend accessibles aux idées socialistes et aux manœuvres de la propagande protestante. Qui nous rendra ces bons Capucins d'autrefois, visiteurs du peuple, amis des pauvres, Apôtres des petits, ouvriers obscurs de la foi dans les classes populaires ?

Rome a encore cela, et c'est ce qui maintient dans son peuple un tempérament fortement religieux et un attachement indomptable à la foi. — Voyez l'Italie : à ne considérer que le courant humain des choses, elle devrait être schismatique depuis deux ans... Et pourtant, elle est encore catholique jusqu'au fond de ses entrailles. C'est que les moines lui ont inoculé la foi comme une seconde nature.

Voici un fait capable de faire tomber bien des préjugés. Parmi les religieux de Rome, les Dominicains étaient surtout accusés de relâchement. Le Père Jandel, leur Supérieur, avait été provisoirement imposé par le Pape ; — de plus, il est français, — et il passe pour sévère dans le maintien de la discipline ;

triple motif d'antipathie pour des moines relâchés. Or, voici ce qui est arrivé : pendant notre séjour à Rome, les Dominicains se sont assemblés en Chapitre pour faire choix d'un nouveau général, et le Père Jandel a été unanimement réélu. Comment concilier ce fait avec des habitudes relâchées?...

J'ai visité plusieurs de ces grands couvents de Rome, conservatoires de la sainteté et des arts. Ce qui m'a frappé d'abord, en parcourant ces cloîtres historiés, ces corridors immenses, — c'est la vie traditionnelle. Dans nos couvents français, tout est jeune, blanchi, remis à neuf. On sent que la tradition a été violemment rompue, que c'est une vie qui recommence, — vie admirable de pureté et de ferveur, mais sans passé historique. Dans les couvents romains, la tradition est vivante. Ces fresques qui couvrent les voûtes des cloîtres, rappellent la vie des Saints de l'Ordre; ces portraits qui garnissent les murs, sont ceux de tous les Supérieurs depuis la fondation de l'Institut jusqu'à nos jours. Les chambres, les meubles, les vêtements, les corps des fondateurs et simples religieux canonisés sont encore là, comme au lendemain de leur décès. Tout est souvenir, tout est sainteté dans ces lieux vénérables, et la mort y est aussi parlante que la vie.

Quelquefois, sous les arcades monumentales de ces cloîtres, vous voyez passer de jeunes religieux aux traits énergiques, portant avec noblesse leur couronne monacale de cheveux noirs; — ou bien, c'est un vieux

moine à barbe blanche qui chemine lentement, appuyé sur son bâton. Il vous salue en passant avec une sérénité aimable. C'est comme une apparition de l'antique sagesse couronnée de la vertu.

En sortant de là, vous pouvez dire : « Je viens de me promener en plein treizième siècle : j'ai vu de véritables moines. »

Je donnerai une mention particulière au grand couvent des Capucins, près du palais Barberini. Il peut loger six cents religieux. Tout est pauvre dans cette maison Franciscaine, mais vaste et approprié aux règles de l'Institut. Une aile du couvent renferme les cellules habitées par les vieillards et les infirmes. Je suis entré dans quelques-unes de ces cellules; je les crois très-riches en vertus religieuses, mais très-pauvres des biens de ce monde. J'ai trouvé chaque malade couché sur une paillasse, et n'ayant pour tout remède qu'un peu d'eau dans un vase grossier.

A notre approche, ces pauvres vieux moines se dressaient sur leur séant, et un sourire éclairait leur pâle visage. Ils nous prenaient les mains avec respect, et laissaient voir tant d'humilité que j'en étais ému. Oh ! ce sont bien là les vrais pauvres de Jésus-Christ; et c'est pour eux que le bon Maître a dit : « *Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient.* »

On ne sort pas du couvent des Capucins sans visiter leur fameux cimetière. On demandait à un prince allemand, qui revenait de Rome, ce qu'il avait vu de

plus beau dans la Ville Éternelle. — « *C'est,* répondit-il, *le cimetière des Capucins.* » Ce prince devait avoir l'imagination tournée au lugubre, car c'est un lugubre spectacle que ce cimetière.

Figurez-vous une enfilade de salles basses, décorées de festons, de guirlandes, de lustres, de rosaces, — le tout composé d'ossements humains. Dans chaque salle, il y a un autel; et des squelettes vêtus en moines se tiennent à l'entour dans l'attitude de la prière. L'intention est édifiante, sans doute; mais ces pieux contemplatifs sont par trop effrayants, et je suis de l'avis de M. Louis Veuillot : « Les squelettes sont faits pour être enterrés. »

Quant aux Capucins vivants, ils ont l'air d'être là en pays de connaissance, et ils se promènent dans ce séjour funèbre avec le même calme que dans les allées fleuries de leur jardin.

L'église des Capucins renferme deux trésors : un corps saint et un tableau magistral du Guide. Le corps saint est celui du Bienheureux Crispin de Viterbe. On le voit dans une châsse en verre, vêtu de sa robe de moine, le visage entier, calme, victorieux de la mort : on dirait le sommeil du juste.

Le Bienheureux Crispin de Viterbe mourut en 1750, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et fut béatifié par Pie VII, en 1806. C'est une vie admirable de pureté, de douceur et de simplicité évangéliques. Entré fort jeune dans l'Institut des Capucins, il resta toute sa vie Frère convers, faisant la quête, quand il ne faisait pas

la cuisine, et la cuisine, quand il ne faisait pas la quête. Ce pauvre Frère cuisinier et quêteur était si pieux, si bon, si gai que tout le monde l'aimait, réclamait ses conseils et ses prières. Il habita successivement Rome, Albano et Orviéto. Mais une fois dans cette dernière ville, il ne lui fut plus possible d'en sortir. Plusieurs fois ses Supérieurs lui donnèrent obédience pour d'autres maisons; mais quand il était parti, les Orviétains ne donnaient plus aucune aumône au couvent, de sorte que les pauvres Capucins mouraient de faim. Force était bien alors de faire revenir Frère Crispino; et, avec lui, l'abondance rentrait au monastère. Ce séjour à Orviéto dura quarante ans, et le Bienheureux n'en sortit que pour aller mourir saintement à Rome. Le Bienheureux Crispin avait toute l'amabilité de la piété italienne et cette tendresse de cœur qui caractérisa son saint Père François d'Assise. En voici deux traits qu'on lira avec plaisir :

Frère Crispin avait, depuis son enfance, une tendre dévotion à la Sainte-Vierge qu'il appelait sa Mère et sa Dame. Il avait élevé dans sa cuisine un petit autel à Marie; et, chaque soir, assisté de deux confrères, il chantait les Litanies devant la sainte image. Il entretenait sur son petit autel domestique des fleurs toujours bien fraîches, et l'air en était tout embaumé. Un jour, quelqu'un lui donna de superbes fleurs pour son autel. Il les plaça devant l'image de Marie; mais le soir, elles furent dérobées.

Le lendemain, le Pape, qui était dans le voisinage,

lui envoya de beaux cierges, toujours pour son autel; et le bon Frère s'empressa d'en faire hommage à sa Mère... Mais pendant qu'il était allé au jardin prendre des légumes, les cierges disparurent comme les fleurs. Alors le Bienheureux fut pris d'une naïve impatience; et, s'adressant à la Sainte-Vierge, il lui parla de la sorte :

« Mais comment? hier les fleurs, et aujourd'hui les cierges ! Mais vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne!... Quelque jour, ils vous prendront votre fils dans vos bras, et vous n'oserez rien dire. Oui, je vous le dis et je vous le répète, vous êtes si bonne qu'ils finiront par vous enlever votre fils. » Il fallait bien que la Sainte Vierge fît droit à une pareille remontrance; elle fit retrouver au bon Frère ses fleurs et ses cierges.

Le Bienheureux voulait des musiciens pour chanter les louanges de sa Mère; pour en avoir, il répandait des graines sous les fenêtres de sa cuisine. Les petits oiseaux venaient là, faire la picorée, et puis, bien repus, ils payaient leur dîner en gazouillant leurs plus mélodieuses chansons.—On voit, par ces faits, que le Bienheureux Crispin de Viterbe fut un bien aimable Saint. Il vécut angéliquement : c'est pour cela que son corps demeure incorruptible.

Le tableau du Guide représente saint Michel terrassant Lucifer. C'est le chef-d'œuvre de peinture que j'ai le plus admiré. Il y a sur la figure de l'Archange un mélange indicible de jeunesse et de majesté, de dou-

ceur et de force. Sous le pied du vainqueur, Satan humilie sa tête scélérate, et roule inutilement ses formes monstrueuses.

Nous visitâmes, le même jour, un couvent de Chartreux, près de la porte Pia. Il y a là un cloître magnifique, soutenu par cent colonnes de travertin, — ouvrage de Michel-Ange. On nous montra dans le jardin d'antiques cyprès plantés, dit-on, par le même artiste.

Nous étions promenés dans ces graves solitudes par un moine de haute taille et d'une figure amaigrie par la pénitence; les yeux seuls étaient vivants dans cette grande tête de mort. Ce moine me rappelait les peintures de Le Sueur, dans la vie de saint Bruno.

L'église du couvent, dédiée à sainte Marie-des-Anges, est une des plus remarquables de Rome. C'est une ancienne salle des Thermes de Dioclétien, ayant 336 pieds de longueur, et soutenue par des colonnes antiques d'un seul bloc de granit, ayant 16 pieds de circonférence et 45 de hauteur.

On nous a dit que, dans une chapelle de cette église, Pie IX avait été miraculeusement guéri d'une infirmité. En reconnaissance de ce bienfait, il a fait restaurer la chapelle, qui est éblouissante de marbres et de dorures.

Avant de quitter cette église, je veux rappeler cette belle inscription que j'ai recueillie sur le tombeau d'un Cardinal : « *Virtute vixit, memoriâ vivit, gloriâ vivet.* »

J'ai déjà fait remarquer que Rome parle facilement le latin; elle a aussi le talent de bien l'écrire; et dans le style lapidaire notamment, elle est d'une science consommée. L'Académie des Inscriptions n'est qu'une écolière en comparaison.

Parmi les couvents de Rome, celui de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, excite un intérêt particulier. Le mont Aventin était demeuré à peu près désert, sous l'ancienne Rome. Il y avait cependant quelques temples qui étaient des écoles d'immoralité, comme le temple de Junon et celui de la *Bonne Déesse*. On y voyait aussi l'antre de Cacus et les autels de sa sœur Caca, personnages qui valaient leurs noms. L'Église a balayé ces immondices païennes, pour mettre à leur place de nobles et purs sanctuaires qui s'appellent Sainte-Marie-Aventine, Sainte-Prisque, Saint-Alexis, Sainte-Sabine.

Cette dernière église a été le berceau d'un célèbre Institut religieux. Saint Dominique y fixa, au XIIIe siècle, sa famille naissante, et y donna à ses Frères ce vêtement dominicain dont la sainte Vierge avait elle-même déterminé la couleur et la forme. Le saint Patriarche y séjourna longtemps, comme dans un cénacle où il formait ses disciples à l'esprit de Dieu.

« Les murs de Sainte-Sabine, dit le Père Lacordaire, se dressaient à l'endroit le plus élevé et le plus abrupte du mont Aventin, au-dessus de l'étroit passage où le Tibre murmure en fuyant Rome et en heurtant

de ses flots les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna. Des fenêtres du couvent, l'œil plongeait dans l'intérieur de Rome et s'arrêtait aux collines du Vatican. Deux rampes sinueuses conduisaient à la ville: l'une tombant sur le Tibre, l'autre à l'un des angles du mont Palatin, près de l'église de Sainte-Anastasie. C'était cette voie que suivait Dominique pour aller de Sainte-Sabine à Saint-Sixte. Nul sentier sur la terre ne conserve davantage la trace de ses pas. Presque chaque jour, pendant plus de six mois, il en descendit ou en remonta la pente, portant d'un couvent à l'autre l'ardeur de sa charité. »

Dans la cour du monastère, on voit encore un oranger planté par saint Dominique, qui poussa, dit-on, une tige nouvelle le jour où le Père Lacordaire inaugura en France l'Ordre des Frères Prêcheurs. Quelle qu'en soit la valeur réelle, cette légende moderne, inspirée sur le mont Aventin par un sentiment français, n'est-elle pas noble et gracieuse? — Elle exprime, du reste, un fait incontestable. Oui, tous les vieux troncs du catholicisme refleurissent en France. Les anciens Instituts renouent les traditions du passé; de nouveaux surgissent comme par enchantement. Cette explosion du surnaturel, en plein dix-neuvième siècle, est vraiment prodigieuse. — Le naturalisme, inauguré par Voltaire et brutalement vainqueur par la révolution, avait envahi les lois, les mœurs, la société. Dans l'ordre historique, il avait supprimé le miracle; dans l'ordre intellectuel, il avait supprimé le mystère; dans l'ordre

moral, il avait supprimé la vertu chrétienne. La main puissante de Napoléon Ier, en rouvrant les temples, avait rendu à l'Église un service qu'elle n'oublie pas; mais, malgré tout, le courant social était naturaliste. La religion, pour les *sages*, n'était plus qu'une forme caduque, usée, morte. La philosophie chantait son triomphe. — Mais voilà qu'un souffle de Dieu passe sur le monde, et le surnaturel se réveille avec une invincible énergie. Il se réveille dans les arts, et nos vieux monuments catholiques sont appréciés, expliqués, restaurés avec un sentiment et un goût qui avaient disparu depuis trois siècles; il se réveille dans l'histoire, et les Papes, meurtris par la calomnie, sont réhabilités; les Saints, découronnés par le jansénisme, reparaissent avec leur douce auréole de piété, de miracles et de merveilleux chrétien; il se réveille dans les sciences; et la nature, interrogée par les maîtres, répond pour justifier les Livres saints et les origines mosaïques; il se réveille dans l'armée, et les soldats de la France ne sont plus des fils de Brutus, comme les appelait l'ancienne république; — ce sont des fils du Christ, portant sur leur cœur les témoignages de leur foi. Quand nos grands chefs militaires tombent sur le champ de bataille, quand on ouvre leurs tuniques sanglantes pour saisir le secret de la mort, savez-vous ce qu'on trouve sur leur poitrine? On y trouve le secret de la foi, le souvenir sacré de la mère ou de l'épouse chrétienne. Vous constaterez ce fait en interrogeant les grandes morts des journées de juin ou de la cam-

pagne de Crimée [1]. — Le surnaturel se réveille surtout dans le peuple qui fournit un sacerdoce abondant, d'innombrables vocations religieuses qui donnent des prières à toutes les âmes, des dévouements à toutes les misères humaines. Partout, c'est une efflorescence catholique qui rappelle les temps de saint Dominique et de saint François d'Assise. — L'oranger de Sainte-Sabine a bien prophétisé.

Le couvent de Sainte-Sabine conserve d'autres souvenirs que ceux du bienheureux fondateur; la sainteté et le génie ont prié et médité dans ses tranquilles retraites avec saint Thomas d'Aquin, saint Pie V et le Père Lacordaire.

Une autre perle dominicaine est possédée par l'église de la Minerve: c'est le corps de sainte Catherine de Sienne. Il repose sous le maître-autel, portant encore la couronne blanche de la virginité. Après Celui qui habite au-dessus, dans le tabernacle, ce corps est le plus riche trésor de l'Église.

Les Dominicains sont chargés de l'enseignement théologique dans la célèbre Université de la Sapience.

[1] L'amiral Protet portait un scapulaire sur sa poitrine quand il tomba mortellement frappé, au mois d'août dernier, dans un combat près de Shang-Haï. L'Église lui donna, sur cette terre lointaine, ses bénédictions et ses prières. M. de Kersauzon, chef d'état-major, prononça ces paroles sur la tombe de l'illustre défunt : « Notre auguste chef et ami est maintenant là haut; si nous sommes, comme lui, bons français et bons chrétiens, nous irons un jour l'y rejoindre ! »

— Disciples et continuateurs de saint Thomas, ils sont les philosophes de l'Église, comme les Jésuites en sont principalement les moralistes. Aussi voyons-nous, à Rome comme ailleurs, que les Dominicains tiennent les hauts lieux dans la sphère spéculative des idées, tandis que les Jésuites occupent le premier rang dans la direction des âmes.

On se confesse beaucoup au *Jésus*. C'est là qu'est le principal mouvement de la dévotion romaine. Parmi les Révérends confesseurs, le Père de Villefort était énormément occupé pendant le pèlerinage ; un grand nombre de prêtres français se confessaient à lui. Le Père de Villefort est l'un de ces Apôtres de confessionnal, dont l'action cachée et toute confidentielle produit dans les âmes un bien que Dieu seul connaît.

Les Jésuites ont trois grands établissements à Rome : le *Jésus*, le Collége romain et le Noviciat. Chacune de ces maisons renferme des souvenirs chers à la piété.

Le *Jésus* possède la chambre de saint Ignace, dont le corps repose dans l'église du même nom, sous un autel qui est regardé comme le plus beau de Rome.

Le Collége romain a pour trésor la chambre et le tombeau de saint Louis de Gonzague. Le tombeau est dans une chapelle latérale de l'église dédiée à saint Ignace. — Ce doux patron de la jeunesse est bien là à sa place, car le Collége romain est la première école de Rome, et l'on peut bien dire la première du monde.

La maison du Noviciat, près du Quirinal, renferme la chambre de saint Stanislas de Kostka. Une statue

de marbre représente l'aimable Saint dans la même pose et dans le même lieu où il rendit le dernier soupir. C'est angélique d'innocence et de piété.

La Compagnie de Jésus est l'une des plus grandes créations catholiques. Évidemment suscitée de Dieu pour la défense de l'Église, cette Compagnie militante fut adulte dès son berceau, — et dans sa force virile, elle arrêta le protestantisme et convertit le Nouveau-Monde.

Jamais l'activité humaine ne se déploya en efforts plus prodigieux.

Pendant que saint Ignace élaborait à Rome ses puissantes constitutions; que Laynès et Salmeron étaient les oracles du Concile de Trente,—Lejay et Canisius défendaient la foi en Allemagne, Auger en France, Edmond Campien en Angleterre. — Théologie, diplomatie, controverse, prédications, enseignement, dévouement, martyre, tout était mis en œuvre par les nouveaux Apôtres pour sauver l'Église. Si la moitié de l'Europe est restée catholique, après Dieu, c'est aux Jésuites principalement qu'elle le doit.

Pendant que de tels athlètes luttaient en Europe et terrassaient l'hérésie, d'autres Jésuites renouvelaient dans le Nouveau-Monde les magnificences de l'apostolat primitif.

François-Xavier, Apôtre, Prophète, Thaumaturge, convertissait des royaumes entiers dans les Indes et au Japon.—Nobréga, Correa, Anchieta évangélisaient l'Amérique méridionale, et préparaient de loin ces

réductions paraguaises qui firent d'un peuple anthropophage l'idéal réalisé d'une république chrétienne. L'Amérique du Nord, les plages africaines recevaient aussi des enfants d'Ignace; et longtemps, leur sang ne çessa de couler pour la cause du Christ et de la civilisation.

En même temps qu'ils faisaient ces grandes choses, ils rajeunissaient l'enseignement classique en le rendant plus littéraire, plus large et plus brillant. — Ils sauvaient la piété moderne en la séparant du rigorisme tracassier des Jansénistes. Dans la grande histoire de l'Église, il n'y a pas d'histoire particulière plus belle que celle des Jésuites : succession des événements et galerie de portraits, tout y est magnifique.

Il est vrai que cette gloire est non-avenue pour *les* libres-penseurs. Pour eux, la Compagnie de Jésus est une ennemie de l'esprit moderne, un épouvantail fantastique, *une épée dont la poignée est à Rome, et la pointe partout*. Qu'ils se rassurent : cette épée, qui a tant de pointes, n'a jamais tué personne, car, en fait de sang, les Jésuites n'ont jamais versé que le leur.

Il est croyable aussi que leur vie d'intérieur ne recèle pas tant de redoutables mystères qu'on le dit. Prier chaque jour pour l'Église et pour le monde, diriger les âmes dans les voies de la justice, former la jeunesse aux belles-lettres et aux bonnes mœurs, convertir les sauvages et renouveler dans les forêts américaines les miracles du Paraguay,—voilà ce que

font encore les Jésuites. Si le monde n'a pas d'autres périls, il vivra longtemps.

Si j'aspirais au mérite d'être complet sur chaque question, j'aurais à parler de plusieurs autres couvents. Mais leur seule énumération me conduirait trop loin. — Je ferai seulement remarquer que plusieurs de ces pieuses maisons s'élèvent dans la vieille Rome, dans le silence des solitudes historiques.

J'ai vu sur le mont Palatin un couvent de Visitandines, et un autre de Franciscains entre la villa Farnèse et le Colysée. Le jardin de ce dernier monasnastère renferme de beaux palmiers qui, sur les ruines du palais des Césars, font rêver de désert et d'Orient.

Ces maisons de Dieu sur ces ruines païennes, ces asiles de sainteté sur ces théâtres de crimes, ces organes de prières sur ces temples d'idoles, rappellent la parole du Prophète : « L'agneau se reposera près de l'antre du lion, et l'enfant se jouera avec sécurité sur le trou de la vipère; les bêtes sauvages ne nuiront pas et ne tueront pas sur toute la montagne sainte, parce que cette terre est remplie de la connaissance du Seigneur. »

Si les moines sont nombreux dans les rues de Rome, il n'en est pas de même des religieuses. On n'en voit presque pas. Celles que vous rencontrez quelquefois sont presque toujours françaises. J'ai trouvé souvent dans les rues de Rome des dames qui conduisaient des troupes de petites filles soit à l'église, soit à la

promenade. Je les prenais à leur costume pour des religieuses; mais on m'a dit depuis que c'étaient des institutrices laïques.

Les religieuses romaines sont généralement cloîtrées et se livrent à la vie contemplative. Parmi ces bonnes religieuses, il y en a qui, consacrées à Dieu dès leur enfance et élevées dans le cloître, n'ont jamais vu, jamais connu le monde. Il en résulte des types de vertus admirables, de ces âmes préservées dont l'innocence va jusqu'à l'ignorance du mal, — vrais fleurs d'Eden, qui seront transplantées dans les jardins célestes sans avoir senti le souffle du péché.

Voici la description que le Père Bresciani fait de la vie claustrale en Italie :

« En franchissant le seuil du monastère, chaque religieuse se fait couper la chevelure, se couvre la tête d'un bandeau, revêt le cilice et se condamme à un silence éternel. Une cellule, un crucifix, une petite lampe, une rude discipline, voilà tout son mobilier. Sa nourriture se compose d'herbes, de légumes et de pain bis; son sommeil est interrompu à minuit, car elle doit se rendre au chœur pour chanter lentement et pieusement l'office, pendant lequel les Sœurs se tiennent debout sur les dalles; et souvent il arrive que l'aube surprend ces saintes filles chantant encore les louanges de Dieu.

» Les religieuses se réunissent pendant une heure, après le dîner; mais on garde un profond silence;—l'une d'elles seulement, sur l'invitation de la Supérieure,

parle de Dieu, des suavités de la vie intérieure, de la douceur des souffrances, des délices ineffables de la Croix, de la vertu, de la contemplation, des trésors de la pauvreté, de la sublime humilité du Sauveur, des fruits de la rédemption, de ce sang innocent qui intercède continuellement pour nous devant le trône de Dieu, efface nos fautes, nous obtient le pardon et nous ouvre les portes du ciel.

» *Souffrances passagères, éternelle jouissance,*—telle est la devise de ces vierges de Dieu.

» Mystère impénétrable pour l'aveuglement humain! Si le monde interroge avec curiosité la jeune fille dans la première ferveur de son noviciat, elle lui répond avec feu que les jours de l'attente lui paraissent de longues années, à elle qui voudrait, le jour même, prononcer ses vœux. — S'il s'adresse à la professe, le monde l'entend bénir cent fois le moment où elle fut élevée à la dignité d'Épouse de Dieu, assurant qu'elle n'échangerait pas le noble et sublime sacrifice d'elle-même avec le sort de la plus glorieuse impératrice de la terre. S'il rencontre quelque ancienne et vénérable religieuse de l'Ordre, qui ait passé trente et quarante années dans l'éloignement absolu des plaisirs du siècle, il la voit pleurer de bonheur et remercier le Seigneur de lui avoir accordé la sainte persévérance; animée d'une sainte confiance, elle attend la fin de son pèlerinage terrestre, pour s'unir à l'Époux céleste qui lui promet les joies éternelles. »

Le ministère de l'éducation des enfants, qui est la

grande vocation de nos Sœurs françaises, n'est pas aussi nécessaire en Italie, parce qu'il y a plus de foi dans les familles.—Même sans le secours des religieuses, les jeunes filles sont élevées chrétiennement et formées aux bonnes mœurs. Les parents donnent eux-mêmes à leurs enfants des leçons *de doctrine;* c'est ainsi qu'ils nomment ce que nous appellerions *catéchisme.* Et je me suis convaincu que cette expression est juste : les petits Romains ne savent pas seulement des mots, ils possèdent la *doctrine.*

Je dois dire cependant que les Italiens, étonnés d'abord de voir nos religieuses mêlées à la vie du monde, apprécient de plus en plus leurs services. Les bonnes Filles-de-la-Croix, au palais Borghèse, — les Dames du Sacré-Cœur, dans le Transtévère et à *la* Trinité-des-Monts, ont des écoles nombreuses, des pensionnats florissants.

J'ai visité ce beau couvent de la Trinité-des-Monts, et j'ai eu la grâce d'offrir le saint Sacrifice devant une Madone miraculeuse, bien connue à Rome sous le titre de *Mère Admirable.* —On respire, dans ce petit sanctuaire et dans tout ce qui l'entoure, un délicieux parfum de piété.

Donc, nos religieuses françaises font beaucoup de bien à Rome comme partout. Elles montrent ce que peut la femme pour l'apostolat des âmes, pour le soin délicat et la consolation spirituelle des malades; les Romains ne connaissaient pas assez cela. Peuple de tradition et de conservation, ils manquent d'initiative.

Nos religieuses soignant les hommes dans les hôpitaux, visitant les malades, parcourant librement les rues, se mêlant à toutes les œuvres, et traversant toutes les corruptions de ce monde sans cesser d'être angéliques, n'ayant pour clôture que leurs vœux, pour voile que leur modestie religieuse, voilà des audaces toutes françaises que les Romains ne comprenaient pas. — Ils les comprennent maintenant, et ils les admirent. Espérons qu'ils nous donneront leur sagesse et qu'ils nous prendront notre ardeur apostolique.

CHAPITRE XVI.

LES CATACOMBES. — LES GARDIENS CÉLESTES.

Les Catacombes sont la Rome des morts sous la Rome des vivants. Il y a cinquante Catacombes dans l'intérieur même de Rome ou dans les environs; mais elles ne sont pas toutes également connues; plusieurs même sont complétement inexplorées. — C'est une ville souterraine, dont les rues sont de sombres corridors bordés de sépulcres. — On a calculé qu'en joignant tous ces corridors l'un à l'autre, on aurait une rue d'environ 70 lieues de longueur, bordée de six millions de tombeaux.

Pendant les trois premiers siècles de l'Église, les Catacombes ont servi à divers usages. Avant tout, c'étaient des cimetières. Les actes des Martyrs les désignent presque toujours par le nom de cimetière, *cœmeterium*, qui, en langue grecque, signifie littéralement *dortoir*. Immense dortoir, en effet, que les Catacombes! — Là dorment, en attendant la glorieuse résurrection, plusieurs millions de Martyrs et de Confesseurs. En visitant les Catacombes de Saint-Sébastien, on lit cette inscription sur la porte d'entrée : « *Dans ce cimetière, reposent les ossements de quatre cent soixante-dix mille Martyrs, qui, pour devenir héri-*

tiers dans la maison du Seigneur, ont souffert la mort pour le nom de Jésus-Christ. »

Or, nous avons dit qu'il y a, sous Rome et sous la campagne romaine, cinquante cimetières de ce même genre.

Les Catacombes, creusées dans le tuf et dans la pouzzolane, sont à quatre, à six et même à dix étages qui s'enfoncent les uns sous les autres; dans ces profondeurs obscures, les corridors se mêlent, se croisent et forment d'inextricables dédales. De chaque côté des couloirs, depuis le sol jusqu'à la voûte, sont pratiquées des ouvertures oblongues de la dimension d'un cercueil. Ce sont des tombeaux. Après la sépulture, chaque tombe était fermée par une plaque en marbre, en pierre ou en brique, sur laquelle on gravait soit une inscription, soit un signe symbolique, comme une branche de laurier, une colombe, ou le monogramme du Christ. La plupart des inscriptions sont très-courtes. C'est le mot *in pace,* (en paix),—ou bien quelque formule empruntée à la sainte Écriture, comme celle-ci : « *Celui qui repose là est entré dans la paix du Seigneur.* »

Plusieurs sépultures sont dépourvues d'inscription. Parmi ces morts, connus de Dieu seul, on distingue les Martyrs par la petite fiole de sang déposée dans le sépulcre, ou par la branche de laurier, symbole de la victoire. Ainsi, la sépulture commune de sainte Marcelle et de cent cinquante Martyrs n'a pas d'autre ornement que la branche de laurier. Ce fut à l'aide de ces signes, authentiquement reconnus comme ceux

du martyre, qu'on découvrit en 1802 le corps de la jeune vierge Philomène dont le culte est devenu si populaire. Cette précieuse dépouille reposait depuis quinze siècles dans le cimetière de Sainte-Priscille où elle fut trouvée par des ouvriers chargés de déblayer les voies souterraines des Catacombes. Sur la pierre qui fermait le sépulcre, on voyait une ancre, des flèches, un fouet, une palme et un lis. Ces emblèmes du martyre et de la virginité étaient accompagnés de cette inscription : « *Filumena, pax tecum,* — fille de la lumière, que la paix soit avec toi. »

On a su, depuis, que Philomène était une jeune princesse grecque dont la beauté avait séduit le cœur de Dioclétien. Ce prince lui offrit avec sa main la couronne impériale; mais la vierge chrétienne était consacrée à Jésus-Christ, et elle rendit à son divin Époux le témoignage du sang. — En devenant femme de Dioclétien, elle eût eu en partage un peu de gloire mondaine, et puis les ténèbres éternelles. — En restant fidèle à Jésus-Christ, elle est devenue *fille de la lumière* et héritière de l'éternelle paix : *Filumena, pax tecum!*

Dans ces dernières années, on a encore découvert dans les Catacombes les reliques d'une illustre Gauloise, qui souffrit également le martyre à Rome pour la foi de Jésus-Christ. Sur la tombe de cette Sainte, était gravée cette inscription:

« *A Aurélie Theudosie, très-bénigne et incomparable femme, Aurélius Optatus. — A son épouse très-inno-*

cente, bien méritante, déposée la veille des Kalendes de décembre, née Amiénoise, il a fait cette épitaphe.

A côté de Theudosie, reposait dans le même sépulcre un corps de moindre stature, probablement le corps de son enfant. Cette sainte mère l'avait associé à son glorieux martyre.

Telles sont les richesses de Rome. La Ville sainte a ses fondements dans les sépulcres des Martyrs; et de ce reliquaire immense, elle tire les dépouilles bénies dont elle enrichit le monde. — Les guerres religieuses et révolutionnaires des temps modernes avaient détruit les reliques des Saints, et sans reliques on ne pouvait pas relever les autels; d'autre part, de nouvelles églises ont surgi en Amérique, en Océanie, dans les contrées de l'extrême Orient; il fallait des reliques pour fonder ces églises, car toute église est édifiée pour abriter l'autel, et l'autel repose sur le tombeau d'un Saint. — Rome a ouvert ses Catacombes; et de ce *trésor excellent*, elle tire les *richesses anciennes* qu'elle envoie aux jeunes églises de tout l'univers. Ces richesses ne sont pas de celles qui apportent le bien-être matériel, mais la vertu, l'amour du devoir, la sainteté. Tantôt c'est une jeune vierge, comme sainte Philomène, qui sort des Catacombes avec sa blanche couronne de lis, pour prêcher la pureté angélique; tantôt c'est une mère, comme sainte Theudosie, qui sort de son sépulcre après un sommeil de quinze siècles, pour enseigner aux mères chrétiennes de notre France la douceur, la fidélité, le bon exemple, la fermeté dans le devoir.

Les Catacombes servaient aussi de lieux d'asile dans les temps de persécutions, qui durèrent trois siècles. Alors, comme la poule appelle ses petits sous ses ailes à la vue de la bête de proie, les Papes invitaient leur famille à descendre dans ces profondes retraites. « Venez, disait le Pape saint Clément, troisième successeur de Saint-Pierre ; — rassemblez-vous dans les cimetières! Nous voulons y lire les saintes Écritures, entonner des cantiques en l'honneur des Martyrs et des Saints qui ont quitté le monde ; nous voulons prier pour nos frères qui sont morts dans le Seigneur, et offrir dans nos chapelles et sur nos tombeaux le saint Sacrifice de l'Eucharistie, qui est agréable à Dieu, et conduire, aux derniers chants des psaumes, ceux qui meurent pour la foi. »

Ce passage de saint Clément nous explique les occupations des chrétiens dans les Catacombes. Pendant que les hauts lieux étaient envahis par le Prince des ténèbres, les fidèles de Jésus-Christ descendaient dans les entrailles de la terre ; il y avait là des spectacles dignes d'être contemplés par les Anges. Ces sombres asiles de la mort s'illuminaient de clartés saintes et joyeuses, se parfumaient des vapeurs de l'encens ; dans les longues avenues, les foules chrétiennes se tenaient silencieuses; puis, dans un carrefour central où tous les regards pouvaient atteindre, se tenait, devant un tombeau, le Pontife romain, le Grand-Prêtre de la nouvelle alliance. — Il était là, au centre de la lumière et de l'amour, tandis que la couronne

de ses prêtres, de ses diacres, de ses lecteurs, de ces exorcistes, de ses fidèles se tenait autour de lui, comme une couronne de cèdres sur le mont Liban. — Il était là, profondément recueilli dans la sainte liturgie, offrant l'adorable Sacrifice de la messe sur le tombeau d'un Martyr. Parfois les hymnes sacrées s'élevaient du sein de la foule ; les couloirs profonds, comme un orgue immense, soupiraient de divines harmonies. Tous ces proscrits de la société païenne éclataient en transports surnaturels, et les corps des Martyrs tressaillaient de joie sur leurs couches sanglantes. Après les saints cantiques, au milieu du silence, le souverain Pasteur élevait la voix pour instruire son troupeau. Il enseignait le dogme immuable, la charité des enfants de Dieu, l'intégrité des mœurs ; il rendait compte des progrès de l'Évangile dans le monde; il promulguait les règles de la sainte discipline ; il proclamait les noms des nouveaux Martyrs; il encourageait les vivants à imiter les morts, en combattant généreusement pour la foi.

Après cette auguste homélie, le Souverain-Pontife poursuivait le Sacrifice interrompu, et il faisait descendre Jésus-Christ lui-même dans l'abîme des Catacombes!.. Alors, quel spectacle touchant et sublime! Le sacrificateur penché sur la victime dans une adoration profonde, l'Emmanuel au milieu des siens, la foule prosternée et la majesté de Dieu planant sur l'assemblée des Saints,—voilà ce qui se passait dans les Catacombes! — Mais le plus doux moment, c'était la

sainte communion. En ce temps-là, les chrétiens n'étaient pas retenus loin de Dieu par l'indifférence, par le respect humain, par les liens honteux du péché.— Ils venaient tous, chaque jour, au banquet eucharistique, se nourrir de lumière et de vie. Ces forts chrétiens, que toute la puissance romaine ne pouvait incliner devant les faux dieux, ils se prosternaient, s'anéantissaient devant l'humble Eucharistie; ils la recevaient comme le viatique suprême, et ils sortaïent de là, dit saint Jean Chrysostôme, comme des lions intrépides, respirant le feu de la divine charité. C'était l'Eucharistie qui fortifiait les chrétiens pour la lutte du martyre.— Ces ferventes communions des premiers fidèles, attestées par les témoignages unanimes des Pères, le sont également par une étrange accusation des païens. Ils publiaient que les chrétiens, retirés dans les sépulcres, faisaient des festins ensanglantés par de la chair humaine. Evidemment, il s'agissait du mystère de l'Eucharistie mal entendu. — Oui, ils se nourrissaient de cette chair dont il a été dit : « *Ma chair est une nourriture,* » de cette chair adorable qui alimente et santifie les âmes depuis dix-huit siècles.

Les Catacombes protégeaient encore d'autres rites sacrés : les baptêmes des catéchumènes, les consécrations des diaconesses et des vierges, les ordinations des diacres, des prêtres, des évêques ; — toute la vie catholique était là concentrée sous la terre. On comprend que cette vie, comme un immense volcan de lumière, devait tôt ou tard faire éclater sa prison et

embraser le monde. Cette éruption de la lumière captive eut lieu après un laps de trois cents ans. Comme le Christ était resté trois jours dans le tombeau, avant sa résurrection, — l'Église resta trois siècles dans le sien, et elle prit possession de la vie publique pour toujours. Alors s'accomplit la parole du Prophète : « *Monte sur la haute montagne, et crie aux peuples de la terre : « Le Seigneur a régné !* »

Après les persécutions, à partir du quatrième siècle, les Catacombes cessèrent d'être des lieux de sépulture et l'asile des mystères chrétiens. La religion, entrée triomphante dans la ville et dans le monde, couvrit la terre de la *blanche robe des églises.* Mais les Catacombes demeurèrent des lieux sacrés, où les chrétiens se rendaient en pèlerinage. Saint Jérôme écrit que lorsqu'il faisait ses études à Rome, il avait pris la coutume de visiter, chaque dimanche, les tombeaux des Apôtres et des Martyrs, en compagnie de plusieurs jeunes gens de son âge. « Pleins de recueillement, dit-il, nous traversions ces cavernes, qui sont creusées dans la profondeur de la terre. De tous côtés, se trouvent des couloirs innombrables qui se croisent dans toutes les directions. Des milliers de morts sont enterrés jusqu'aux voûtes des murs latéraux. Une faible lumière, qui pénètre rarement par les ouvertures qu'on a faites à la surface de la terre, dissipe un peu les ténèbres dans lesquelles on s'enfonce en marchant lentement et quelquefois en rampant sur la terre. »

Dans la suite, des tremblements de terre et surtout

les ravages des Barbares obstruèrent les entrées des Catacombes qui furent presque oubliées. Mais, depuis le seizième siècle, le mouvement chrétien a recommencé vers ces antiques cimetières. Saint Philippe de Néri, qui vivait en plein seizième siècle, avait une dévotion particulière pour ce pèlerinage, et il le faisait souvent. Après des journées entières employées au ministère de la parole et de la confession, il allait passer ses nuits en prière dans les Catacombes. Dieu récompensait cette courageuse piété par d'ineffables délices; — et alors le Saint élevait la voix dans ces profondes solitudes, pour exhaler les joies qui le suffoquaient, et il s'écriait: « *Assez, mon Seigneur, c'est assez!* »

De nos jours, les visites des pèlerins, savants ou simples curieux, aux Catacombes, sont innombrables. Ils y trouvent non-seulement des émotions religieuses, mais une saisissante apologie du catholicisme. Événement providentiel! jusqu'à l'apparition du protestantisme, les Catacombes étaient restées dans l'oubli et fermées. Mais, quand les protestants se furent élevés contre l'Église, l'accusant d'avoir corrompu le christianisme primitif, celle-ci rouvrit les Catacombes, comme pour leur dire: « Venez et voyez! le christianisme primitif, le voilà écrit sur les tombeaux des Martyrs, et ce christianisme est le mien! »

Les plus célèbres Catacombes sont celles de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane; de Saint-Pancrace, au-delà du Janicule, sur la voie Aurélienne; de Saint-Laurent, sur la voie Tiburtine; et de Saint-Calixte,

sur la voie Appienne. A l'entrée de chacune d'elles, s'élève une basilique, et ces lieux sacrés sont sous la garde du Saint ou de la Sainte dont ils portent le nom.

Sainte Agnès garde la première. La basilique qui lui est consacrée, à l'entrée du cimetière souterrain, fut édifiée par Constantin à la prière de Constantia, sa fille, qui avait été guérie d'une lèpre par l'intercession de la Bienheureuse.

Agnès a été magnifiquement louée par les plus grands Docteurs de l'Église. Qu'était-ce que sainte Agnès? — C'était une jeune enfant de 13 ans, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. Comme sainte Cécile, elle appartenait à une noble famille romaine; elle était riche et comblée de tout ce qui peut rendre la vie brillante et heureuse selon le monde. Mais, dès son jeune âge, elle avait renoncé à tous ces avantages pour consacrer au Seigneur le lis pur de sa virginité. — Accusée comme chrétienne devant le Préfet de Rome, elle confessa courageusement sa foi, et, sans faiblir, elle souffrit dans ses membres délicats les plus cruelles tortures. Le Préfet l'ayant condamnée aux lieux infâmes, Agnès, dépouillée de ses vêtements, fut exposée dans un lupanar de la place Agonale, qui est aujourd'hui un pur et vénéré sanctuaire. Jésus prit en mains la défense de sa jeune Épouse, en l'entourant d'un vêtement de lumière inaccessible. Un libertin, qui osa s'approcher de la vierge chrétienne, tomba soudain à la renverse, sans connaissance.

Le jour définitif du martyre arriva, et Agnès, vêtue

d'une robe blanche, comme pour célébrer ses noces avec l'Agneau sans tache, s'avança sereine et joyeuse vers le lieu de son sacrifice. En voyant cette enfant si pure, si candide, si courageuse, les païens étaient émus; le bourreau lui-même versait des larmes, et le fer tremblait dans sa main mal assurée.—Agnès, s'étant mise à genoux, fit cette prière : « Seigneur Jésus, je vous ai appartenue depuis mon enfance par ma consécration virginale ; je vous appartiens aujourd'hui par la consécration de mon martyre ! O Christ, appelez mon âme à vous ! » — Puis, elle s'inclina pour recevoir le coup mortel. Le glaive du bourreau s'abattit sur cette tête innocente, comme le dard du faucheur sur un beau lis choisi au milieu des fleurs de la prairie. — La douce victime tomba inondée de son sang. La robe virginale fut changée en pourpre de martyre.

La petite Sainte fut enterrée dans un héritage de sa famille, hors de la porte Nomentane.

Ses pieux parents allaient souvent prier à son sépulcre; et c'était la nuit qu'ils faisaient ce doux et triste pèlerinage, pour ne pas s'exposer à la fureur des infidèles. — Or, une nuit qu'ils priaient à leur ordinaire, ils virent paraître une grande multitude de jeunes filles, parées de robes magnifiques, couronnées de guirlandes et de pierres précieuses. Au milieu d'elles s'avançait Agnès, triomphante et glorieuse, avec un agneau plus blanc que la neige. La jeune vierge s'arrêta devant ses parents et leur dit : « *Cessez de me pleurer comme morte; au contraire, réjouissez-*

vous de ce que j'ai acquis au ciel la couronne de gloire, et de ce que je suis parvenue à Celui que j'aimais pendant ma vie de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute mon affection. » — Après ces mots, elle disparut avec le cortége de vierges dont elle était accompagnée.

Quelques années plus tard, comme nous l'avons déjà dit, Constantia fut guérie miraculeusement au sépulcre d'Agnès; — et par reconnaissance, le premier empereur chrétien lui fit bâtir la magnifique basilique qui existe encore.

Sainte Agnès a fait, dans ces derniers temps, un autre miracle dont tout l'univers catholique lui est bien reconnaissant.—Au mois d'avril de l'année 1855, le Souverain-Pontife Pie IX, après une visite aux Catacombes de Saint-Clément, récemment découvertes sur la voie Nomentane, s'était arrêté à Sainte-Agnès, pour vénérer les reliques de la bienheureuse Martyre; et, retiré avec sa cour dans une salle du couvent dépendant de la basilique, il admettait au baisement des pieds les élèves de la Propagande, avec lesquels il s'entretenait familièrement. Tout à coup la poutre qui soutenait le plancher de la salle se rompit, et tous les assistants furent précipités dans les pièces du rez-de-chaussée. Le danger fut très-grand, mais on n'eut à déplorer aucun accident grave. Le Saint-Père, sorti sain et sauf des ruines, attribua son salut à la protection de sainte Agnès, et, imitant la reconnaissance de Constantin, il fit magnifiquement restaurer son église.

Cette église présente une copie fidèle et intéressante

des anciennes basiliques romaines. Elle est enrichie de marbres précieux et de colonnes antiques de la plus grande beauté. Le corps de la Sainte repose sous le maître-autel. Un ancien usage s'est conservé dans cette basilique. Chaque année, on y bénit deux agneaux dont les toisons servent à faire les palliums que le Pape distribue à un certain nombre de personnages choisis parmi les dignitaires les plus élevés de l'Église. Cet usage est une allusion au nom d'Agnès et un doux mémorial de sa pureté.

Sainte Agnès n'a pas été honorée seulement à Rome; cette chère petite Sainte a toujours inspiré une tendre dévotion à toute l'Église. Nos ancêtres l'aimaient beaucoup, mettaient son nom dans leurs familles, lui consacraient des sanctuaires et lui adressaient de belles prières toutes parfumées de cette douce poésie mystique particulière aux auteurs du moyen-âge.

En voici une d'Adam de Saint-Victor, que nous empruntons à l'excellent *Choix de prières*, récemment publié par M. Léon Gautier :

« Vase d'élection, vase d'honneur, fleur d'un incorruptible et céleste parfum, vous avez donné au monde un modèle incomparable de pudeur et de vertu. Et maintenant vous voilà aux cieux, la palme triomphante en main, couronnée de fleurs avec les autres vierges. Ah! nous ne sommes pas dignes de votre gloire, et nous ne demandons qu'à aller au ciel, humblement confondus parmi tous les élus. Obtenez-nous cette grâce! — Ainsi soit-il. »

A l'autre extrémité de Rome, un autre enfant protége de son nom et de sa sainteté les Catacombes de la voie Aurélienne. Ce jeune Martyr, moissonné, lui aussi, dans la fleur de sa vie, est saint Pancrace. Orphelin de père et de mère, il fut instruit dans la foi et baptisé par le Pape saint Marcellin. Il consomma son martyre à l'âge de qnatorze ans; et ses dépouilles innocentes, recueillies et embaumées par une pieuse chrétienne, furent ensevelies dans le cimetière de la porte Aurélienne.

L'Église est comme toutes les mères : elle a un faible, ce semble, pour ses plus jeunes enfants. Elle veut que leurs gerbes fleuries soient honorées, comme celle de Joseph, par les gerbes mûres des autres élus. Elle leur prodigue ses tendres caresses, ses saintes préférences; — et comme la mère chante de doux refrains auprès de son premier-né, l'Église chante des hymnes sur les tombeaux de ses petits Martyrs. Écoutez les accents qu'elle fait entendre pour la fête des Saints-Innocents :

« Salut, fleurs des Martyrs,
Vous que le persécuteur du Christ
A immolés au seuil de la vie,
Roses naissantes emportées par le cruel autan.

Vous êtes la première immolation du Christ,
Les tendres agneaux du sacrifice sanglant;
Simples comme de petits enfants que vous êtes, sous l'autel du
Vous jouez avec vos palmes et vos couronnes. » [Paradis,]

Les Catacombes renferment un grand nombre de ces petits agneaux, *agnelli*, — immolés dès l'âge le plus tendre. Sur leurs tombes, on lit des inscriptions telles que celle-ci : « *Accersitus ab Angelis*, emmené par les Anges, » — « *Pretiosa, jeune fille, vierge de douze ans, servante de Dieu et du Christ.* »

Il y en eut de plus jeunes encore qui rendirent le témoignage du sang, et quelquefois le témoignage d'un bégaiement enfantin qui déjà confessait la foi de Jésus-Christ. – Ainsi, les actes des Martyrs ont conservé le nom de *saint Cyr*, tout petit enfant que sa mère tenait entre ses bras, pendant qu'elle était accusée comme chrétienne. Aux questions du juge, l'enfant bégayait après sa mère : « *Je suis chrétien !* » — Le juge le prit sur son tribunal et lui fit des caresses pour le séduire; mais le pauvre petit répétait toujours : « *Je suis chrétien !* » — Irrité de cette constance, le farouche magistrat le saisit par un pied et le lança du haut de son siége, contre le pavé du prétoire. La tendre victime fut brisée par le choc et alla dans le paradis attendre sa sainte mère, qui fut immolée quelques instants après.

Un autre enfant rendit un témoignage sublime dans sa naïve simplicité. Cet enfant, porté lui aussi dans les bras de sa mère, regardait le martyre de saint Romain. Tout à coup, élevant la voix au milieu du silence, il s'écria : « Jésus-Christ est le Fils de Dieu ! » — « Qui te l'a dit ? répliqua brusquement le bourreau. » — « C'est ma mère. » — « Qui l'a dit à ta

mère ? » — « C'est l'Église. » — « Et qui l'a dit à l'Église? » — « C'est le bon Dieu ! »

Toute l'apologétique chrétienne est dans la réponse de ce petit enfant.

L'Église honore, pendant le mois de juillet, sainte Félicité et sainte Symphorose, qui furent martyrisées pour la foi avec leurs jeunes enfants. Elles en avaient sept chacune; — magnifique et sainte couronne maternelle ! — « Mes enfants, disait Félicité pendant les sanglantes tortures du martyre, regardez au ciel où Jésus-Christ vous attend avec tous ses Saints ! Combattez vaillamment pour le bien de vos âmes, et montrez-vous fidèles et constants dans l'amour du Seigneur. »

Tels sont les souvenirs que rappellent les Catacombes. Dans ces sombres souterrains, jardins de l'Église militante, le chrétien se promène à travers les fleurs du martyre, *flores Martyrum*, — fleurs immortelles, qui ont un impérissable éclat et qui exhalent de divines senteurs.

Après une bataille désastreuse où la jeunesse athénienne avait été immolée, un célèbre orateur monta à la tribune et prononça ces paroles : « *L'année a perdu son printemps !* » — L'Église aussi a eu sa jeunesse moissonnée par le fer, mais elle n'a pas perdu son printemps, — elle l'attend ! — elle attend le grand jour où ce qui est éteint sortira de la poussière dans une vie spiritualisée et glorieuse; alors commencera le printemps éternel de l'Église.

Les Catacombes de la voie Tiburtine sont sous la garde de saint Laurent, l'un des plus illustres Martyrs de Rome. « La gloire de ce Martyr a été si grande, dit saint Augustin, qu'elle a illuminé le monde entier. »

Laurent était un enfant du sanctuaire, élève chéri du Pape saint Sixte II. Par l'intégrité de ses mœurs et l'ardeur de sa charité, il mérita d'être placé, malgré sa jeunesse, à la tête des sept Diacres de Rome, de devenir le ministre du Souverain-Pontife dans ses œuvres charitables, et de l'assister chaque jour au saint Sacrifice de la messe. — La persécution s'étant élevée, le vieux Pontife fut arrêté et condamné à mort. Pendant qu'on le conduisait au supplice, Laurent s'approcha de lui en pleurant, et lui dit : « Mon Père, où allez-vous donc sans votre fils ? En quoi vous ai-je déplu ? J'étais votre ministre dans le Sacrifice, et vous n'aviez pas coutume de l'offrir sans moi. » — « Mon fils, lui répondit le saint vieillard, mon épreuve sera courte ; la Providence me ménage à cause de ma vieillesse ; mais un combat plus glorieux vous est réservé : vous me suivrez dans trois jours !... Lévite, vous suivrez votre Pontife. »

Quelques jours après, le Préfet de Rome demanda à Laurent de lui faire voir les trésors de l'Église, et le saint Diacre, ayant rassemblé les pauvres, les infirmes, les malades nourris et soignés par son charitable ministère, les montra au Préfet en disant : « Voilà les richesses de notre Dieu ! Ne valent-ils pas mieux que

de l'or, ces infortunés recueillis par une bienfaisance secourable et éclairés de la lumière divine! » Le rapace magistrat, déçu et irrité, condamna le vertueux lévite au dernier supplice; et alors commença un drame effrayant et sublime. Le corps du saint Confesseur fut déchiré à coups de lanières plombées, et étendu sur un gril rougi par des charbons ardents. Sur sa couche dévorante, le Martyr bénissait Dieu comme les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, et il priait avec ferveur pour la conversion de Rome. Il expira enfin en prononçant ces mots : « Je vous remercie, mon Seigneur et mon Dieu, par qui j'ai mérité d'entrer dans le royaume de la félicité ! »

Les restes vénérés du Martyr furent ensevelis sur la voie Tiburtine, dans une crypte appartenant à une pieuse veuve nommée Cyriaque. Ces saintes dépouilles en attirèrent beaucoup d'autres, et la sépulture de Cyriaque devint célèbre parmi les chrétiens. Ce fut en ce même lieu qu'on édifia, au quatrième siècle, la basilique de Saint-Laurent-hors-des-murs.

On vénère à Rome deux reliques insignes de saint Laurent : sa tête et le gril sur lequel son corps a été brûlé. La tête du Martyr est conservée dans la chapelle du Quirinal. Les traits du visage sont douloureusement contractés et portent encore l'empreinte d'une effroyable douleur. L'église de saint Laurent *in Lucinâ*, près du Corso, possède le gril; et, pour la fête du Saint, les Romains viennent en grand nombre vénérer cette relique.

L'ordre des Diacres a toujours été en grand honneur dans l'Église, et surtout dans l'Église romaine qui lui conserve encore sa haute importance des premiers siècles. C'est à juste droit; car cet ordre a donné le premier le témoignage du sang. Il a fourni trois Martyrs à jamais illustres: saint Étienne à Jérusalem, saint Laurent à Rome, et saint Vincent à Sarragosse.

Nous parlerons, en terminant, des Catacombes de la voie Appienne. Elles portent le nom de saint Calixte, et cependant la basilique qui en protége l'entrée est consacrée à saint Sébastien. — Ce héros chrétien occupait, sous Dioclétien, un emploi élevé dans l'ordre mililaire: il était capitaine des gardes du palais, poste d'honneur et de confiance qui ne se donnait qu'aux plus grands personnages. Sébastien était Gaulois d'origine, et il avait la vertu de sa race, la générosité. Il portait un cœur d'Apôtre sous l'uniforme militaire, — et nous savons les magnanimes dévouements que peuvent enfanter ces deux qualités réunies, soldat et Apôtre. Sébastien se prodiguait pour le service des Martyrs, visitant les prisonniers, soutenant les faibles, ramenant au devoir ceux qui avaient failli, prêchant la foi aux infidèles. Dans une seule occasion, il présenta au saint Baptême soixante-quatre catéchumènes gagnés à la foi par son zèle. Il était l'Ange tutélaire des chrétiens, pendant la sanglante persécution suscitée par les trois empereurs Dioclétien, Maximien et Galère. — Jésus-Christ est reconnaissant envers ceux qui protégent les siens; aussi s'inclinait-il avec amour vers

son zélé serviteur. Un jour que le noble capitaine encourageait de pauvres chrétiens effrayés et hésitants, Jésus-Christ se montra sous une forme brillante, et s'approchant de Sébastien, il lui donna le baiser de paix, en disant : « *Tu seras toujours avec moi!* »

Le Saint ne pouvait manquer d'être trahi par l'éclat même de ses vertus : ce fut ce qui arriva bientôt. Dioclétien, étonné d'apprendre que le premier officier de son palais était le plus ardent Apôtre du Christ, fit venir Sébastien devant lui et essaya de l'ébranler par de douces paroles. Le Saint répondit à l'Empereur avec une fermeté respectueuse, et demeura inflexible aux caresses aussi bien qu'aux menaces. Dioclétien, irrité, le livra aux archers mauritaniens qui le percèrent de flèches et le laissèrent pour mort sur la place.

La nuit suivante, une veuve, appelée Irénée, alla pour recueillir le corps du Martyr, qu'elle trouva respirant encore : elle le fit transporter dans sa maison, pansa ses blessures et le guérit parfaitement. Les chrétiens le suppliaient de rester dans sa retraite; mais Sébastien était Gaulois et soldat, double qualité antipathique à la vie tranquille et à la vertu peureuse. Il résolut de se sacrifier une seconde fois en faisant une dernière tentative pour le salut de ses frères.

Pendant une promenade que les empereurs faisaient par la ville, en grand appareil, Sébastien se dressa tout à coup devant eux et leur reprocha leurs cruautés sanguinaires envers les chrétiens. — « Les Pontifes

de vos temples, dit-il, accusent les chrétiens d'être les ennemis de l'empire; mais la vérité est qu'ils en sont les meilleurs soutiens, et qu'eux seuls le maintiennent par leur fidélité et par les prières continuelles qu'ils font pour sa conservation. » — Puis, le généreux Confesseur, s'adressant particulièrement à Dioclétien, lui dit : « *Prince, si vous voulez vivre et conserver l'empire, ne répandez plus le sang des innocents.* »

Dioclétien fut effrayé, touché, peut-être, de ce noble et hardi langage, car il était d'un caractère moins farouche que ses collègues. Mais bientôt les instincts païens reprenant le dessus, il commanda d'étouffer dans le sang cette voix importune qui l'avertissait au nom de Dieu et de l'humanité. Le Martyr fut assommé par les satellites du tyran. — Une dame romaine, nommé Lucine, ensevelit son corps dans le cimetière Calixte, auprès des Apôtres saint Pierre et saint Paul, dont les reliques avaient été transférées dans cette même sépulture.

Tels sont les gardiens célestes des Catacombes. Je pourrais en nommer d'autres, mais je dois me borner. — En même temps qu'ils gardent la Rome souterraine, ils veillent sur la Rome vivante, convertie et glorifiée par leur sang. Veilleurs de jour et de nuit, ils éloignent les puissances mauvaises, les influences diaboliques, les fantômes païens qui voudraient revenir. Ils conservent Rome dans la lumière et dans la gloire de sa royauté catholique.

De toutes les Catacombes connues, celles de Saint-

Calixte sont les plus vastes et les plus intéressantes. Elles ont eu la gloire de renfermer les corps de saint Pierre et de saint Paul; elles ont servi de sépulture à quarante-six Papes et à quatre cent soixante-quatorze mille Martyrs. — J'ai déjà parlé de notre visite à cette sainte nécropole. Nous avions à la main chacun notre petite bougie, et nous étions guidés dans ces rues sépulcrales par un homme du peuple qui nous expliquait admirablement le sens symbolique des fresques, les inscriptions tumulaires et les souvenirs historiques les plus saisissants.

Il nous montra une crypte où plusieurs Papes des premiers siècles, tous Martyrs de la foi, avaient été ensevelis. Plus loin, dans un enfoncement obscur, nous visitâmes le sépulcre où le corps de sainte Cécile fut retrouvé, enveloppé d'un tissu précieux. Dans cet espace plus large et imitant une chapelle, les Papes Calixte, Corneille, Caïus, Urbain, Anicet, ont célébré les Saints Mystères. Un jour que saint Étienne y disait la messe, au milieu des fidèles, les Catacombes furent soudainement envahies par de farouches satellites; calme et intrépide, le Pontife continua le Sacrifice et fut égorgé sur l'autel. — Ce siége grossièrement taillé dans la pierre, était un trône pontifical; cette ouverture pratiquée dans la muraille, était un tabernacle où reposait l'adorable Eucharistie. On trouve aussi des siéges tellement disposés qu'ils ont dû servir à entendre les confessions des fidèles.

Le culte des saintes images est attesté dans les Cata-

combes de Saint-Calixte par de nombreuses peintures qui représentent les traits sacrés du Sauveur et de la sainte Vierge, l'adoration des Mages, la barque de Pierre, la multiplication des pains; — ou bien, ce sont des sujets symboliques tirés de l'Ancien Testament, comme: Moïse frappant le rocher, emblème de la grâce jaillissant de Jésus-Christ par les Sacrements; — le cerf altéré qui court après l'eau des fontaines, symbole de l'âme exilée, qui soupire vers le ciel; — Daniel dans la fosse aux lions, les enfants dans la fournaise, le passage de la mer Rouge: expressives images de l'Église pendant ces temps de luttes orageuses et de sanglantes persécutions.

Dans l'un de ces sanctuaires de la primitive Église, où les Papes martyrs avaient célébré, sur un tombeau, le sacrifice de la sainte Messe, Mgr l'évêque de Belley, qui présidait notre caravane, se mit à genoux et nous fit agenouiller autour de lui. Là, dans les entrailles de la terre, dans cet asile funèbre, sépulcre et berceau de l'Église, sur cette poussière trempée du sang de saint Sixte et de saint Étienne, nous priâmes en union avec nos pères dans la foi, avec les mêmes formules, dans la même langue et dans le même esprit. — L'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres ne sont pas des formules inconnues aux Catacombes. Les quatre cent mille Martyrs qui reposent ici, les ont prononcées avec amour!

En sortant des Catacombes, nous éprouvâmes comme une sensation de ressuscités. Nous reprenions

possession de la vie. Le soleil était sur son déclin ; sa lumière embaumée se jouait sur les vignes, sur les cyprès, sur les grands sépulcres de la voie Appienne, et revêtait d'une teinte bleuâtre les montagnes du Latium, sur lesquelles étincelaient, comme des caps de neige, Albano, Rocca-di-Papa, Marino et Frascati. Après notre séjour dans les ténèbres, c'était une fête et une ivresse de lumière.— « *De la lumière! de la lumière!...* » Ce cri de Goëthe mourant est celui de tous les hommes. Les ténèbres, la mort, le sépulcre sont une épreuve et un châtiment; nous en avons naturellement horreur. La mort nous effraie parce qu'elle est un passage ténébreux. Le grand bienfait de la sainte Église, c'est qu'elle nous donne de la lumière, une lumière sereine et pure comme celle qui colore ces beaux horizons romains ! — De la lumière pour diriger nos pas dans les sentiers de la paix! de la lumière pour éclairer le sombre passage de la mort ! — et après ce passage, —de la lumière!... de la lumière pour toute l'éternité !...

CHAPITRE XVII.

LES SERVANTES DES MARTYRS.

En parlant des Martyrs, nous avons souvent cité les noms des saintes femmes qui prenaient soin de leur sépulture. Nous voulons donner ici un souvenir à ces obscurs et pieux dévouements. Ce côté historique de la primitive Église mérite d'être connu, car il présente autant d'intérêt que d'édification. Ces généreuses femmes qui se faisaient servantes des Martyrs étaient, le plus souvent, d'illustres matrones romaines, appartenant à des familles consulaires et sénatoriales. Elles visitaient les Confesseurs de la foi dans les prisons, recueillaient et ensevelissaient leurs corps, nourrissaient les veuves et les orphelins dont les persécutions augmentaient incessamment le nombre. Ces pieuses dames se montraient véritablement les *Mères* de l'Église : elles nous ont conservé les reliques des Saints ; et les premières, elles ont popularisé dans la vie sociale la charité, cette royale vertu qui est une des gloires du christianisme. Dans l'éclat qui environne les Martyrs, elles disparaissent trop, et nous ne savons pas assez tout ce que nous leur devons de reconnaissance.

Dans cette phalange du dévouement, il faut placer au premier rang sainte Priscille qui, selon le mar-

tyrologe romain, consacra ses biens et sa personne au service des Martyrs : « *se suaque Martyrum obsequio mancipavit.* » — Sainte Priscille appartenait à une famille patricienne dans laquelle le dévouement et la charité devinrent héréditaires. Elle était bru du sénateur Pudens qui fut converti par saint Pierre et dont la maison devint un point d'appui et un centre de ralliement pour l'Église naissante. Formée à l'école des saints Apôtres, Priscille se dévoua tout entière aux œuvres de charité. Pendant la persécution de Néron, elle recueillait les corps des Martyrs et les ensevelissait dans une crypte qui fut en grande vénération parmi les fidèles. Les actes des Martyrs nomment fréquemment le cimetière de Priscille.

Praxède et Pudentienne, petites-filles de Priscille, continuèrent, sous les Antonins, le ministère que leur aïeule avait exercé sous Néron. Consacrées à Dieu par le vœu de virginité, ces deux saintes jeunes filles adoptèrent pour famille tous les membres souffrants de l'Église romaine. Leur immense fortune devint le patrimoine des pauvres, et leur temps fut consacré au soulagement des Confesseurs de la foi. Après avoir vaqué tout le jour aux œuvres de charité, elles employaient la nuit à porter les corps des Martyrs au cimetière de Sainte-Priscille, ou bien elles déposaient ces saintes dépouilles dans une crypte pratiquée sous leur maison. Telle fut la vie de ces deux vierges chrétiennes. « Munies de chasteté et savantes dans toute la loi divine, disent les anciens auteurs, après

beaucoup de combats, après avoir recueilli les corps de beaucoup de Martyrs, elles s'en allèrent de la terre aux cieux. »

On nous a montré, dans l'église de Sainte-Praxède, le vase dans lequel elle recueillait avec des éponges le sang des Martyrs, et le puits dans lequel elle déposait leurs ossements. L'église de Sainte-Pudentienne possède aussi un puits qui servit au même usage. Un autre précieux souvenir, conservé dans cette dernière église, est la table sur laquelle saint Pierre offrait l'adorable Sacrifice de la messe. Voici l'inscription qui accompagne cette vénérable relique : « *Sur cet autel, saint Pierre offrait le corps et le sang du Seigneur pour les vivants et pour les morts, afin d'augmenter la multitude des fidèles.* »

La famille dont nous venons de parler se signala surtout par son culte envers saint Pierre. Saint Paul fut entouré de dévouements non moins admirables. Pendant qu'il était conduit aux eaux Salviennes, pour y subir la sentence capitale, il fut, comme le Sauveur, accompagné par de pieuses femmes sur le théâtre de son martyre. L'une d'elles, nommée Plautilla, donna un voile au saint Apôtre pour se couvrir les yeux avant de recevoir le coup mortel ;—une autre, appelée Lucine, recueillit ses restes sacrés et les ensevelit dans son propre héritage, en attendant des jours meilleurs où elle pourrait rendre ce précieux dépôt à l'Église. Voici les lignes que le martyrologe consacre à cette pieuse femme : « Sainte Lucine, disciple des Apôtres, visitait

les chrétiens détenus dans les fers, et s'employait à la sépulture des Martyrs, auprès desquels elle-même fut ensevelie dans une crypte qu'elle avait fait construire. »

Que de vertus, que de saintes œuvres renfermées dans ces quelques lignes, et combien on regrette qu'elles soient si courtes! Mais alors les loisirs manquaient pour écrire les vies des Saints : c'était le temps de l'action, de la lutte et du martyre: *facere et pati fortia.*

Les actes des Martyrs nomment encore avec honneur une sainte Perpétue qui, ayant été baptisée par saint Pierre, convertit à la foi du Christ son mari Africanus, son fils Nazaire, et ensevelit le corps de plusieurs Martyrs. Le martyrologe dit que, remplie de bonnes œuvres, elle s'en alla à Dieu : « *Bonorum omnium operum meritis cumulata, migravit ad Deum.* »

Pendant la persécution suscitée par Valérien, deux sœurs, appelées Rufine et Seconde, furent martyrisées sur la voie Aurélienne, dans un lieu désigné sous le nom de *blanche forêt.* Leurs corps furent abandonnés sur la campagne pour servir de pâture aux bêtes sauvages. Pendant la nuit, les deux vierges apparurent à une dame, nommée Plautilla, qui était encore païenne; elles l'engagèrent à embrasser la foi du Christ et à prendre soin de leurs corps, ce que faisant, elle gagnerait la couronne éternelle. Docile aux voix célestes qui l'avertissaient, Plautilla ensevelit les deux corps saints et devint une fervente chrétienne.

Sous la persécution de Gallien, sainte Eugénie attirait autour d'elle des troupes de jeunes filles chrétiennes,—tendres victimes préparées au martyre par l'innocence virginale. Eugénie se dévouait aussi à la sépulture des Saints. Arrêtée par les infidèles dans l'exercice de son pieux ministère, elle souffrit une longue agonie au milieu d'effroyables tortures, et périt enfin par le glaive.

Vers le même temps, un tribun militaire, nommé Claudius, fut martyrisé avec ses fils, Jason et Marus, et soixante-dix soldats chrétiens. Hilarie, femme de Claudius, ensevelit leurs corps; et, chaque jour, elle allait devant le sépulcre fortifier dans la prière son cœur d'épouse, de mère et de chrétienne. Surprise par les païens pendant ces pèlerinages, elle remporta aussi la palme du martyre.

Sous le règne de Dioclétien, les dévouements se multiplièrent avec les victimes. Nous avons déjà cité la pieuse femme Irénée, qui fit transporter dans sa maison saint Sébastien transpercé de flèches. Après que le Martyr eut expiré sous les coups des satellites de Dioclétien, son corps fut recueilli par sainte Lucine qui le déposa aux pieds des Apôtres, dans le cimetière de Calixte. Cette dame montra la même charité envers le saint Diacre Laurent, et disputa à sainte Cyriaque l'honneur de l'ensevelir. Frustrée de ce charitable ministère, elle trouva moyen de dédommager sa piété, en transformant sa maison en une église dédiée au saint Martyr. Cette église est celle de *san Lorenzo in Lucinâ.*

Les Confesseurs de la foi trouvaient des servantes dévouées jusque sur le trône. L'impératrice Serène, femme de Dioclétien, était secrètement chrétienne. Elle encouragea la vierge Suzanne dans les luttes qu'elle eut à soutenir contre Dioclétien qui voulait la forcer à épouser l'infâme Galérius. La jeune fille ayant été mise à mort dans sa prison, Serène ensevelit son saint corps de ses propres mains, avec des parfums précieux, et l'enterra dans le cimetière Alexandre, avec les corps de plusieurs autres Martyrs. Elle recueillit avec un linge le sang de la jeune vierge, et conserva dans un coffre d'argent cette précieuse relique, devant laquelle elle faisait oraison jour et nuit, quand elle en avait le loisir. Le Pape saint Caïus, oncle de Suzanne, célébra plusieurs fois la messe dans la maison même où elle avait été martyrisée.

Le martyrologe fait aussi mention de sainte Théodora, matrone romaine, qui mettait au service des Martyrs son temps et sa fortune, sous la persécution de Dioclétien; — de la noble dame Julie qui ensevelit le corps de saint Hyacinthe; — de sainte Symphorose qui, sous la persécution d'Adrien, ensevelit les restes des Martyrs Gétule, Cœréale, Amantius et Primitivus ; — de sainte Sabine, sur le mont Aventin, qui inhuma le corps de la vierge martyre Sérapie.

Cette même époque nous présente une vie longtemps criminelle, noblement réhabilitée par le repentir: je veux parler de sainte Aglaé. Cette grande patricienne, immensément riche, menait une vie fastueuse et

débauchée, lorsqu'elle fut convertie par le martyre de l'un de ses serviteurs. A partir de sa conversion, elle consacra ses biens aux indigents, ses soins aux Confesseurs de la foi; et, après treize ans d'une vie chrétiennement repentante, elle mourut en odeur de sainteté, entourée de la vénération des fidèles.

Nous pourrions étendre encore la liste de ces généreuses servantes des Martyrs, et cependant la tradition chrétienne ne nous a pas transmis tous les noms. Ce que nous en rapportons suffira pour montrer que la charité et l'humanité, vertus ignorées du paganisme, entrèrent pleinement dans le monde avec l'Église : *apparuit benignitas et humanitas*. Ces humbles figures de femmes, à côté des Martyrs, forment un tableau qui ne peut être contemplé sans émotion. C'est la douceur chrétienne en regard de la force. Ne pouvant donner leur sang pour le Christ, elles lui donnaient leur tendresse, leur compassion, leurs larmes, leurs prières, leurs aumônes, leurs pieux ministères; elles ensevelissaient ces membres mutilés et broyés par la bête féroce du paganisme.

O pieuses servantes des Martyrs, soyez bénies au ciel et sur la terre, — et priez pour nous!

Nous aimons à reconnaître que ces traditions de dévouement se sont perpétuées parmi les femmes chrétiennes. De même que l'Église romaine a eu ses matrones secourables, chaque Église particulière a eu sa douce et bienfaisante fondatrice. Sainte Clotilde en France, sainte Marguerite en Écosse, sainte Edwige

en Pologne, sainte Olga en Russie, la reine Berthe en Angleterre, Ingonde en Espagne, Théodelinde en Lombardie, — voilà les auxiliaires du Christ dans la rédemption des peuples. Au berceau de chaque nation moderne, rayonne une Sainte qui en est comme l'Ange tutélaire.

Mais nous avons plus près de nous des dévouements qui rappellent les grandes chrétiennes des premiers âges. Pendant la persécution de 93, on vit, parmi les femmes, des héroïsmes sublimes, des dévouements magnifiques à la cause de Dieu et de l'Église. Chaque province de France eut alors ses héroïnes chrétiennes qui, à l'exemple des Priscille, des Lucine, des Cyriaque et des Octaville, cachaient les Confesseurs de la foi, les nourrissaient de leur fortune ou de leur travail, et recueillaient pieusement les reliques des Martyrs.

Qu'il me soit permis de citer ici un souvenir de famille. Mon enfance a été protégée et dirigée vers la carrière sacerdotale par une bonne grande-tante qui avait traversé les mauvais jours de la Terreur. Résidant à Poitiers, elle eut l'honneur de cacher des prêtres et le bonheur de les sauver au péril de ses jours. Cent fois, elle m'a raconté les visites domiciliaires faites par les terribles *citoyens* de cette époque. Mais ils avaient affaire à une véritable femme forte qui savait les déconcerter par son courage et par son sang-froid. — Un jour, elle était allée au marché de Notre-Dame, acheter des provisions pour ses pauvres

reclus. Comme elle avait oublié d'attacher à sa coiffe la cocarde révolutionnaire, un agent de police la condamna à monter la garde, un mousquet à la main, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une autre *citoyenne* démunie de la susdite cocarde. La garde fut assez longue, et je n'affirme pas que le port d'arme ait été observé selon toutes les règles de la *théorie*. Ma grande-tante avisa enfin une maladroite oublieuse comme elle, et, de grand cœur, elle lui fit cadeau du mousquet républicain. — J'ai toujours pensé que je devais l'honneur du sacerdoce au mérite de cette excellente tante. Un dévouement à l'Église, dans une famille, est une semence de bénédiction pour l'avenir.

Ça été une consolation pour moi de mettre en relief, dans la mesure de mes forces, les saintes bienfaitrices de la primitive Église. Puissent les dames chrétiennes qui liront ces pages, retremper dans de tels exemples l'ardeur de leur charité et de leur dévouement! Se dévouer à la famille, aux pauvres, à l'Église, voilà ce qui fait la noblesse de la femme. Elle trouve, dans ce triple dévouement, un préservatif contre les dangers du monde, une auréole de mérites et de respects pour sa vieillesse, et pour l'avenir éternel une ferme espérance qui ne sera pas confondue. En dehors de cette région lumineuse, il n'y a pour tous, mais surtout pour la femme, que déceptions navrantes, dignité perdue, larmes amères et infructueuses, puisqu'elles ne sont pas versées, comme celles de Magdeleine, sur les pieds de Jésus!

CHAPITRE XVIII.

VISITE A TIVOLI.

Tivoli, le *Tibur* de l'antiquité, est le complément obligé d'un voyage à Rome.

On suit, pour y aller, l'ancienne voie Tiburtine dont le pavé n'existe plus que dans quelques endroits. On trouve dans ce trajet le singulier cours d'eau appelé *Solfatara.* Cette eau, qui est de couleur bleuâtre et exhale une odeur fortement sulfureuse, sort d'un lac situé à gauche de la route. — Comme Frascati et Albano, Tivoli est assis sur un plateau des montagnes de Latium. L'Anio, dont le nom moderne est *Teverone,* coule aux pieds de la ville et la sépare de la Sabine. Ce petit coin de terre renferme des souvenirs historiques, des monuments de la plus haute antiquité et une nature incomparable.

Je raconterai simplement ma promenade à travers toutes ces belles choses. Notre guide nous conduisit à l'hôtel de la Sibylle, dont l'apparence est presque aussi antique que le nom. L'hôtel domine la vallée de l'Anio; et, tout auprès, sur le bord abrupte de la montagne, s'élèvent les temples de Vesta et de la Sibylle. Sur l'autre versant de la vallée, un imposant spectacle se présente: c'est l'Anio qui se lance à pic du haut

de la montagne et forme une prodigieuse cascade.

Le temple de Vesta est circulaire, entouré de colonnes corinthiennes qui forment un portique d'un bel effet.

Le temple de la Sibylle, qui lui est contigu, est moins riche d'architecture, mais il porte également les caractères de l'antiquité la plus reculée.

Du fond de sa retraite, la prophétesse païenne entendait, sous ses pieds, les mugissements de l'abîme. Cette sombre musique devait singulièrement halluciner sa verve et obscurcir ses oracles.

Ce temple est maintenant une église dédiée à saint Georges. — La légende raconte que ce saint patron des gens de guerre pourfendit un dragon sur les bords de l'Oronte; il en a pourfendu un autre sur les bords de l'Anio, — le dragon ténébreux et impur qui chantait si horriblement par la bouche de la Sibylle :

Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens.

On descend dans la vallée par un sentier qui serpente pittoresquement sur le flanc de la montagne. Là, vous visitez la grotte de Neptune, embouchure colossale qui vomit une rivière. Plus bas, c'est la grotte des Syrènes qui engloutit une partie des eaux de l'Anio et les rejette bouillonnantes à travers les roches. Plus loin, la principale branche de l'Anio, après avoir traversé le mont Catille sous deux tunnels creusés dans le roc vif, fait son saut périlleux de deux cents pieds

de profondeur. C'est, de toute part, une étourdissante tempête aquatique. — Horace y retrouverait la grotte d'Albuna, le rapide Anio, les mêmés bruits sonores et les mêmes rives verdoyantes qu'autrefois :

.... Domus Albuneæ resonantis,
Et prœceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Du fond de la vallée, on ne voit rien de la ville. Les temples de Vesta et de la Sibylle apparaissent seuls sur l'escarpement de la montagne. Cet aspect donne au paysage un caractère mythologique qui vous reporte à deux mille ans en arrière.

Après cette visite à la vallée, nous passâmes sur le versant opposé, formé par les montagnes de la Sabine. C'est là qu'on montre les lieux où furent les maisons d'Horace et de Catulle. — Les deux poëtes avaient pour horizon Tibur, les cascades de l'Anio et, par une échappée à travers les montagnes, les grandes perspectives de la campagne romaine.

Je me suis reposé dans ces lieux, sous de vieux oliviers qui paraissaient plusieurs fois séculaires. Je n'ose pas dire qu'ils ont vu Horace, parce que deux mille ans sont trop lourds à porter, même pour des oliviers.

En présence de la maison d'Horace, je pensai naturellement au propriétaire. Ce poëte est comme certains enfants gâtés auxquels on pardonne beaucoup, parce qu'ils sont gracieux et spirituels. — Malgré son

paganisme et ses mœurs épicuriennes, il est dans les bibliothèques et dans les mémoires les plus honorables. Le fin, le vif, le naturel, le négligé gracieux, voilà des qualités qui désarment ses plus rigides censeurs. — La mélancolie et le sentiment effleurent aussi quelquefois cette âme légère; et alors ses gémissements sont d'une douceur inexprimable.

Les œuvres d'Horace sont le plus agréable monument poétique de l'antiquité. — Ce temple de Vesta, là haut sur la colline, profilant dans la lumière ses lignes harmonieuses, sa colonnade sobre et élégante, —voilà une image locale et fidèle des œuvres d'Horace.

J'étais accompagné, dans cette excursion, par mon petit *Luigi Nardi*, dont j'ai déjà parlé, et par un monsieur, respectable célibataire, dont la soif était inextinguible. Il s'arrêtait pour boire à toutes les fontaines; mais l'eau absorbée lui sortait bientôt par tous les pores, et la soif demeurait en permanence. Ce bon monsieur me demandait sérieusement s'il n'y aurait pas moyen de se procurer par là une bouteille de bière. Or, une bouteille de bière n'est pas chose facile à trouver dans les montagnes sabines. On y trouverait plutôt un loup, comme fit Horace, en chantant *Lalagé*.

Nous arrivâmes enfin à un couvent, mais il était désert; il n'y avait qu'un vieux moine, préposé à la garde de l'église. Mon compagnon lui demanda s'il y avait des rafraîchissements dans son monastère.

— « Non, signor, répondit le religieux; il n'y a

qu'une seule bouteille de vin; mais je la réserve pour la messe. »

— « Donnez votre bouteille, mon Père; je ne lui ferai pas grand mal, et vous remplirez le devoir de l'hospitalité. »

Le bon moine se laissa persuader; et comme il n'y avait pas de verre, mon compagnon porta la bouteille à ses lèvres et se mit à opérer d'une manière inquiétante. Le moine, s'en étant aperçu, fit un effort pour retirer la bouteille; le buveur en fit un autre pour la retenir; si bien qu'elle tomba sur le pavé, où elle répandit, en se brisant, le restant de son contenu. Je m'esquivai de la débâcle, laissant les deux parties aux prises. Mon compagnon me rejoignit bientôt, porteur d'une physionomie assez mécontente. Le moine lui avait prouvé que le proverbe est vrai, en Italie comme en France : *« Qui casse les verres les paye.* »

Cette promenade, en plein soleil italien, avait été brûlante. De retour à Tivoli, je retrouvai ma caravane accoutumée, et tous ensemble nous allâmes nous reposer dans un jardin public, sur les bords de l'Anio. Pendant que nous étions là, à goûter la fraîcheur des ombrages tranquilles et des eaux courantes, nous vîmes s'approcher de nous trois grands garçons qui paraissaient être des ouvriers désœuvrés. — On nous avait dit que les montagnards sabins avaient de belles voix; et pour expérimenter la chose, quelqu'un proposa de faire chanter les nouveaux venus, moyen-

nant quelques baïoques.—La proposition fut acceptée; et nos trois virtuoses, s'étant consultés un instant, entonnèrent bel et bien l'*Ave, maris Stella.* — La musique ne fut pas irréprochable, mais le choix du morceau était une révélation de plus sur les habitudes populaires, et les baïoques promises furent données de bon cœur, avec accompagnement de félicitations.

Ceci me rappelle que, sous les fenêtres de notre appartement, à Rome, il y avait un atelier où de jeunes ouvrières chantaient du matin au soir. Je ne distinguais pas toutes les paroles; mais j'entendais souvent revenir le nom de *Maria*, et je me persuadais que ces jeunes filles chantaient des cantiques. Les mœurs populaires ne sont pas gâtées à Rome par la littérature immorale. Je crois que les chants obscènes et les mauvais livres y sont fort rares. Les chutes qui ont lieu dans la jeunesse, sont des entraînements momentanés des passions; mais on n'est pas descendu à ce cynisme moderne où le vice s'affiche comme un état et comme un moyen normal de gagner sa vie.

Un jeune ecclésiastique, qui connaît bien Rome, me disait qu'un jour il passait dans un lieu écarté où plusieurs ouvriers se reposaient en écoutant une lecture que leur faisait un camarade. Il eut la curiosité de prêter l'oreille un instant, et il constata que cette lecture commune était une méditation sur les peines de l'enfer.

Nous ne voulûmes pas quitter Tivoli sans faire une visite à la villa d'Este qui est magnifique comme position, par le luxe de ses bassins, de ses eaux et de ses bosquets. Bâtie à grands frais par le Cardinal Hippolyte d'Este, elle fut longtemps le rendez-vous des plus célèbres artistes et littérateurs de l'Italie. L'Arioste y composa, dit-on, son *Orlando furioso.* Elle est actuellement dans un négligé voisin du délabrement. M. Louis Veuillot caractérise par un nom peu honorable cet antique séjour des Muses: il l'appelle une *crapaudière.* Pour moi, je comparerais la villa d'Este à un grand seigneur ruiné qui, sous le délabrement de la misère, trahit encore son origine par la distinction de ses manières et la dignité de son attitude.

Elle appartient au prince de Hohenlohe. Puisse-t-il lui rendre sa splendeur première? Ces grandes villas patriciennes sont une des beautés de l'Italie et de nobles promenades où le peuple vient se délasser les jours de fête.

Quand nous partîmes, le soir, notre cocher était dans les vignes. — Lui et ses camarades avaient fait de trop copieuses libations dans le temple de Vesta. Il lança son cheval au galop et nous fit descendre la montagne de Tivoli avec une effrayante rapidité. Les petits chevaux italiens, maigres et nerveux, sont agiles, rapides et supportent bien la fatigue. Le nôtre fit ses quatorze lieues, aller et retour, au grand trot, souvent au galop, traînant une voiture chargée de

cinq personnes, et ne recevant pour avoine que force coups de bâtons.

Du reste, les cochers de Rome ne le cèdent en rien à ceux de Paris pour l'adresse. Dans ces rues souvent étroites, sillonnées de voitures qui se faufilent et s'enchevêtrent, il n'arrive presque jamais d'accident.

Nous étions au 12 juin. — La soirée était belle, douce, paisible, — et des bandes de moissonneurs coupaient les blés. — Les belles gerbes dorées, le parfum balsamique des moissons, les alouettes gazouillant dans les airs, tout ce tableau champêtre me rappelait nos campagnes de France.

Il n'y manquait que des villages.

Couchée et silencieuse dans ses grands souvenirs, la campagne romaine est grave jusque dans ses joies; elle n'a pas la vive animation de nos paysages français.

Du reste, il ne faudrait pas croire que ce soit un désert stérile. Ce sol est d'une fertilité étonnante, et j'ai vu des champs immenses de beau froment où il n'entre pas un atome d'engrais. — Mais, en plusieurs endroits, le labour produit des exhalaisons malsaines qui donnent la fièvre. — Aussi la majeure partie des terres est en prairies où errent en liberté des troupeaux de bœufs, de chèvres et de cavales moitié sauvages. C'est une fabrique de lait, de viande et de cuirs. — En somme, les États du Saint-Père produisent abondamment le blé, la viande, le vin et l'huile [1].

[1] La Romagne est devenue, sous le gouvernement pontifical,

Cette richesse agricole est moins brillante que l'industrie ; mais elle est plus solide , plus morale , plus fortifiante et ne fait pas autant de malheureux. —

le pays le mieux cultivé de l'Italie. Riche en blé , en vin , en chanvre , en arbres fruitiers , en oliviers , cette terre , à cause de son abondance , a été justement nommée *terre de délices*.

CHAPITRE XIX.

QUELQUES SOUVENIRS RECUEILLIS ÇA ET LA.

J'apporte ici une nouvelle gerbe de souvenirs toute chargée des parfums de Rome. Ces épis, glanés çà et là après la moisson, viennent de Rome; ils sont par conséquent précieux. C'est bien ici le lieu de rappéler la parole de l'Esprit-Saint : « *Non te prætereat particula boni dati.* — Ne laissez tomber aucune parcelle du don excellent qui vous est fait. »

Je commencerai par l'église de Saint-Augustin. Il y a dans cette église une Madone célèbre à Rome par la vénération dont elle est l'objet. L'autel, la niche, la statue sont garnis de chaînes d'or, de pierreries, de bijoux du plus grand prix. En 1848, les mazziniens, ayant envahi l'Église, voulurent s'emparer de cette riche proie. Ils ordonnèrent au gardien de monter sur l'autel pour détacher les bijoux de la Madone. Celui-ci refusa formellement, et les républicains, n'osant procéder eux-mêmes à la spoliation sacrilége, se retirèrent en silence. La Madone garda ses riches parures; elle les a encore.

Il y a toujours des fidèles en prière devant cette image vénérée. — Hommes et femmes, après avoir

prié, baisent dévotement les pieds de la sainte Vierge et font le signe de la Croix en prenant un peu d'huile dans la lampe toujours allumée devant l'autel.

Étant un jour avec plusieurs Romains et Romaines à faire ma prière devant *Notre-Dame-del-Parto*,—c'est ainsi qu'on appelle la Madone, — j'y fus témoin d'une cérémonie de relevailles. Tandis que le prêtre, debout devant l'autel, récitait les prières de l'Église, la *relevée* était à genoux à ses pieds, tenant dans sa main un côté de l'étole. C'était une jeune femme de la classe ouvrière, presque une enfant. A Rome, on se marie très-jeune. — Après que le prêtre fut parti, je la vis ouvrir son porte-monnaie et déposer son offrande aux pieds de *Notre-Dame-del-Parto*. Cette petite mère fit tout cela bien dévotement, et elle dut emporter de belles bénédictions pour son *bambino*.

Un pieux usage se rattache à cette Madone. Lorsque quelqu'un, dans une famille, tombe dangereusement malade, les jeunes filles du quartier sont priées de se réunir et d'aller toutes ensemble, à la Madone de Saint-Augustin, demander la guérison désirée. On croit que les prières des vierges sont plus agréables à Marie qui aime tant l'angélique vertu de pureté. — Ces jeunes filles se préparent à cet acte de charité en se purifiant par la confession. — Arrivées en présence de la Vierge, elles entonnent les Litanies, et, de temps en temps, elles interrompent les pieuses invocations par ces paroles :

« Grâce, ô Marie, Mère de Dieu! Nous voulons la

grâce! Ne nous laissez pas partir désolées. Vous nous l'accorderez, n'est-ce pas, chère Maman? »

Les fidèles qui se trouvent dans l'église, sont accoutumés à cette pratique et y joignent leurs prières.

Cette délicieuse naïveté de foi est un caractère de la piété romaine. En voici un autre trait que j'emprunte au Père Bresciani :

« J'étais au chevet d'une jeune femme malade, au pont de *Quattro-Capi*. La maladie était grave et les forces diminuaient rapidement. Trois petits enfants pleuraient autour de son lit; — elle, charmante créature de vingt-cinq ans à peine, les regardait et causait avec eux, les consolant et leur disant de placer tout leur espoir dans la Madone. Elle leur montrait la sainte image suspendue à la muraille, avec une petite lampe allumée à ses pieds. Elle disait à la Sainte-Vierge :

« Maman, vous ne les abandonnerez point, n'est-ce pas? Je vous les ai toujours offerts; — je vous les donne à présent. C'est à vous de les garder et de les nourrir, puisque Dieu veut que je les quitte ! »

» Je retournai le soir. Je trouvai, près de la mourante, une jeune fille qui la coiffait avec soin, lui pommadait les cheveux qui étaient très-blonds, très-longs et admirables.

— « Comment, ma fille, lui dis-je, vous êtes si près de la mort, et vous vous occupez encore de coquetterie? »

— « Eh! mon père, pouvez-vous le croire? que

Dieu m'en préserve! Cette bonne amie arrange mes cheveux pour me les couper avant que je meure; car je les ai vendus un écu à un coiffeur, afin que mes enfants aient du pain pour quelques jours encore... Après, la Madone y pourvoira. »

» La jeune fille coupa la chevelure, et, avant minuit, assistée par moi, cette sainte mère rendit son âme au Seigneur. »

J'ai dit ma messe dans cette église, à la chapelle de sainte Monique dont les cendres sont placées sous l'autel, dans une urne de verre antique.

On sait que cette admirable mère, modèle accompli de toutes les mères chrétiennes, après avoir traversé les mers pour rejoindre son fils, après l'avoir ramené à Dieu par ses prières et par ses larmes, mourut à Ostie, entre les bras de son cher Augustin.—Monique n'était pas seulement une pieuse mère : c'était aussi une grande âme, un esprit élevé. — Cette élévation nous est révélée par l'entretien qu'elle eut avec son fils quelque temps avant sa mort. — Cette haute spiritualité toute pénétrée des tendresses du cœur, ces élans vers le ciel, ces deux belles âmes de la mère et du fils qui s'embrassent dans la lumière, qui saluent l'immortalité en présence de la mort, qui se consolent dans l'espérance des choses éternelles, — sous le ciel d'Italie, devant le soleil couchant qui illumine la mer de ses splendeurs adoucies, — ce tableau est d'une beauté achevée, et l'antiquité ne nous présente rien qui en approche. — La mort de

Socrate est belle, mais le coq d'Esculape gâte tout. C'est un dénouement cocasse.

L'influence d'une bonne mère est très-puissante : saint Augustin en est un exemple. Il porta dans la plus subtile métaphysique des tendresses et des émotions où l'on sent palpiter un cœur de femme, — cœur maternel éteint depuis longtemps, mais vivant encore dans les écrits du fils.

On dit que Monique s'adressa un jour, en pleurant, à un saint Évêque, pour lui recommander son enfant prodigue. — « *Allez!* lui répondit l'Évêque, — *il est impossible que le fils de tant de larmes ne revienne pas à Dieu.* » L'impression de ces larmes ne s'effaça jamais dans le cœur d'Augustin. Son beau génie en reçut cette physionomie douce et émue qui le fait tant aimer.

Chaque nation catholique a son église particulière à Rome. Saint Louis y représente noblement la France. Sur sa façade sévère et imposante, cette église porte les statues de saint Louis et de Charlemagne. — L'intérieur est plein de souvenirs français; je ne rappellerai que les plus récents.

On y remarque un monument érigé à la mémoire des officiers et soldats français qui tombèrent, en 1848, sous les balles mazziniennes, en combattant pour les droits du Souverain-Pontife.

Dans la chapelle de la sainte Vierge, un autre monument rappelle le dévouement sublime d'un héros catholique.

On y lit cette inscription :

« *A la mémoire de Georges de Pimodan qui, prodigue de sa noble vie, tomba héroïquement, pour la cause de l'Église, à Castelfidardo.* »

Tous ces généreux Martyrs de la plus sainte des causes reposent dans le même sanctuaire, sous la garde et sous les bénédictions reconnaissantes de l'Église.

J'ai remarqué un autre monument érigé par Chateaubriand à l'une de ses sœurs, décédée à Rome. L'inscription, qui est évidemment de l'auteur du *Génie*, rappelle que cette jeune femme, minée par un mal incurable, demandant vainement la santé au ciel d'Italie, s'éteignit loin des siens, *sur une terre étrangère.* — Je n'aime pas cette fin de *période*; Rome n'est pas une *terre étrangère* pour des catholiques.

J'ai entendu à Saint-Louis-des-Français des discours mémorables. L'un fut prononcé par un réligieux Carme, ancien aide-de-camp de Kossuth, m'a-t-on dit. Je ne suis pas à même de garantir cette circonstance; je remarquai seulement dans la voix du prédicateur cet accent ferme, vibrant et sec, qui rappelle le commandement militaire. L'orateur développa d'une manière intéressante les analogies qui existent entre l'Eucharistie et la Papauté. Voici les idées principales de ce discours :

Pour établir l'Eucharistie, Dieu prononça une parole créatrice : « *Ceci est mon corps.* » Par cette parole, un élément vulgaire, un être de rien sort de son néant pour devenir vivante et divine réalité, corps substan-

tiel de Jésus-Christ. — Pour instituer la Papauté, le Christ a prononcé une autre parole également créatrice: « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* »

Par cette parole, l'homme est tiré de sa faiblesse native pour être établi dans une puissance surnaturelle; le Pêcheur de Galilée, l'homme de rien devient le plus haut représentant de Dieu ici-bas, le dépositaire de l'autorité et de l'infaillibilité de Jésus-Christ.

Dans l'Eucharistie, les accidents voilent la réalité. De même, dans la Papauté, le divin est couvert par l'humain. Mais voyez comme ce divin rayonne à travers les enveloppes humaines! Quels reflets de souveraine majesté et de beauté idéale jaillissent du visage de Pie IX!

Considérée dans sa permanence, l'Eucharistie est par excellence le mystère de la présence de Dieu. C'est par l'Eucharistie que Jésus-Christ réside parmi les hommes; c'est par elle qu'il visite tous les pays, toutes les générations, infatigable voyageur qui chemine ici-bas depuis dix-huit siècles... C'est par l'Eucharistie qu'il réalise sa promesse: « *Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.* »

L'Eucharistie est encore le mystère de la bénédiction, car si Jésus y réside, c'est pour bénir les hommes. Partie de la Croix, cette bénédiction ne s'affaiblit pas et ne s'arrête jamais. Comme un Océan aux vagues brillantes et salutaires, elle déborde sur le monde. La

terre et la mer, les astres et le monde entier sont bénis par ce flux divin.

L'Eucharistie est enfin un mystère de vie. Elle renferme les énergies de la vie divine qui se répandent dans les âmes par un continuel mouvement d'expansion. C'est par l'Eucharistie que le christiamisme a *l'être, le mouvement et la vie.* — Mais la vie n'est pas seulement expansion; elle est aussi concentration. Telle est l'Eucharistie: expansion de lumière et de vie sur le monde, — concentration autour d'elle de toutes les prières, de toutes les forces, de toutes les affections des âmes.

Or, ces caractères eucharistiques sont également ceux de la Papauté. — Par la Papauté, le Christ, enseignant et dirigeant, habite parmi les hommes. — Comme le tabernacle est l'asile de la présence réelle, le Vatican est l'asile du Christ enseignant. C'est de ce sanctuaire qu'il parle au monde par la bouche de son Vicaire.

Comme le tabernacle de Jésus a pu être une crèche, le Vatican du Pape pourrait être une chaumière. — Et, du fond de cette chaumière, le Pape aurait droit à la soumission filiale des peuples et des rois, comme Jésus, du fond de sa crèche, avait droit aux adorations des bergers et des mages.

La Papauté, comme l'Eucharistie, est une bénédiction. Bénir est la tâche journalière du Pontife romain. Partie de son cœur, cette bénédiction va couvrir le monde et le protéger contre les colères divines. — Comme Moïse sur la montagne, il prie pendant

que les hommes, oublieux de leurs immortelles destinées, se livrent dans la plaine aux luttes misérables des passions et des intérêts.

La Papauté est un mystère de vie. Par son ministère, la vie de la foi circule dans les âmes ; la vie de la justice, de l'honneur et du progrès circule dans les sociétés.

Dans son mouvement d'expansion, la Papauté atteint les peuples les plus reculés du globe, les tribus les plus dégradées du Nouveau-Monde, et les éclairant par la doctrine, les régénérant par le Baptême, au sein des plus farouches barbaries, elle crée la civilisation ; du fond de la plus infâme corruption, elle fait éclore des mœurs pures. — Ce pouvoir civilisateur de l'Église est un fait éclatant comme le jour.

Agissant sur le monde de toute sa force expansive, la Papauté le contient dans l'unité de foi et d'amour par sa force de concentration. Captivant toute intelligence dans les liens de la même foi, elle abat toute puissance, elle humilie toute hauteur, elle brise toute force qui s'élève contre les droits du Christ. — Elle rallie non-seulement les esprits par la foi, elle attire aussi les cœurs par un amour plus fort que toutes les affections humaines, — par un amour qui lui crée des dévouements sublimes, des tendresses inépuisables, et lui créerait des Martyrs, s'il le fallait.

Un autre discours fut prononcé, à Saint-Louis-des-Français, par Mgr Bertaud, Évêque de Tulle. — Mgr Bertaud n'est pas, tant s'en faut, un nourrisson de

l'esprit moderne ; ce n'est pas, non plus, un logicien du moyen-âge ; c'est un homme antique, un Docteur du quatrième siècle, portant la doctrine comme une couronne ; harmonieux, libre, imprévu, éclatant dans les allures de son éloquence ; — simple et bon à ravir, dans le commerce intime de la vie. Théologie, métaphysique, philosophie, poésie, toutes les lumières hautes et brillantes affluent dans son esprit comme dans un foyer puissant, — et il les répand avec une richesse, une abondance et un négligé magnifiques.

J'ai eu l'honneur de voir de près Mgr l'Évêque de Tulle pendant mon séjour à Rome. Sa conversation était familière, pittoresque et aimable ; mais parfois l'aigle déployait ses ailes, s'environnait d'éclairs ; et alors nous faisions comme les Hébreux au pied du Sinaï, — nous regardions d'en bas les splendeurs éblouissantes.

Dans quelques-unes de ces visites, j'eus occasion de voir M. Louis Veuillot. Je l'avais vu une première fois chez Mgr l'Évêque de Moulins, au palais Pamphili, et je l'avais observé avec une vive curiosité. Il causait avec un monsieur qui paraissait avoir beaucoup à dire. L'auteur du *Parfum de Rome* écoutait d'un air distrait. Je le crois plutôt auditeur que parleur. — Son visage exprimait le calme, la bienveillance, la douceur. Mais à travers cette douceur apparaissait une nature énergique, et l'on devinait le puissant athlète. — Je pensai, en le regardant, aux lions du tombeau de Clément XIII. Couchés aux pieds du Pontife, ils sont

doux aussi ; ils se reposent dans un calme profond. Mais quelle puissance dans ce calme ! — et quelle force dans cette douceur !

Aussi ample de cœur que de génie, Mgr Bertaud entourait souvent sa table de convives improvisés. Un jour que plusieurs invités étaient assis à cette table hospitalière, M. Louis Veuillot était placé à côté de Monseigneur, — et la conversation s'engagea sur saint Louis, roi de France.

— « Saint Louis est mon Patron, dit M. Veuillot ; mais j'ai bien envie de le changer. »

— « Et pourquoi ? » demanda le bon Évêque.

— « Parce que saint Louis eut de son temps des démêlés avec le Pape, et cela me déplaît. Je sais qu'on a expliqué sa politique, je m'y suis employé moi-même ; mais il reste du louche. Je le changerai. »

— « Gardez-vous-en bien, répliqua Monseigneur. L'Église a canonisé saint Louis sans porter aucun blâme sur sa politique ; elle l'a donc jugé irréprochable. Si certaines apparences vous choquent, c'est que vous connaissez mal l'histoire. Cherchez bien, et vous constaterez que saint Louis est sans reproche. »

Puis Monseigneur, se tournant vers son interlocuteur, lui frappa sur la joue une petite tape caressante en disant : — « Je connais un autre Louis qui est aussi *sans peur et sans reproche,* aussi rude jouteur que le héros de Taillebourg, et, comme lui, intrépide pourfendeur de mécréants. »

Cette apostrophe réjouit toute la compagnie, et cha-

cun fut d'avis que M. Louis Veuillot gardât son Patron.

Parmi les illustrations catholiques envoyées à Rome par la France, je fus heureux de trouver Mgr Cousseau, Évêque d'Angoulême, mon ancien Supérieur au Grand-Séminaire de Poitiers. J'avais le plus grand désir de l'accompagner dans quelques visites aux musées ou aux ruines de l'ancienne Rome; mais, dans le mouvement qui emportait tous les pèlerins, les plus illustres comme les plus obscurs, dans des directions diverses, il me fut impossible de dérober cette faveur. Je le regrettai d'autant plus que Mgr Cousseau sait Rome par cœur et qu'il raconte admirablement. On trouverait difficilement une conversation plus intéressante, plus instructive, plus abondante en choses excellentes que la sienne. Amateur éclairé des arts et de la littérature, antiquaire, polyglotte, théologien, maître consommé dans la connaissance de l'antiquité sacrée et profane, l'Évêque d'Angoulême sait tout, et il tire libéralement de sa vaste mémoire *les choses anciennes et nouvelles*.— Enfant de la Vendée, il connaît et raconte mieux que personne les héroïques souvenirs de son bocage, et je suis persuadé que notre vieux Poitou, si historique, si riche en monuments chrétiens, n'a pas d'interprète plus sympathique et plus compétent que lui. Mgr Cousseau analysera avec une égale aptitude un chant d'Homère et un traité de saint Augustin, une question d'exégèse ou de théologie et un tableau de l'Albane ou de Fra Angelico. Son génie n'a pas les éclairs, les intuitions, les formes lyriques de l'Évêque de Tulle;

mais l'abondance tempérée, paisible, variée, intarissable, il la possède au suprême degré. C'est le *flumen orationis;* et ce fleuve, dans son cours ample et doux, se promène entre des rives agréables, où brillent des fleurs choisies et où se déroulent de magnifiques perspectives. Je ne connais pas d'esprit où la science soit plus ornée de douceur sereine et d'éclat contenu :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mgr Cousseau nous a laissé tous ces souvenirs, à nous Poitevins, qui avons eu le bonheur de le posséder longtemps; de plus, il avait été pour ma jeunesse lévitique un guide aussi bienveillant qu'éclairé. Qu'on juge s'il a été regrettable, pour moi et pour mon petit livre, de le manquer à Rome !

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs des extraits du premier discours de Mgr Bertaud, à Saint-Louis-des-Français :

« Il se passe ici, maintenant, des choses considérables. O Rome! tu as toujours surpassé toute beauté du monde : *excedis omnem mundi pulchritudinem.* Ailleurs, ce sont des parades vides, de futiles apparences, des spectacles de peu. Ici, des chambres d'or, *cameræ aureæ*, des fleurs divines, des étoiles descendues du ciel, des soleils accourus de toutes les parties de l'espace. Un Pontife a parlé, a fait un signe, a envoyé un sourire à ses frères, et l'univers s'agite, et les Évêques se lèvent, et le monde catholique, ramassé

dans ses plus illustres chefs, s'élance et bondit vers la Ville Éternelle.

» Qu'est-ce que cette ville, remplie d'âmes accourues avec tous ces Évêques ? Chacun d'eux apporte ici les âmes de son diocèse, ou plutôt son âme multiple, entière, indivisible. Nous donc, Évêques, quand nous foulons nos territoires et mesurons l'espace de nos églises d'un pas agile, heureux, ardents, avec de *beaux pieds*, forts et infatigables, que faisons-nous ? que voulons-nous ? C'est une âme qui se complète, ce sont des fractions d'âmes qui, en nous, sont impatientes de se rejoindre, de se prendre, de s'incorporer. C'est le Christ qui se forme et s'enfante et nous presse ; et c'est lui, sa charité, son amour, qui nous amène ici tous et tout entiers avec les nôtres, pour voir Pierre, comme l'a vu Paul. Qu'allait-il voir ? je le demande avec saint Jérôme. Ce grand Apôtre allait-il chercher les traits d'une figure humaine, *s'assurer du degré de maigreur ou d'embonpoint, voir si la face était colorée, le nez aquilin, le front orné ou dépouillé de ses cheveux ?* Non, reprend le Docteur ; il ne s'agissait de rien d'humain : *Non.... aliquid humanum in Petro voluit aspicere. (S. Hieron. in Epist. ad Gal. Cap. 1.)* Mais il allait contempler quelque chose de divin à la lumière de la foi, avec ce regard subtil et supérieur qui voit le divin. Il cherchait la représentation la plus parfaite de Dieu ici-bas, le vicariat de l'intelligence et de l'amour. Donc, voici que nous venons, nous aussi, à Rome pour voir Pierre, non plus le Pierre des premiers

jours; quelque beau et saint qu'il fût, vous le savez, il fut attaché là haut à la croix; mais bien le Pierre immortel, le Vicaire du Christ...

» Ils ne le voient pas; je le conçois bien. Que peuvent-ils voir? savent-ils, voient-ils pourquoi nos genoux ploient devant la blanche Hostie? comprennent-ils comment il s'est incarné une fois? comment il se rend encore présent en corps et en âme sous la parole du prêtre, qui est sa propre parole? comment il se manifeste et se perpétue sans fin dans celui qui est le Verbe du monde, la bouche de Dieu sur la terre, la lèvre qui suffit à l'univers, *os orbi sufficiens?*

» Je vais vous dire cela en vous exposant une doctrine grande, fameuse, enseignée par les maîtres. Dieu était dans sa félicité magnifique; il avait jeté sur lui l'infini regard du Verbe, et l'infini amour unissait le Verbe au Père. C'était assez, sans doute. Mais Dieu n'est pas avare, ni craintif de se répandre. Il voulut un autre fils, également à son image et à sa ressemblance, et qui fût aussi l'image et la ressemblance du monde. Il y eut donc un archétype de toutes choses uni au Verbe, et cette image du Verbe fait chair fut proposée à l'adoration des Anges. *Cùm iterùm introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit*; *et adorent eum omnes Angeli.* Vous l'entendez : *iterùm !* il y eut donc une première manifestation dans le monde angélique avant l'apparition en terre......

» Ce n'est pas un dogme, mais une considération très-noble et très-autorisée. Nous prenons les choses

par les côtés illustres et grands. L'homme était esprit, l'homme était corps ; esprit, il résumait les sphères supérieures; corps, il comprenait tout ce qu'il y a d'essentiel, de puissant, d'énergique dans les créatures inférieures. Or, le Verbe a pris tout ce qui appartenait essentiellement à l'homme.

» Ayant pris un corps visible, il devait perpétuer sur un point du monde cette visibilité : de là, son Vicaire à Rome. De Rome, le Verbe envoie au monde sa doctrine, sa lumière, les éclairs de son fouet étincelant, la vie, la bénédiction, une bonne parole! *Bona dictio!* Dieu dit: « Bien! » de toute éternité et infiniment. Son Verbe est la *bonne Parole* qui ne se multiplie pas à cause de son infinité. Et pourtant, il a de plus de nombreuses bonnes paroles pour le dehors. La création est une de ces bonnes paroles, la Providence en est une autre; l'ordre de grâce est un nouveau bien dire la création suréminente, la Providence surnaturelle, bonne parole en vérité, bénédiction inénarrable. Or, l'Église a ces bonnes paroles en sa lèvre ; or, le Pape est orné, enrichi des plénitudes de cette éloquence infinie; c'est pourquoi il bénit la ville et le monde, et c'est pourquoi le génie de Dieu est là florissant, harmonieux, bon, plein de lumières; il y est, nous remplissant de toutes bénédictions spirituelles en Jésus-Christ dans les choses célestes. *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo.* De là, cette assemblée et cette canonisation..... Ainsi

rien ne se brise, ne s'ébrèche, ne s'altère; tout grandit au contraire, se courbe, fléchit, se déploie ; et l'ordre fixe les places; chaque chose a sa destination.

» Nous faisons partie d'une magnifique assemblée : Pierre la préside ; et, comme aux premiers jours, le Prince des Apôtres, se tenant debout au milieu des onze, ouvre sa bouche : *Stans in medio, aperuit os suum.* Voyez s'il a jamais cessé de rester debout, s'il a jamais été bouche close : *stat hodiè, nunc, in æternum.* Elle n'est plus fermée, cette lèvre radieuse ; battue, blessée, meurtrie tant qu'on voudra, elle sonne et résonne toujours ; elle dit, elle chante, elle affirme le Christ, le Verbe incarné, la doctrine de vérité, la grâce, les Sacrements. Salut, belles valves d'or où passe le saint bruit, les syllabes infinies, le Verbe de Dieu : *aperuit os suum !* Voici encore un jour d'ivresse. On dira, et déjà ils le disent peut-être, comme ces Juifs de la première Pentecôte : « Ils sont pleins de vin, violents, emportés, *musto pleni sunt.* » Eh oui ! l'Église est ivre : son ivresse dure depuis dix-neuf cents ans ; elle est ivre de lumière et d'amour. Oh ! qu'elle fait bien, cette buveuse céleste ! Grâce à cette ivresse, elle nourrit les pauvres, elle console la souffrance, elle instruit l'ignorance, elle ordonne les familles, elle fonde les sociétés, elle fait les Saints, elle enrichit en bas, elle glorifie là haut, elle béatifie le ciel et la terre !

» Rome autrefois empoisonnait l'univers ; elle avait des dieux par milliers. Aujourd'hui qu'elle n'a qu'un

Dieu, elle nourrit, elle guérit, elle engraisse, elle parfume le monde. A qui voulez-vous que je la compare ? A cette monture que le Sauveur envoya chercher par les Apôtres, ou bien au cheval blanc de l'Apocalypse, qui porte le vainqueur, le conquérant à travers le monde, qui se charge de dépouilles, qui dévore du pied la poudre et pousse toujours en avant ? C'est le porteur de la lumière et de la vérité, c'est le tueur de l'hérésie, c'est le meurtrier des crimes, le vengeur des injustices, le gardien de l'honneur humain. Rome ! elle porte l'univers et toutes les civilisations, toutes les sociétés ; insatiable ravisseuse, infatigable, elle porte des fardeaux magnifiques, des denrées de prix infini. On voudrait l'abaisser, la réduire à des faix médiocres, à des labeurs vulgaires. Ils n'y parviendront pas...

» Dieu est là pour lutter et pour défendre sa cause. Il y eut un vieux livre perdu qui s'appelait *les Guerres du Seigneur* (*Bella Domini*). Il n'est pas perdu, il n'est pas même encore achevé ; le voilà qui se continue. Les batailles s'ordonnent, le camp se lève, l'assemblée est venue, elle est debout ; c'est l'armée dont parle saint Jean Chrysostome, un camp harmonieux ! Avez-vous vu des chœurs de guerriers, des héros mélodieux, des hymnes vainqueurs. Lève-toi, harpe de Dieu, cythare vivante ; hâte-toi et reprends dès l'aurore la mélodie céleste qui ne sera plus interrompue. Voilà les armes de l'Église ; elle lutte, combat, triomphe, non avec le fer et la force, mais avec l'harmonie, avec des chants, avec des hymnes ;

elle courbe les esprits avec l'amour, elle ploie les armes avec la mélodieuse lumière. Ainsi Dieu combat, et il n'entend pas être vaincu. Et voici qu'elle se meut, l'armée pacifique, harmonieuse !....

» Mais, puisque nous sommes dans l'église d'un roi franc, n'oublions pas que Dieu s'est choisi un vaillant auxiliaire. On demandait à saint Louis, ce fier chrétien, qui il était. Vous savez ce qu'il répondit : « Louis de France, sergent du Christ ! » C'est bien : ce titre est beau, le poste est noble, le rôle est digne ! « Louis de France, sergent du Christ ! » L'épée de la France doit protéger l'Église ; c'est son génie, sa tradition, le cri des siècles. Ils voudraient humilier ma patrie : ils n'y réussiront pas. Elle est la base aimante, pieuse, ardente ; elle est ici, vaillante et fidèle, comme la fille aînée à côté de sa mère.

» Réjouissez-vous donc, habitants de ce lieu, et recevez les pèlerins que le monde envoie à Rome. On nous a trompés quand on nous a parlé de vos solitudes affligées et muettes. Nous l'avons vu, passant par vos champs : vous avez l'opulence de la verdure et des fleurs, le lait et le miel ; votre terre est drapée de belles couleurs ; de nobles pieds, des talons impropres aux marches vulgaires l'ont foulée. Cette terre touche au ciel, et des bénédictions sans fin montent et descendent.... Nous venons en prendre notre part. Longtemps nous avons différé, trop longtemps ; mais il nous sera beaucoup pardonné, parce que nous avons beaucoup aimé. Et maintenant notre cœur est soulagé comme

le vôtre, car nous avons été bénis comme vous. »

Outre Saint-Louis-des-Français il y a, à Rome, quelques autres églises qui rappellent des souvenirs intéressants pour la France. — Ainsi, j'ai visité, à Saint-André *Delle-Fratte*, la chapelle où M. Alphonse Ratisbonne fut miraculeusement converti, il y a vingt ans.

On sait que ce jeune homme était juif d'origine et de religion, d'une hostilité haineuse contre la foi catholique. Venu à Rome comme touriste, il visitait les monuments et les chefs-d'œuvre de l'art, évitant les églises autant qu'il le pouvait, lorsqu'il fut entraîné par un bon chrétien dans l'église de Saint-André *Delle-Fratte*. C'était en ce lieu que la divine grâce attendait le jeune israélite pour le renverser comme Saul sur le chemin de Damas. — Resté seul dans l'église, pendant que son guide était entré dans la sacristie pour régler quelques affaires, il lui sembla tout à coup qu'une profonde obscurité envahissait la nef et que toute la lumière se concentrait dans une chapelle latérale dédiée à saint Georges.

Porté dans cette chapelle par une force irrésistible, il s'y trouva en présence d'une miraculeuse apparition. C'était Marie qui, entourée d'une lumière resplendissante, se tenant debout sur l'autel, regardait le jeune homme avec une tendresse de mère. Devant cette gloire surnaturelle, sous ce regard puissant et doux, le jeune israélite tomba sur le pavé, frémissant d'une indicible émotion. C'est ainsi que son compa-

gnon le trouva. Lui, tout à l'heure si fier, si hautain, si haineux contre l'Église, il était devenu, en un clin d'œil, doux et humble de cœur, fils dévoué de Marie et de l'Église, n'ayant plus à la bouche que cette parole d'obéissance : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* »

Un regard de Marie avait fait ce miracle. *Elle ne lui avait rien dit, mais il avait tout compris.*

Préparé par les soins du R. P. de Villefort, le jeune converti reçut le Baptême quelques mois plus tard, dans l'église du *Jésus*. Et pour correspondre au miracle de sa conversion, il s'enrôla dans la milice sainte; — il est prêtre maintenant et ne cesse de porter à d'autres âmes la bénédiction salutaire dont il a été l'heureux élu

Dans la chapelle témoin de ce prodige, il y a deux tableaux qui en rappellent le souvenir. L'un représente l'apparition de la sainte Vierge, et l'autre le Baptême de Marie-Alponse Ratisbonne.

Il y avait devant cette chapelle un concours continuel de pèlerins français,

Les incrédules et les mauvais catholiques qui ont calomnié Rome de tant de manières, n'ont pas épargné le côté religieux. Ils ont même inventé un proverbe pour populariser leurs calomnies : « *Roma veduta, fede perduta.* Rome vue, foi perdue. » — Comment se fait-il donc que Rome soit le théâtre de toutes les grandes conversions modernes? Les protestants illustres qui se sentent inclinés par la grâce à embrasser

la foi catholique, font généralement le voyage de Rome, et après avoir vu, ils se convertissent.

Depuis Overbeck, le grand artiste religieux, jusqu'au docteur Frédéric Hurter, le nombre de ces âmes d'élite, converties par la vue de Rome, est incalculable. D'autres fois, c'est le sectaire qui vient à la Ville Éternelle, apportant, comme Alphonse Ratisbonne, un cœur saturé de mépris, de préjugés et de haine. Puis, l'influence de Rome se fait sentir; le parfum des choses divines pénètre peu à peu cette âme étonnée; vainement elle se débat contre cette vertu surnaturelle qui émane de Rome; comme Jacob, elle est renversée par le divin lutteur; et, tombant à ses pieds, elle lui demande la bénédiction des enfants de Dieu.

Rome, vue et étudiée, attire puissamment à la foi ce qu'il y a, en Europe, de plus élevé par l'intelligence et de plus honorable par la vie. Je pourrais faire une longue liste de ces grands convertis. — Cette attraction était signalée récemment par ce cri d'un Évêque anglican : « *Tendimus in Latium!* — et par cet autre cri, parti de l'Allemagne protestante : « *En avant vers Rome!* » C'est un fait incontestable : aucune ville ne voit autant de conversions illustres que Rome.—Comment expliquer ce phénomène? — Par cette observation bien simple, que Rome est réellement ce qu'elle doit être : le centre lumineux de la doctrine, la cité bénie de la foi et de la sainteté [1].

[1] Le nombre des soldats français convertis à Rome depuis 1848

« Un mauvais arbre, disait le Sauveur, ne saurait produire de bons fruits. »

« On ne cueille point de figues sur des épines, on ne coupe point de grappes de raisins sur des ronces. » Si donc Rome produit des fruits incomparables de sainteté, c'est qu'elle est sainte.

Je puis attester, sans craindre aucun démenti, que cette bienfaisante influence a sensiblement agi sur les pèlerins du monde entier, présents à Rome pour les fêtes de la canonisation. Quoique les dispositions fussent généralement excellentes, il y avait néanmoins, dans cette foule si diverse, des préjugés, des doutes, des répugnances. Les ennemis de l'Église avaient si bien menti qu'il en était resté quelque chose, même dans des cœurs tout dévoués au Saint-Siége. Eh bien! à la vue des personnes et des choses, les préjugés ont disparu, les doutes se sont dissipés comme par enchantement.

Chaque soir, les divers groupes de pèlerins, en se reposant des longues courses de la journée, exprimaient hautement leur admiration pour Rome, pour son clergé, pour son peuple. Cette admiration alla toujours croissant, et, vers la fin du pèlerinage, elle se manifesta souvent par des témoignages d'une vivacité toute française, si bien que les Romains nous comparaient aux trois cents renards de Samson, qui allaient incendier le pays des Philistins.

est très-considérable. Le sanctuaire de la *Mère Admirable*, à la Trinité-des-Monts, a été témoin de bien des prodiges.

Virtus de illo exibat et sanabat omnes. La vertu de Rome guérissait tous les cœurs et les enivrait comme d'un céleste parfum.

Sainte-Marie-des-Monts est encore une église où le nom de la France est glorifié par un Saint. — Le Bienheureux Benoît-Joseph Labre lui avait voué une prédilection particulière. Il l'avait choisie pour confidente de ses oraisons et de ses fervents colloques avec le bon Dieu. — Au retour de ses pèlerinages à Lorette et aux autres sanctuaires renommés de l'Italie, le pauvre Benoît-Joseph rentrait avec joie dans sa chère église de Sainte-Marie-des-Monts. C'était le lieu de son repos; il y passait ses journées, n'en sortant, vers midi, que pour demander à la charité publique le morceau de pain qui faisait son unique repas.

Les étrangers qui visitaient l'église, s'étonnaient de voir ce jeune homme en haillons, à visage de séraphin: c'était une vivante apparition de la sainte pauvreté. — Un jour, Benoît Labre avait prié à son ordinaire devant le maître-autel. Ce cœur si pur s'était répandu devant Dieu dans une effusion suprême. Brisé par l'ardeur de cette prière, consumé aussi par un jeûne continuel, le pauvre tomba évanoui sur le pavé de l'église. On l'emporta sans connaissance dans une maison voisine où il rendit sa belle âme à son Créateur.

A la nouvelle de cette mort, les enfants du quartier parcoururent la ville en criant: « *Le Saint est mort! le Saint est mort!* »

Rome entière fut émue par ce cri, et, pendant plusieurs jours, elle se porta à la maison où le jeune mendiant français venait de mourir. — Ce culte populaire, rendu spontanément à la sainteté de Benoît-Joseph Labre, a été ratifié de nos jours par les hommages de l'Église.

Pendant qu'on procédait aux fêtes de sa béatification à Rome et à Arras, les enfants du siècle disaient : « *Pourquoi tout ce bruit pour un mendiant ?* »

Voici le sens de ces fêtes catholiques que les esprits mondains ne comprenaient pas. L'Église glorifiait dans Benoît-Joseph Labre la portion pauvre et souffrante de l'humanité. Cette pauvreté, que le monde proscrit, elle l'inscrivait au catalogue des Bienheureux, se rappelant que le mendiant Lazare avait été le premier Saint canonisé par Jésus-Christ lui-même.

Quoiqu'on fasse, il y aura toujours des pauvres en ce monde. Les aimer, les secourir, les honorer, voilà le système de l'Église. Je doute fort qu'on en trouve un meilleur.

Le corps de Benoît-Joseph Labre fut enterré dans son église bien-aimée. Depuis, on a exhumé cette sainte dépouille, pour la placer sous un autel dédié au Bienheureux. — Vis-à-vis, est un autre autel consacré à saint Vincent-de-Paul. Le pauvre et l'ami des pauvres sont bien là, en face l'un de l'autre !

J'ai touché de mes mains et de mes lèvres le pilier contre lequel le Bienheureux Labre s'appuyait un peu, quand il sentait ses forces épuisées. C'était le seul sou-

lagement qu'il se permît à l'église. Les Romains vous montrent ce pilier comme une relique. Ils le conserveront comme ils conservent les moindres vestiges des serviteurs de Dieu. Ils ont le culte minutieux de la sainteté.

Un fonctionnaire romain, qui s'était épris d'une affection profonde pour le vertueux mendiant, et qui avait épousé la cause de sa béatification, lui a laissé sa maison en héritage.—Là, sont disposés avec ordre et enchâssés dans des reliquaires précieux les haillons portés par Joseph Labre. C'est le splendide vestiaire de la sainte pauvreté. On conserve avec le même soin le grabat et la pauvre chambre où il rendit le dernier soupir. Ce sanctuaire ne manque jamais de visiteurs.

Le quartier de Sainte-Marie-des-Monts est pauvre comme son saint patron; mais il est riche de foi et de piété. J'ai pu m'en convaincre par moi-même. Étant resté toute une matinée dans l'église, je l'ai vue constamment remplie d'hommes et de femmes du peuple, qui priaient avec ferveur. Les amis du Bienheureux Labre n'ont pas dégénéré. Un écrivain catholique a dit qu'il y a plus d'Évangile dans une *Petite-Sœur-des-Pauvres* que dans tous les ministres protestants d'Allemagne et d'Angleterre.

En voyant la châsse du Bienheureux Labre et les pauvres qui priaient à l'entour, je me persuadai qu'il y avait là plus d'Évangile, plus de vertu que dans tous les temples où l'on préconise Luther et Calvin. —Il y a plus d'avenir aussi !— Que seront au

tribunal de Dieu les philosophes, les incrédules, les ennemis de la sainte Église? — Des criminels effrayés et humiliés.

Le pauvre catholique de Rome et d'ailleurs sera porté par les Anges dans le sein du Christ, Abraham de la foi nouvelle.

Un aimable Saint disait quelquefois en souriant : « *Je serais bien attrapé s'il n'y avait pas de Paradis !* » Il y a des gens qui seront bien attrapés s'il y a un Enfer !.. Et il y en a un !..

En sortant de Sainte-Marie-des-Monts, on peut suivre cette rampe escarpée qui s'appelait, sous le paganisme, la *voie scélérate*, en souvenir d'un crime affreux. Une femme ambitieuse y avait foulé sous les roues de son char le cadavre de son père. Ce chemin sanglant la conduisit au trône de Rome et à l'exécration des siècles.

On arrive par cette rampe sur un plateau du mont Esquilin où s'élève l'église souverainement intéressante de *Santo-Pietro in vincoli*, Saint-Pierre-ès-liens. Les chaînes de saint Pierre sont conservées dans cette église. Je citerai à leur sujet la légende du bréviaire romain :

L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, étant allé en pèlerinage à Jérusalem, y reçut, parmi d'autres présents, la chaîne de fer dont l'Apôtre saint Pierre avait été lié par ordre d'Hérode. — Elle l'envoya dans la suite à Rome, à sa fille Eudoxie qui la porta au Souverain-Pontife. Celui-ci lui montra de son côté une autre chaîne dont le même Apôtre avait été garrotté par ordre de Néron. Or, pendant que le Pontife tenait

dans ses mains les deux chaînes, elles adhérèrent l'une à l'autre, de telle sorte qu'elles n'en formèrent plus qu'une seule.

J'ai vénéré, comme tous les pèlerins, cette insigne relique. J'ai placé sur mes bras, autour de mon cou, cette chaîne miraculeuse, et en ai fait un examen minutieux.—La chaîne de Jérusalem a les mailles plus petites que celles de Rome, mais le point de soudure est invisible. Elles forment un tout si parfait qu'on les dirait l'ouvrage du même ouvrier.

Cette chaîne et celle qu'on vénère à Saint-Paul-hors-des-murs ont lié l'Église dans son berceau. Mais la parole de Dieu, comme les rayons de soleil, ne peut être enchaînée. Du fond de leur prison, Pierre et Paul écrivaient aux Églises dispersées dans la Gentilité. Il y avait déjà des chrétiens partout, tant l'Évangile était rapide; les limites de l'empire étaient dépassées; et de l'Espagne aux grandes Indes, la parole de Dieu courait dans le monde :

Verbum Dei non est alligatum.

Non loin du reliquaire qui renferme les chaînes de saint Pierre, on admire le chef-d'œuvre de la sculpture moderne : le *Moïse* de Michel-Ange. —Le Législateur hébreu est représenté de taille colossale, tenant d'une main les Tables de la loi, de l'autre une mèche de sa longue barbe, et jetant sur le peuple un regard imposant d'inspiration et d'autorité. On sent que le Prophète-Législateur sort des flammes du Sinaï. Après

avoir terminé cette statue, l'artiste lui frappa, dit-on, un coup de marteau sur le genou, en s'écriant : « *Parle donc maintenant!* » Cette signature du génie est encore visible.

Les chanoines réguliers qui desservent cette église, sont chargés de l'éducation du jeune Mortara. C'est un pieux enfant qui goûte avec une simplicité joyeuse le bonheur d'être catholique. Il n'est pas soustrait à sa famille, qui peut le visiter quand bon lui semble ; mais il est protégé dans la foi de son Baptême.

On a beaucoup écrit, beaucoup déclamé contre l'Église, à propos de cet enfant. Voici la question réduite à ses termes les plus simples : Le Pape était en présence de deux droits, — droit naturel de la famille, — droit surnaturel de Jésus-Christ, acquis par le Baptême. Le Pape, comme de raison, a mis Dieu avant les hommes : il a fait passer le droit divin de Jésus-Christ avant le droit humain de la famille. C'était de bonne justice ; mais, pour certaines gens, les droits de l'homme sont tout ; — les droits de Dieu, néant. C'est pourquoi le Pape fut hautement accusé comme lésant les droits de la famille et de l'humanité.

Nous répétons que le jeune Mortara n'est pas, comme on l'a dit, perdu pour sa famille. Fils de l'Église, il demeure, pendant sa minorité, sous la tutelle spirituelle de sa Mère. Mais, devenu majeur, il sera livré, comme tout autre, à sa responsabilité personnelle ; il pourra rester dans sa famille et disposer de son âme au gré de sa liberté. Ce que la loi française

fait pour le temporel des mineurs, l'Église romaine le fait aussi pour leur spirituel. —Est-ce que l'héritage matériel doit être protégé, tandis que l'héritage sacré de la foi serait traité comme une non-valeur, ne méritant que l'insouciance et le dédain? — L'Église n'acceptera jamais cette théorie, et sa conduite sera toujours réglée par cette maxime apostolique : *Meliùs est obedire Deo quam hominibus :* il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Les ennemis de l'Église osent attribuer à un sordide intérêt l'attitude actuelle du Pape vis-à-vis de la Révolution. « L'Église, disent-ils, est de facile accommodement dans le domaine spirituel. Mais quand il s'agit du temporel, elle résiste et retient opiniâtrement. » Il me semble que l'affaire Mortara a été une réponse anticipée à cette accusation.

Là, il ne s'agissait d'aucun intérêt matériel, mais de l'âme d'un pauvre enfant. Eh bien! pour protéger cette âme, que fit le Pape? Précisément ce qu'il fait encore aujourd'hui pour défendre son petit royaume: il résista aux clameurs de la presse, aux menaces de ses ennemis, aux conseils pusillanimes des prudents. Il ne craignit pas, par cette résistance, de sacrifier en Europe et dans le monde sa popularité et celle de l'Église. Et cette formidable lutte fut affrontée pour sauver une âme, l'âme d'un petit Juif, régénérée par le Baptême.

Cela prouve que quand le Pape dit : « *Non possumus*, » ce n'est pas l'intérêt qui l'inspire, mais la règle éternelle du droit.

CHAPITRE XX.

MONUMENTS DE LA PLACE D'ESPAGNE.—LE PINCIO.

La place d'Espagne, l'une des plus belles de Rome, offre deux monuments du plus haut intérêt pour le visiteur catholique : — le collége de la Propagande et la colonne de l'Immaculée-Conception.

Le collége de la Propagande est un vaste établissement fondé par les Papes pour le service des missions. Il renferme des séminaristes Géorgiens, Persans, Nestoriens, Jacobites, Melchites, Coptes, Abyssins, Arméniens, etc. Il y en a de tous les pays et de toutes les couleurs. — Ces jeunes gens sont instruits dans la doctrine, formés à la vertu, et, après avoir reçu le caractère sacerdotal, sont renvoyés dans leur pays comme missionnaires, pour propager la foi. J'ai vu à Rome deux jeunes nègres nouvellement arrivés des côtes d'Afrique, qui venaient à la Propagande pour y faire l'apprentissage de l'apostolat.

L'établissement possède une imprimerie pourvue de caractères de quarante-huit langues différentes, et une ample bibliothèque où se trouve la collection complète des lettres et mémoires qui viennent des missions ou qui les concernent.

On peut dire que la Propagande est une Pentecôte permanente : on y parle à peu près toutes les langues de la terre. C'est aussi un beau témoignage du caractère catholique ct apostolique de l'Église. — Le caractère catholique s'y révèle par cet assemblage de jeunes gens qui représentent tous les peuples hérétiques et infidèles de la terre. Séparés de langages, de nationalités, de patries, ils sont unis dans le même Baptême, dans la même foi et dans la même charité.

Quant au caractère apostolique, il est manifeste au séminaire de la Propagande : c'est une pépinière d'Apôtres et de Martyrs. Cet apostolat, toujours jeune, toujours actif, toujours avide de conquêtes, est une des magnificences de l'Église. Le schisme grec n'a pas d'apostolat : il végète tristement dans sa décrépitude. Le protestantisme fait de la propagande, mais par imitation et par jalousie.

L'Église seule est apostolique en tout :—apostolique par son Chef qui est le 258e successeur de saint Pierre, et qui occupe le même siége, après dix-huit siècles ; apostolique par les Évêques, qui sont les successeurs légitimes des Apôtres et les gardiens de la même foi ; apostolique par le Sacrifice non sanglant, par les prières liturgiques, par les vêtements sacerdotaux, par les traditions de perfection, de virginité et de martyre. Tout cela est du christianisme primitif.

Mais cette énergie apostolique se révèle surtout par la prédication.— Il est une parole plus forte que toute

force matérielle, plus opiniâtre que toute résistance, plus intrépide que tous les courages, — c'est la parole de l'apostolat catholique. Qu'elle ait pour théâtre une chaire illustre ou une chaire de village, une grande ville ou un désert, un trône ou un échafaud, elle résonne partout la même, libre et ferme comme la vérité, active et pénétrante comme le tranchant du glaive. C'est dans ce collége illustre de la Propagande, c'est dans notre séminaire des Missions-Étrangères que se prépare cette parole apostolique, que se forgent ces fortes armes de la vérité.

De là, les hérauts de l'Évangile partiront vers tous les points du globe : ils iront dire aux deux Amériques, aux îles de l'Océanie, aux côtes africaines, aux vieilles terres du Levant, aux Indes et à la Chine la parole sacrée que Rome a déposée sur leurs lèvres. Ils ne changeront pas cette parole, car elle vient de l'Église, elle vient des Apôtres, elle vient de Jésus-Christ. Ils la signeront de leur sang, s'il le faut; mais ils n'en laisseront pas périr une syllabe :

Iota unum aut unus apex non præteribit.

Cette parole n'est pas un bruit stérile, un éclat vide de cymbale retentissante. Elle passe dans le monde en faisant le bien; c'est la seule *qui convertisse*.

Naguère, dans une circonstance mémorable, Pie IX signalait les fruits merveilleux de l'apostolat catholique. Dans un Bref publié le 6 janvier 1862, pour établir

une congrégation spécialement chargée des intérêts spirituels de l'Orient, il s'exprimait ainsi :

« Considérant les innombrables occupations dont la congrégation de la Propagande est en quelque sorte accablée, par suite de l'extension prodigieuse de notre sainte religion dans l'Amérique septentrionale, dans les Indes orientales, en Chine, en Océanie, en Europe même, et par suite de l'augmentation du nombre des siéges épiscopaux, des vicariats apostoliques et des missionnaires, il a paru manifeste que la congrégation de la Propagande a besoin d'être renforcée pour suffire à l'expédition des affaires d'Orient.

» Nous avons donc résolu de porter remède à cet état de choses, en établissant une congrégation spéciale et stable, chargée exclusivement de tout ce qui concerne le rite, la discipline et la correction des livres liturgiques des Églises d'Orient. »

On nous permettra d'appuyer cette consolante parole du Saint-Père, par une petite statistique de nos missions :

Au commencement de ce siècle, l'Angleterre et l'Écosse ne comptaient pas plus de 60,000 catholiques; leur nombre s'élève actuellement à trois millions et demi; on porte à 800 par année le nombre des conversions qui s'opèrent dans la seule ville de Londres; quant à celles qui ont lieu annuellement dans toute l'Angleterre, on ne saurait en donner le chiffre exact.

En 1850, un catholique anglais écrivait au *Morning-*

Post une lettre dont nous extrayons le passage suivant : « Londres contient à lui seul autant de catholiques que Rome elle-même. A Liverpool, un tiers de la population est catholique ; à Preston, plus de la moitié des habitants suivent les rites romains ; à Manchester, Birmingham, Bristol, et dans tous les centres de populations, il y a considérablement de catholiques irlandais établis, et on peut dire que la population indigène vient de plus en plus à eux chaque jour. Les conversions sont si fréquentes que nous aurons la majorité à un temps donné. »

Ce mouvement de l'Angleterre vers le catholicisme, au milieu du XIX[e] siècle, a été vraiment prodigieux. De 1840 à 1852, on compte deux cents ministres anglicans convertis à la foi romaine, parmi lesquels plusieurs savants docteurs en théologie, prédicateurs éloquents, publicistes renommés, jouissant, en Angleterre et à l'étranger, de la plus haute considération. L'Université d'Oxford a fourni le plus nombreux et le plus illustre contingent dans ce mouvement conversionniste, qui se continue encore de nos jours [1]. Si l'on considère la science profonde et le caractère hautement moral des nouveaux convertis, les sacrifices de tous genres qu'ils ont été obligés de faire en entrant dans le sein de l'Église, on verra dans ce fait contemporain

[1] Parmi ces grands convertis, on peut citer des noms tels que Newman, Manning, William Faber, Wilberforce, Spencer, Talbot, lord Holland, etc. Une seule de ces conversions vaut tout un *Traité de la vraie religion*.

l'un des plus mémorables événements de l'histoire ecclésiastique.

Voici les épreuves que doivent subir les ministres anglicans qui se convertissent :

1° Sacrifier une position acquise et souvent l'espoir du plus brillant avenir ;

2° Renoncer à des bénéfices dont les revenus annuels atteignent souvent le chiffre de 20 à 30 mille francs, pour se condamner, eux et leur famille, aux privations et quelquefois à l'indigence ;

3° Sacrifier une popularité honorablement acquise, froisser le sentiment national, très-ombrageux en Angleterre, braver les invectives du journalisme, souffrir les persécutions tracassières de la famille et de l'Église établie.

Ces immenses obstacles n'arrêtent pas ces généreux conquis de la vérité. Fortune magnifique, brillantes espérances, relations de famille et d'amitié, ils sacrifient tout pour se faire catholiques, pour se faire pauvres, pour se faire prêtres et apôtres. La plupart, après leur conversion, adressent à leurs parents, à leurs amis, à leurs troupeaux restés dans les ténèbres, des lettres d'appel où éclate la joie de l'âme dans la possession de la lumière. Et ces appels sont souvent entendus.

Cet ensemble de faits constitue la plus magnifique apologie de la religion catholique.

On a vu, à différentes époques de l'histoire, des masses populaires quitter l'idolâtrie ou l'hérésie pour

embrasser la vraie foi; mais les plus hautes intelligences de la plus fière nation du monde, ramenées à l'Église catholique par l'étude et par la science, se dépouillant des préjugés nationaux, renonçant aux douceurs de l'amitié, aux jouissances de la fortune, pour embrasser librement la pauvreté religieuse, l'austérité sacerdotale, — voilà ce qui ne s'était peut-être jamais vu avant le temps où nous vivons. En présence de ces conversions intelligentes, désintéressées, n'ayant pour avenir que le sacrifice, et pour ambition que la sainteté, que deviennent les petites conquêtes équivoques du protestantisme?

Que la doctrine du *libre examen* séduise quelques âmes par l'attrait de la nouveauté, par l'appât d'une morale commode, cela se comprend. Mais attirer les âmes par les hautes lumières de la vérité, par l'évidence du devoir, par l'amour ardent du sacrifice et de la sainteté, cela n'appartient qu'au catholicisme; c'est un chef-d'œuvre qui lui est réservé absolument.

En Allemagne, les gouvernements sont en majorité protestants; mais, sous ces gouvernements, la moyenne de la population catholique est presque la moitié des habitants. — Ainsi, on compte en Prusse 8 millions d'évangéliques, 5 millions de catholiques, 3 millions de juifs.

En Westphalie et dans la province Rhénane, sur 3,700,000 habitants, 2,300,000 sont catholiques. — Dans la province de Posen, sur un million d'habitants,

il y a 700,000 catholiques; — en Silésie, la moitié de la population pratique la foi romaine.

Le mouvement catholique en Allemagne présente à peu près les mêmes caractères qu'en Angleterre. Le *Correspondant du Nord*, organe luthérien, à Mecklembourg, après avoir exposé en 1852 l'état pitoyable du protestantisme allemand, terminait un article par ces mots : « *En avant vers Rome!* » Ce cri de ralliement exprime le besoin des meilleures âmes. Aussi les conquêtes de l'Église sont-elles innombrables; — et quelles conquêtes que celle de Stolberg, de Hurter, de Madame Ida de Hahn-Hahn et de tant d'autres?

En Suisse, Genève, la métropole du calvinisme, se catholicise de plus en plus. On sait que le calvinisme génevois est complètement tourné au rationalisme pur. Il y a deux ans, l'Alliance évangélique, ayant convoqué le ban et l'arrière-ban des ministres protestants, résolut d'établir un symbole de foi. L'assemblée ne tomba d'accord que sur cette formule: « *Je crois en Dieu.* » Tout le reste fut écarté comme contraire au principe de libre examen. — Il résulte de là que toutes les âmes sincèrement chrétiennes cherchent un asile dans la foi catholique. Genève renferme une population de 40,000 âmes, et près de la moitié appartient maintenant à l'Église.

En Russie, les conversions sont moins nombreuses à cause des lois terribles qui frappent les nouveaux convertis; il y en a cependant et d'excellente qualité. La seule conquête de Madame de Swetchine et du Père

Schouvaloff serait une gloire pour l'Église; mais il y en a d'autres; ainsi les familles princières Gagarin et Galitzin ont quitté le schisme pour la vraie foi; et si l'on en pouvait croire des témoignages émanés de haut, il paraîtrait que le célèbre Empereur Alexandre serait mort catholique.

Si la parole évangélique était libre dans l'immense empire russe, un retour vers l'Église romaine s'opérerait en masse. Le Père Gagarin l'a démontré par des raisons solides, et il ne désespère pas de voir briller ce beau jour, aussi fortuné pour la Russie que glorieux pour l'Église.

Au commencement du siècle, les États-Unis, peuplés par des émigrants Anglais, étaient presque exclusivement protestants. Il n'y avait que 24,000 catholiques. On y compte aujourd'hui plusieurs millions de fidèles, 30 Évêchés, 26 séminaires, 19 Ordres religieux, 58 couvents de religieuses, 94 colléges, 86 pensionnats de jeunes filles. — Dans les colonies anglaises, d'Amérique, ancien Canada, Acadie, Nouvelle-Écosse, le catholicisme est également très-florissant.

Le peuple irlandais, persécuté chez lui, devient, par l'émigration, un peuple apôtre, portant sur tous les points du monde des colonies catholiques qui deviennent ensuite de puissantes chrétientés.

En Chine et au Tonking, nos missions étaient désorganisées, presque réduites à néant. La Propagande catholique leur a envoyé des ouvriers, qui, depuis trente ans, défrichent le sol et l'arrosent de leur sang. La

Corée, la Chine, le Tonking sont les plus glorieux théâtres de l'apostolat moderne. Il y a là une splendeur d'héroïsme et de martyre qui le dispute aux premiers siècles de l'Église. Ce noble sang sera une semence de chrétiens : les jours de la moisson se préparent.— Immense moisson que celle de quatre cent millions d'hommes ! *Messis quidem multa !*

Dans les îles Océaniennes, l'anthropophagie était générale ; c'est tout dire. — L'Évangile, comme un souffle divin, a traversé ces îles ; et plusieurs sont devenues des paradis terrestres par la douceur, la pureté et la ferveur des nouveaux chrétiens.

Le vieil Orient croupissait dans sa routine ignorante et vicieuse. Là aussi la Propagande catholique a travaillé, par ses missions, par ses écoles, par ses apôtres, par ses religieuses ; et voici que l'Orient se tourne vers Rome, comme les tribus captives vers Jérusalem.

L'Afrique restera-t-elle dans sa séculaire dégradation? Nous espérons des choses meilleures : *meliora confidimus*. L'apostolat catholique l'assiége par l'Algérie, par l'Égypte, par l'Abyssinie, par le Cap, par les Guinées, par le Sénégal. Puisse-t-elle ne pas échapper à cette amoureuse étreinte ! Pour effacer la malédiction de Cham et réparer cette prodigieuse ruine humaine, il faut la main du sacerdoce catholique. Les deux jeunes nègres que je vis à Rome comprenaient bien cela :—« Notre race est déchue, disaient-ils, et l'Église seule peut la régénérer par la doctrine du Christ et

par les Sacrements; pour cela, il faut des prêtres; — c'est pourquoi nous venons demander à Rome la science de la foi et l'onction sacerdotale. — Après avoir reçu ces deux choses, nous retournerons au désert. »

Dans ce mouvement général de conversion, les Juifs ne sont pas restés en arrière. Tout le monde connaît les noms de MM. Ratisbonne, Drach, Libermann, Hermann, Bauer, etc. La plupart de ces conversions offrent des caractères miraculeux. M. l'abbé Théodore Ratisbonne disait dans un sermon prêché en décembre 1860: « Mes mains ont déjà versé l'eau du Baptême sur plus de six cents enfants d'Israël. »

La parole du Saint-Père est donc vraie: « En ces derniers temps, notre sainte religion a pris une extension prodigieuse dans l'Amérique septentrionale, dans les Indes orientales, en Chine, en Océanie et dans l'Europe même. »

Séminaire de la Propagande, cénacle sacro-saint de l'Église, sois béni! Tu renfermes dans tes murs catholiques et apostoliques la lumière et la vie des nations!

Au milieu de la place, devant la grande façade du collége de la Propagande, s'élève le monument de l'Immaculée Conception, érigé en 1856 par Pie IX. La statue de la Sainte-Vierge est supportée, à une hauteur de 80 pieds, par une colonne antique de marbre carystien. Sur les angles saillants du socle, sont assises les statues colossales de Moïse, de David,

d'Isaïe et d'Ézéchiel, qui ont spécialement prédit le mystère de l'Immaculée Conception. Ce monument de l'un des plus grands faits religieux de notre siècle, est aussi imposant que gracieux. En voyant ces Prophètes de l'ancienne loi et, au milieu de leur groupe inspiré, cette colonne qui s'élance comme une tige couronnée de sa fleur, je me rappelai les paroles d'Isaïe : « Une fleur sortira de la tige de Jessé ; l'Esprit de Dieu se reposera sur elle, — l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété. »

Ce monument lui-même est prophétique : en proclamant le triomphe de Marie, il prédit, pour un avenir prochain, le triomphe de l'Église ; c'est le sentiment unanime des Saints. Tous ont pensé que l'honneur rendu à Marie par la décision dogmatique de l'Immaculée Conception, rejaillirait sur l'Église en bénédictions éclatantes. En présence des orages déchaînés contre la barque de Pierre, bien des cœurs chancellent et semblent demander : « Où sont les promesses des Saints ? » — Prenons confiance. Jamais le Christ ne fut plus près de son triomphe que le jour où il fut crucifié sur le Calvaire.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !

De la place d'Espagne, on monte par un escalier monumental à la Trinité-des-Monts et au Pincio. Ce quartier mérite encore son ancien nom de Colline des jardins : *Collis hortulorum.* Il y a partout des

massifs de beaux arbres qui purifient et embaument l'air. L'avenue ombragée qui conduit au Pincio, suit le flanc de la colline et permet de voir à loisir l'ensemble monumental de Rome: églises, dômes, palais, obélisques, arcs de triomphe. C'est un poème de marbre et de granit qui chante les vieilles gloires de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. Il chante surtout l'Église; et en contemplant Rome des hauteurs du Pincio, je me rappelai ces beaux vers de Racine:

« Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clarté,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations devant toi prosternés
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière. ».

La promenade du Pincio occupe l'emplacement des jardins de Salluste et de Lucullus. Elle est elle-même un jardin magnifique. En faisant le tour de ses hautes terrasses, on a successivement pour horizon la place du Peuple, le Tibre et la Ripetta, la délicieuse villa Borghèse et la campagne.

A certaines heures du jour, le Pincio offre un tableau très-animé : tandis que les promeneurs à pied se repo-

sent sous les ombrages, ou suivent paisiblement les allées intérieures, de brillants équipages circulent autour de la promenade, en exhibant les couleurs les plus variées. Là est représentée la haute aristocratie de Rome, et, en certaines circonstances, celle du monde entier, sans en excepter les souverains[1]. Grands et petits, riches et pauvres, prêtres et laïques, catholiques et protestants, — tout le monde se sent chez soi et comme en famille. On est chez le Pape, le Père commun de la chrétienté.

Les nations protestantes elles-mêmes ne sont-elles pas filles du Pape? N'est-ce pas l'Église qui les a formées, qui les a fait vivre pendant des siècles dans l'atmosphère du christianisme, et qui en a fait de grands peuples? Que serait l'Angleterre, que serait l'Allemagne sans l'Église? — Ce qu'elles étaient au temps des Barbares; ce que sont encore aujourd'hui les Turcs, les Indous ou les tribus australiennes; ce que sont tous les peuples qui ne sont pas fils de l'Église.

Les nations protestantes ont bien pu renier leur Mère et la chasser de chez elles; mais elles ne peuvent renier la vie qu'elle leur a donnée. Il faut qu'elles subissent le joug de ce bienfait.

[1] Il y a deux ans, on vit en même temps à Rome le roi et la reine de Prusse, la reine d'Espagne, le grand-duc de Toscane, le prince de Galles, le prince Albert de Prusse, trois archiducs d'Autriche, le duc de Mecklembourg-Strélitz, le prince Romanoff, etc. Tous ces illustres personnages étaient accompagnés de leurs cours.

Des hauteurs du Pincio, j'ai vu le soleil couchant descendre derrière les grands arbres de la villa Borghèse. L'air était calme, transparent, chargé de senteurs délicieuses. Le parfum de Rome est une réalité.

A côté du Pincio est le palais de l'Académie de France, qui a pour annexe une charmante villa, ancienne propriété des Médicis. — Le gouvernement français entretient, dans ce magnifique établissement, un certain nombre de jeunes artistes qui ont mérité cette faveur à l'École des beaux-arts de Paris. — Plusieurs autres nations ont à Rome des établissements de ce genre. — Centre de toute lumière morale, la Ville Éternelle est aussi le foyer des beaux-arts. Le plus beau talent artistique demeure incomplet s'il n'est pas coloré et mûri par le soleil d'Italie.

A l'artiste, il faut Rome avec la lumière de son ciel admirable, les lignes grandes et pures de ses horizons, la beauté antique de ses paysages, le recueillement de sa vie méditative, les allures pittoresques de son peuple et surtout la profusion de ses chefs-d'œuvre. Nos grands paysagistes français, Claude Lorrain, Le Poussin et Léopold Robert se sont formés à cette école.

Rome entière est un immense musée. Ses églises, ses places publiques, ses rues, ses campagnes sont illustrées par le triple génie de l'architecture, de la statuaire et de la peinture. Il y a à Rome soixante-dix palais, sans compter les villas qui en dépendent. Or, palais et villas regorgent de chefs-d'œuvre anciens

et modernes. A tout cela, si vous ajoutez l'appoint considérable fourni par les couvents, vous aurez un total qui dépasse l'imagination.

Rome a tiré le monde de la barbarie par la diffusion du vrai et du beau. C'est elle qui a prononcé le puissant *Fiat lux* qui a débrouillé le cahos barbare pour faire de l'Europe la tête forte et intelligente de l'humanité. — J'insiste sur ce fait capital, parce qu'il est trop méconnu de nos jours. On prend l'héritage, sans reconnaissance pour la Mère de famille qui l'a conservé et augmenté pendant dix-huit siècles.

Mais plus on oublie, plus nous devons nous souvenir; plus on est ingrat, plus nous devons rappeler la dette de reconnaissance. — La fameuse inscription de la basilique Latérane pourrait être appliquée à Rome, ainsi modifiée :

Ville sacro-sainte de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les nations civilisées de l'univers.

CHAPITRE XXI.

TOLÉRANCE ROMAINE.

Rome est inébranlable dans les questions de principes : si la vérité et le droit disparaissaient de la terre, c'est à Rome qu'il faudrait aller les chercher. Mais elle est d'une douce tolérance envers les personnes; elle fait comme Dieu qui hait infiniment le péché sans cesser d'aimer le pécheur.—Tout le monde sait que cette tolérance a toujours été dans les habitudes romaines. Ainsi, l'Inquisition, dont on fait à dessein un épouvantail sinistre, n'a jamais versé une seule goutte de sang à Rome.—Voici un fait que les protestants ne cessent de nous objecter comme un crime abominable, et dans lequel on peut montrer un exemple de tolérance pontificale :

Après que l'exécution politique connue dans l'histoire sous le nom de Saint-Barthélemy, eut été consommée, ce fait fut présenté au Pape comme une répression légitime de sujets révoltés contre leur roi. La monarchie, disait-on, avait couru un immense péril ; mais les conspirateurs avaient été découverts à temps et châtiés comme ils le méritaient.

Trompé par ce rapport de l'ambassadeur français,

le Pape prescrivit un *Te Deum* pour remercier Dieu d'avoir sauvé les jours du roi très-chrétien. Mais, pendant la cérémonie, il ne cessa de répandre des larmes; comme on lui en demandait la cause, il répondit avec émotion : « *Qui me dira que, parmi les coupables, on n'a pas frappé des innocents ?* » Tout le cœur des Papes est dans cette parole. L'Esprit-Saint, en leur donnant l'onction pontificale, leur donne aussi la bonté paternelle.

Une preuve matérielle de cette tolérance, c'est le *Ghetto*, quartier habité par les Juifs. Ils sont là parfaitement chez eux, et peuvent trafiquer tout à leur aise, sous la protection du gouvernement pontifical. Personne ne les empêche de négocier, de faire le bas ou le haut commerce en attendant le Messie, — et Dieu sait s'ils s'en donnent à cœur joie ! — Deux obligations onéreuses leur sont cependant imposées : 1° En face de leur rue principale, il y a un grand Christ avec cette inscription : « *Totâ die, expandi manus meas ad populum incredulum et contradicentem.* Pendant tout le jour, j'ai étendu mes mains vers le peuple incrédule et contradicteur. » 2° Une fois par an, ils sont obligés d'assister à un sermon qui traite ordinairement de la divinité de Jésus-Christ.

Ne sentez-vous pas, dans cette double mesure, un mélange de justice débonnaire et d'estime surnaturelle pour les âmes? Rome ne veut pas violenter ces pauvres égarés, mais elle voudrait bien les sauver !... C'est pourquoi elle les appelle à Dieu par ses deux voix

les plus douces, par la Croix de Jésus et par la parole de vie !

Si les Juifs sont libres à Rome, à plus forte raison les chrétiens. La police veille ici comme ailleurs, mais on ne la sent nulle part. L'homme y est traité comme un être libre qui a droit non-seulement à la protection, mais encore au respect.—J'ai visité quelques administrations où je n'ai vu que des laïques. Je n'ai rien remarqué en eux de rogue ni de maussade. Ils sont polis et vous donnent complaisamment les explications ou renseignements dont vous avez besoin.

Voici un fait qui donnera une idée de l'indulgence romaine : — En arrivant à Civita-Vecchia, chaque voyageur dépose au bureau de police son passeport dont on lui délivre un reçu, et l'administration se charge d'expédier les passeports à Rome, au palais de Monte-Citorio qui est l'hôtel de la police.

Le reçu porte cet avis comminatoire : « Chaque étranger devra se présenter dans les vingt-quatre heures, après son arrivée, à la direction générale de la police, et se pourvoir d'un permis de résidence. Quiconque manquera de se conformer à cette prescription, encourra la peine déterminée par l'art. 8 du règlement de police du 28 août 1861, etc. »

Quelle est cette peine? est-ce une amende ? est-ce un tour de prison ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, cette formule menaçante effraie les nouveaux venus, et ils se préparent à déployer le plus louable zèle pour satisfaire la police. — Mais les voyageurs experts et

déjà romanisés leur disent : « Soyez sans crainte, et parcourez Rome de long en large ; la police ne vous fera rien du tout. »—Et, en effet, on réside paisiblement, aussi longtemps qu'on le veut, sans aucune carte légalisée ; et quand, la veille du départ, on va retirer son passeport, la police se montre sans rancune ; elle n'a que des amabilités.—Je n'affirmerais pas, toutefois, qu'elle use de la même indulgence envers tout le monde. Elle a bien des raisons pour faire des différences, vu que les loups rôdent souvent autour de la bergerie.

Cette ample indulgence romaine est à peu près la même partout. Ainsi, quand il s'agissait d'assister à certaines réunions intéressantes, Académies, séances musicales, littéraires, et même cérémonies religieuses, nous autres Français, avec nos habitudes réglementaires, nous demandions des cartes d'entrée. Les Romains, qui connaissent ce faible, ont la bonté de le satisfaire, et ils donnent des cartes autant qu'on en désire.

A l'heure annoncée pour la cérémonie, vous arrivez, le billet officiel à la main, et vous êtes précédé par une foule de citoyens qui en sont dépourvus. Si vous dites à votre voisin : — « Mais je croyais qu'on ne recevait qu'avec carte d'entrée ? » — l'Italien vous répond en souriant : « *Oh ! tutti quanti, signor, tutti quanti.* »

Si vous répliquez : « *Chez nous*, tout se fait réglementairement ; on est bien plus avancé qu'en Italie ; »—

l'Italien vous répond flegmatiquement par sa maxime nationale : « *Chi lo sa?* » — Au fait! *Chi lo sa?...*

Cette large hospitalité, cette paternelle indulgence, je dirai presque cette bonhomie administrative, rendent le séjour de Rome parfaitement agréable.

Ceux qui l'ont habitée regrettent en partant la cité pontificale, et ils s'éloignent avec l'espérance d'y retourner un jour. Les protestants eux-mêmes s'y trouvent à merveille. Ils semblent respirer là comme un parfum oublié de la vieille patrie catholique.

Bien des fois, la religion a trouvé son compte à ces résidences prolongées dans la Ville sainte. Les Anglais surtout y laissent souvent leur anglicanisme. — Puissent-ils le laisser tous, et la religion sera souveraine de l'univers!...

Il y a, sur les Anglais, une parole d'un Pape qui devrait leur faire chérir la Papauté.

Un jour, saint Grégoire le Grand, traversant une place de Rome, vit de jeunes esclaves à blonde chevelure, aux yeux bleus, à physionomie fière et douce. — « Qui sont ces jeunes hommes, demanda le Pontife? » — « Ce sont des Angles, lui fut-il répondu. » — « Ils ne seraient pas des Angles, mais des Anges, s'ils étaient chrétiens, s'écria le bon Pape. »

Et, de ce moment, son cœur fut épris de ce peuple; il rêva sa conversion. Par lui, le moine Augustin fut envoyé vers la Grande-Bretagne, et, pacifique conquérant, il soumit ce pays à l'Empire spirituel du Saint-Père Grégoire et du Christ Jésus. A partir de ce temps-

là, il n'y eut plus d'esclaves parmi les Angles. La Papauté leur avait apporté la liberté avec le Baptême.

Or la parole de saint Grégoire est toujours vraie : quand les Anglais sont chrétiens, (et chrétiens catholiques, s'entend,) ils sont des Anges. — Ce peuple a un fonds si riche que lorsque la grâce vient s'enter sur cette puissante nature, il en résulte de grands chrétiens.

Quels chrétiens que le Cardinal Wiseman, le docteur Newman, le docteur Manning et le Père Faber! — Dans leur jeune catholicisme, ils s'élancent d'un seul bond à la tête de l'apologétique et de la spiritualité religieuses. Le Père Faber, à mon avis, dépasse énormément nos ascétiques français. On trouve dans ses écrits une jeunesse de foi, une ampleur de doctrine, une poésie de sainteté, une abondance de sève surnaturelle, qui font de lui le docteur par excellence de la spiritualité moderne.

Ce qui fait l'aptitude religieuse des Anglais, c'est leur respect inné de la loi. Une fois catholiques, ils le sont sérieusement, parce qu'ils portent ce même respect à toutes les lois de l'Église, même aux plus minutieuses. En voici un exemple que je tiens de bonne source : Monseigneur Talbot est Prélat domestique de Sa Sainteté, et, à ce titre, il a, pendant deux mois de l'année, des fonctions à remplir au Vatican. Monseigneur Talbot habite Londres; et vu l'éloignement, il pourrait facilement se faire dispenser de son emploi; mais il est Anglais; et, pour l'Anglais, la loi avant tout, — la loi jusqu'au rigide formalisme.

Donc, Monseigneur Talbot part chaque année de Londres et se rend ponctuellement à Rome, — remplit les devoirs de sa charge, et revient à Londres avec la même ponctualité, — faisant ainsi mille à douze cents lieues pour obéir, non pas à une loi, mais à une convenance.

On fait, dans toute l'Église, et principalement à Paris, des prières ferventes pour la conversion de l'Angleterre. Daigne le ciel exaucer ces prières! Ce serait pour la religion un triomphe aussi beau que profitable. Des signes et des avertissements extraordinaires permettent de l'espérer. — Je me rappelle avoir lu dans la vie du vénérable Curé d'Ars qu'un jour l'Évêque de Birmingham lui exposait les tristesses et les consolations des catholiques Anglais. Le saint vieillard écoutait silencieusement, comme absorbé dans une vision intérieure. Tout à coup ses yeux s'illuminèrent et il s'écria avec un accent prophétique: « *Monseigneur, je suis sûr que l'Église d'Angleterre reprendra son ancienne splendeur!* » — *Fiat!*

Cette grande vision de l'avenir, — l'Angleterre catholique! — a éclipsé mon sujet. — Je m'empresse d'y revenir.

Rome est donc une patrie commune, libéralement hospitalière. Artistes, pèlerins, voyageurs cosmopolites, tous apparemment s'y trouvent bien, puisqu'ils y viennent si nombreux, y séjournent si longtemps, aiment tant à y revenir et souvent s'y fixent pour toujours. Le vieux roi de Bavière s'écriait naguère en la

revoyant : « Il y a deux ans que je voulais revenir à Rome ; les événements politiques s'y opposaient ; mais je n'ai pas pu y tenir plus longtemps... On ne vit qu'à Rome! »

Les Souverains exilés prennent aussi le chemin de la Ville Éternelle. Ces illustres naufragés des tempêtes sociales trouvent là un asile discret, des pensées plus hautes que les trônes perdus, et surtout un grand cœur paternel ému de toutes les infortunes.

Quand ils ne viennent pas à Rome, c'est Rome qui va à eux pour leur porter d'autres consolations, d'autres espérances, d'autres joies que celles de la terre. Tandis que Napoléon Ier était sur son rocher sauvage, oublié des Souverains de l'Europe, un seul ne l'oubliait pas : c'était le Pape Pie VII !

Il sollicitait de l'Angleterre la permission d'envoyer quelques prêtres à Sainte-Hélène pour bénir la mort du grand captif. Et, en présence du mauvais vouloir et des refus du gouvernement britannique, il menaçait de dénoncer cette tyrannie à toute l'Europe. — Grâce à cette magnanimité pontificale, l'Empereur reçut, à sa dernière heure, les consolations de l'Église, et il put dire avec vérité : « *Je meurs dans le sein de la religion apostolique, romaine.* »

Pendant ce temps-là, sa famille exilée vivait à l'ombre du trône pontifical. La Papauté, qui avait béni le fils mourant, consola la mère et la bénit aussi à sa dernière heure.

Madame Létizia mourut à Rome en 1839.

Il y a encore présentement à Rome de royales infortunes. Le Quirinal les abrite sous sa grande ombre

mélancolique : Pie IX prodigue ses tendresses paternelles aux enfants de la *Sainte*.

Si Rome cessait d'être la Ville catholique et pontificale, le patrimoine sacré du Père de famille, la maison hospitalière et pacifique de tous, il y aurait sur la terre une grande justice et une grande miséricorde de moins, — et le monde catholique pleurerait Rome perdue, comme l'exilé pleure sa patrie, comme le fils proscrit pleure les foyers de ses pères.

La divine Providence préviendra ce malheur, et la politique elle-même comprendra cet avertissement de l'épiscopat catholique: « Qui donc pourrait nier que, dans le conflit des choses, des opinions et des institutions humaines, il faille au centre de l'Europe un lieu sacré, placé entre les trois continents du vieux monde, un Siége auguste d'où s'élève tour à tour, pour les peuples et pour les princes, une voix grande et puissante,—la voix de la justice et de la liberté, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse être ni comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices. »

CHAPITRE XXII.

DE LA CHARITÉ A ROME.

Rome n'est pas seulement la capitale prédestinée de la foi, elle est aussi la métropole de la charité; les œuvres charitables y sont nombreuses, et correspondent à tous les besoins soit du corps, soit de l'esprit.

Nous aimons à reconnaître que la France est admirable sous ce rapport. Naturellement généreux, le cœur français aime la charité, et, loin de la restreindre aux limites du *chez soi*, il la fait déborder sur le monde par les œuvres catholiques de toute sorte, par les souscriptions en faveur des plus lointaines infortunes. Les malheureux du monde entier le savent bien, et, dans les crises poignantes de la misère, ils tournent leurs regards suppliants vers la France; ils font à son cœur un appel qui est toujours entendu.

La charité romaine n'est pas inférieure à la nôtre; seulement elle a son caractère propre. Elle est plus modeste, plus réservée, moins officielle et moins paperassière. Si les étrangers n'en dévoilaient pas les bienfaisants mystères, le monde les ignorerait absolument. Il n'y a pas de ville moins vantarde que Rome. — Le conseil de l'Évangile y est pratiqué à la

lettre : « *Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite.* »—« On ne saurait calculer, » disait un jour un prêtre romain bien connu par sa charité, — un saint Vincent de Paul, — « tout ce qui se fait d'aumônes, à Rome, pour les pauvres et au profit des œuvres catholiques. » – Les *Annales de la Propagation de la foi* n'en inscrivent pas la moitié, parce que ces aumônes se font ordinairement sans caractère officiel, en dehors de toute organisation. Il faudrait, pour le savoir, invoquer le témoignage de tous les missionnaires, Évêques et Prêtres, qui traversent Rome. Les familles nobles sont grevées de fondations et se trouvent même parfois dans la gêne à cause des charges qui s'accroissent de père en fils.

Voici un fait qui démontre cette largesse de la charité romaine : – Une dame noble se présente au Supérieur du Séminaire français. — Elle allait partir pour les eaux; — « mais auparavant, disait-elle, je vous recommande, à mes dépens et sur ma bourse, une famille autrefois riche, aujourd'hui tombée dans le besoin. » — Le Supérieur promet de s'en occuper; mais il veut savoir si la dame a déjà donné quelque chose et dans quelle mesure il pourra puiser à la bourse si généreusement ouverte. — « J'ai déjà donné, reprit la dame, mais bien peu de chose, et je vous prie d'y aller à l'avenir plus largement. J'entends subvenir, non-seulement aux nécessités de la famille, mais contribuer à la relever de sa mauvaise fortune. Ce matin, je n'avais que 900 fr. sous la main : je les ai donnés. Voyez

dans quelques semaines l'état de leurs affaires, et faites face à tout embarras. »

Un autre caractère de la charité romaine, c'est l'universalité des sujets qui l'exercent. Les individus, par leur simple qualité de chrétiens, se croient appelés, non-seulement à encourager les œuvres, mais à les entreprendre, à les pratiquer. On ne donne pas seulement sa bourse, mais soi-même, son temps, son dévouement : ce qui constitue la véritable charité évangélique. C'est un mérite, sans doute, de donner son bien aux pauvres, mais le suprême mérite consiste à se donner soi-même.

En France, les œuvres de charité se réalisent par des personnes spéciales : par des prêtres, des Frères, des religieuses. Le monde laïque y concourt sans doute, et généreusement, mais il ne se croit pas appelé à la coopération pratique et agissante des œuvres charitables. Les Sœurs de charité soignent les pauvres, les malades, ensevelissent les morts ; — les classes gratuites sont tenues par des religieuses et par des Frères.

A Rome, le monde laïque se dévoue lui-même aux œuvres charitables : il agit personnellement. Les innombrables hospices de Rome, dont nous allons parler tout à l'heure, sont tenus par des personnes du monde, hommes et femmes.

Cette observation répond directement à une difficulté que nous avons entendu faire quelquefois : — « Rome étant le centre de l'esprit catholique, dit-on, d'où

vient donc qu'elle ne produit pas, comme la France, de ces Instituts actifs, dévoués aux œuvres de miséricorde corporelle? Nos Sœurs de charité sont populaires dans le monde entier; on ne parle pas de celles de Rome. » —Cela vient de ce qu'à Rome les Sœurs hospitalières ne sont pas un besoin comme dans les sociétés où l'esprit catholique s'est affaibli. Dans la société romaine, les personnes du monde sont *membres actifs* de la charité. Il n'est donc pas nécessaire que des Instituts religieux y viennent prendre le monopole des œuvres miséricordieuses.—Au lieu d'être un progrès, ce serait peut-être une déchéance. L'absence de Sœurs hospitalières à Rome, loin d'être une marque d'indifférence pour la charité chrétienne, est une preuve de la popularité de cette vertu. Ce qui est, en France, l'œuvre à peu près exclusive des religieuses, est, à Rome, l'œuvre de tout le monde.

Je me bornerai à énumérer ici les établissements charitables que j'ai vus par moi-même ou sur lesquels j'ai été renseigné :

1° L'hôpital du Saint-Esprit, dans le quartier du Vatican, est l'un des plus vastes du monde. L'origine de cet établissement remonte au huitième siècle; mais ce fut Innocent III, au douzième siècle, qui lui donna ses proportions grandioses. Il y a cent cinquante employés pour le service de l'hôpital, et le chiffre annuel des malades est d'environ douze mille. — La part des pauvres étant restée intacte, à Rome, cet hospice est richement doté, et les Romains disent, par manière

de proverbe, que *l'hôpital du Saint-Esprit est le plus grand seigneur de Rome.*

2° L'hôpital de la Trinité-des-Pèlerins est annexé à l'église du même nom. On y reçoit les convalescents des deux sexes, et aussi les pèlerins qui viennent visiter les sanctuaires de Rome. Quelque nombreux qu'ils soient et à quelque nation qu'ils appartiennent, ils trouvent là une hospitalité bienveillante dont ils peuvent bénéficier pendant un certain nombre de jours.

Il arrive encore à Rome de vrais pèlerins, avec chapeau orné de coquillages, bourdon et panetière, comme au bon vieux temps. J'en ai vu plusieurs dans Saint-Pierre, pour la fête de la canonisation. Il y a, comme je l'ai dit, des asiles pour les recevoir; et les plus grandes dames romaines tiennent à honneur de les servir.

3° On voit, non loin de Saint-Pierre, un grand palais, qui est devenu établissement charitable, sous le nom d'*Ospizio dei convertendi.* On y reçoit gratuitement les hérétiques qui se préparent à se convertir.

4° A l'église de Sainte-Marie-de-la-Bonne-Mort est attachée une Confrérie qui a pour but de rendre les derniers devoirs aux pauvres qui meurent dans l'extrême dénûment. Ainsi la charité n'abandonne personne, même après la mort.

Les plus indigentes dépouilles sont accompagnées au cimetière par un prêtre et par de pieux confrères

qui prient pour le pauvre Lazare. — J'ai été témoin de l'un de ces enterrements. Selon la coutume romaine, c'était le soir, à la nuit close. Les confrères, couverts de leurs frocs sombres, tenant des torches à la main, marchaient sur deux files en psalmodiant des prières, et le corps du défunt était porté, à la suite de cette procession, sur une sorte de catafalque. Assurément, ce n'était pas gai; mais je préférais cela à nos deuils élégants de France, où il y a force conversations profanes et très-peu de prières.

5° Saint-Jérôme-de-la-Charité est une église appartenant à une pieuse Confrérie qui a pour but de visiter les malades et principalement les prisonniers.

Saint Philippe de Néri demeura trente-trois ans dans cet établissement, et y fonda son Institut de l'Oratoire.

6° L'hôpital de Saint-Michel, sur la rive droite du Tibre, est situé, dit-on, près du lieu où Clélie avec ses compagnes passa le fleuve à la nage pour échapper aux Étrusques. Ce vaste établissement, dont la façade principale présente un développement de treize cents pieds, renferme quatre familles distinctes: les vieillards, les femmes âgées, les jeunes garçons et les jeunes filles. — Cet hospice n'est pas seulement un asile de charité, c'est aussi une grande école d'industrie. Les enfants et jeunes gens, au nombre d'environ quatre cents, y apprennent les arts mécaniques et les arts libéraux. Dans l'intérieur même de l'établissement, il y a des ateliers d'imprimerie, de reliure,

de cordonnerie, d'ébénisterie, etc. — Ceux qui ont de l'aptitude pour les arts libéraux travaillent à la fabrication des tapisseries, à la sculpture, à la peinture, à la gravure. C'est une pépinière d'artistes. Il y a, en outre, des écoles de dessin, d'architecture, de musique vocale, de géométrie et de mécanique appliquées aux arts.

Les jeunes gens restent dans l'établissement jusqu'à l'âge de 21 ans, et reçoivent, en sortant, une subvention de 300 francs.—Les filles y restent jusqu'à leur mariage ou leur entrée en religion ; elles reçoivent aussi une petite dot, fournie par les pieuses Confréries de la ville.

7° L'hôpital de Saint-Gallican est destiné à recevoir les personnes atteintes de maladies cutanées.

8° L'hôpital de Saint-Jacques, sur le Corso, reçoit les pauvres, affligés de maladies incurables.

9° L'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, dans l'île du Tibre, est ouvert aux hommes attaqués de maladies aiguës.

10° L'hôpital de Saint-Roch, sur la Ripetta, sert d'asile aux femmes indigentes qui sont en couches.

11° Dans la rue de la Consolation, quartier de la place Navone, il y a deux hôpitaux pour les malades qui ont besoin d'opérations chirurgicales. L'un est destiné aux hommes, l'autre aux femmes.

12° Dans le même quartier, près de l'église de Sainte-Marie-de-l'Ame, il y a un hôpital spécial pour les malades de la nation allemande.

13° Un vaste hospice, dans le même genre que celui de Saint-Michel, est établi dans les anciens Thermes de Dioclétien, près de Sainte-Marie-des-Anges. Les pauvres de l'un et de l'autre sexe y trouvent une large hospitalité, et échappent à l'oisiveté en exerçant différentes industries. — Une partie de cet établissement est affectée aux sourds-muets, qui y reçoivent à la fois l'instruction convenable et une excellente éducation chrétienne.

14° Sur la place de Saint-Jean-de-Latran, on voit deux palais larges et spacieux qui ornent un côté de la place : ce sont deux hôpitaux pour les femmes fiévreuses.

15° La maison des *Vecchie* est une retraite pour les femmes âgées, fondée naguère par deux jeunes gens, le frère et la sœur. On reçut d'abord douze bonnes femmes, en l'honneur des douze Apôtres; puis, les ressources s'étant accrues, le nombre des pensionnaires fut augmenté dans la même proportion. Elles sont maintenant une quarantaine, logées près de la Ripetta, dans le tombeau d'Auguste. — Qu'on se tranquillise : ce tombeau est un palais !...

Les deux fondateurs sont, pour leurs pensionnaires, des enfants dévoués, des bâtons de vieillesse. — Rien de plus touchant que de les voir, l'une aveugle, l'autre sourde, paralytique, réunies dans une grande chambre, priant, travaillant, causant tour à tour, ne s'occupant que de bonnes et pieuses choses : — pauvres vieilles à la figure ouverte, gaie, pleine de bonhomie,

attendant avec espérance et joie la vie éternelle et en parlant sans cesse.

Je ne saurais mieux faire connaître cette œuvre qu'en empruntant à un pèlerin la charmante page qui suit : « Dans notre visite, nous étions accompagné du Prélat-Directeur, excellent ami des pauvres. Sa vue produisit un épanouissement général sur tous ces vieux fronts. On se lève, on accourt vers lui, qui en boîtant, qui avec un bâton, qui avec des béquilles ; on l'entoure, on s'empare de sa main, on la baise ; c'était une vraie joie d'enfants, elle avait vraiment sa raison d'être. — La charité de Rome sait les délicates attentions ; ainsi, outre le solide, elle portera de ces riens qui nous paraissent peu de chose, mais qui nous font tant de plaisir. A un malade, elle portera des fleurs. A l'hôpital même, en certains grands jours de fêtes, l'administration en fait mettre auprès du lit des malades.

» Notre Prélat s'était muni de deux énormes cornets de bonbons ; ils produisirent leur effet.

» On dit qu'en vieillissant nous redevenons tous enfants : c'est peut-être ce qui peut nous arriver de mieux. — Ces pauvres vieilles femmes furent très-sensibles au présent. Nous fûmes choisi pour en faire la distribution ; elles paraissaient si heureuses d'avoir quelqu'un pour les aimer et leur rappeler les jours bien éloignés de l'enfance !.. L'une d'elles a cent seize ans bien comptés et est encore très-résolue. Il y a trois ans, elle trouva encore assez de force pour donner une paire de soufflets à un cocher qui blasphémait, action

dont elle n'a guère l'air de se repentir. — A quatre-vingts ans, elle disait qu'elle avait toujours demandé au bon Dieu la grâce de ne pas mourir *vieille*, et qu'elle espérait bien qu'elle serait exaucée...

» On demanda une petite instruction religieuse au Prélat-Directeur ; c'était le dimanche : tout le monde se réunit autour de l'orateur. Il parla de la patience, de la nécessité de souffrir, du ciel qui en sera la récompense. C'était adorable. Quelle foi ! et qu'on est heureux d'en avoir à ce point ! Pauvres vieilles ! elles étaient toutes joyeuses, elles se croyaient déjà au ciel ! Elles mêlaient leur parole à celle du prêtre ; — puis, le voilà qui entonne un cantique au milieu de son instruction ; et toutes répètent le refrain :

» E viva, e viva Maria !

» Il termina, et la vie était revenue sur ces joues et sur ces lèvres décolorées, et je m'en allai en disant : « Oh ! que la religion est bonne de venir apporter de si grandes joies à de pauvres vieilles abandonnées dans cet antique tombeau d'Auguste [1] ! »

Deux choses sont prises sur le fait dans ce récit : la charité et la pauvreté romaines ; — d'une part, la bonté simple et délicate ; — de l'autre, la confiance naïve et familière.

16° L'établissement de la *Vigna Pia* a été fondé par Pie IX pour recueillir les orphelins privés de leurs soutiens naturels par les guerres de la révolution.

[1] *Le Saint-Père et Rome*, par M. l'abbé MULLOIS.

Pour commencer cette œuvre charitable, Pie IX donna une maison et une vigne qui en dépendait; de là, son nom de *Vigna Pia*.

17° L'orphelinat de *Tata Giovanni*, dans le Transtévère, mérite d'être mentionné, parce que Pie IX y débuta dans la carrière sacerdotale par l'exercice de la charité. Un pieux ouvrier, appelé *Tata Giovanni*, avait commencé cette œuvre avec les modestes ressources dont il pouvait disposer. L'abbé Mastaï s'associa à lui comme aumônier, et il se fit tendrement chérir de sa jeune famille. Il exerçait cet humble ministère quand il fut désigné par le Pape pour aller remplir une mission dans le Chili. Le jeune prêtre et les orphelins pleurèrent à chaudes larmes en se disant adieu. Ils devaient se retrouver plus tard.

18° A l'extrémité de la rue Argentine, entre le *Jésus* et Saint-André *della Valle*, on trouve un autre établissement charitable. C'est encore un orphelinat où 120 enfants sont nourris et élevés jusqu'à l'âge de vingt et un ans. J'ai visité plusieurs fois cet établissement ; j'ai vu les orphelins à l'église, à la classe; et leur tenue m'a paru excellente.

19° D'après l'exposé que je viens de faire, on voit qu'il y a à Rome des œuvres pour toutes les faiblesses et toutes les souffrances de l'humanité, pour les enfants, pour les vieillards, pour les prisonniers, pour les pauvres, pour les malades, pour les défunts. Ceux qui sont en danger de mort prochaine ne sont pas oubliés ; la *Confrérie des Agonisants* a pour but

spécial de prier pour eux. Dans la lutte suprême contre la mort, ils sont soutenus par les prières charitables de leurs frères; — et ces prières, comme des Anges de paix, montent en groupes pressés vers le ciel, pour appeler sur le moribond les bénédictions de l'éternité. Comme elle est touchante, cette charité qui n'oublie rien, qui se porte partout où il y a du bien à faire! Et la religion qui l'inspire, comme elle est belle!—comme elle se montre l'amie des hommes!

Dans le présent exposé, je n'ai pas la prétention d'énumérer tous les établissements charitables de Rome; j'indique seulement ceux que j'ai visités ou que j'ai pu connaître par des renseignements exacts. Ce qui m'a échappé doit être fort considérable; mais j'en ai dit assez, il me semble, pour édifier sur la charité romaine. Bien loin de paraître insuffisantes, les œuvres de bienfaisance étonneraient plutôt par leur multiplicité. Mais la charité catholique ne calcule pas la mesure des bienfaits. *Elle disperse, elle donne aux pauvres avec abondance.—Dispersit, dedit pauperibus.*

Une observation que je ne dois pas omettre, c'est que les pauvres sont traités, à Rome, comme fils de bonnes maisons. Leurs hôpitaux sont des palais avec des marbres magnifiques, des chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture. Le plus ordinairement, il y a un oratoire contigu à chaque salle où les malades peuvent venir prier. Les remèdes de l'âme sont là, à côté des remèdes corporels. — La charité romaine est essentiellement spiritualiste. Elle n'oublie pas que, sous

les formes les plus indigentes, les plus misérables, les plus flétries, il y a une belle et précieuse créature de Dieu, l'âme! — *Judicaverunt honorem animarum sanctarum.*

Il n'y a pas bien longtemps qu'un chef libre-penseur proclamait Rome la plus *grande école de spiritualisme qui soit au monde.* — Nous trouvons l'éloge incomplet; mais enfin, c'est toujours cela!

Pie IX, dont la charité pour les malheureux est inépuisable, a agrandi, dans ces derniers temps, l'Hospice des Aliénés par l'annexion de la petite villa Barberini. Cet hospice peut maintenant donner asile à cinq cents malades. Voici, d'après une correspondance romaine, le récit d'une visite faite par le Saint-Père à cet établissement. On y verra comment Pie IX emploie ses moments de loisir, et comment la charité romaine sait appliquer au bien-être des pauvres les progrès de l'industrie moderne :

« Le Saint-Père, accompagné de Mgr Giraud, visiteur apostolique de l'Hospice des Aliénés, et du docteur Viale-Prelà, directeur de l'établissement, s'est plu à parcourir la villa dans toute son étendue, à examiner l'emplacement d'un local qu'on se propose de bâtir pour les aliénés payant pension, les jardins et les terrains cultivés, le chalet suisse et les salles de jeu ouvertes dans le palais Barberini. Entrant ensuite dans l'hospice par le viaduc, il s'est trouvé dans la partie destinée aux femmes, et a visité deux nouveaux dortoirs, pourvus d'excellents appareils de ventilation;

le logement des infirmières et l'infirmerie, tenus avec une charité et un ordre admirables. Après avoir adressé quelques paroles de consolation aux malades, et notamment à une moribonde, Sa Sainteté a voulu visiter le séchoir, la salle de bains et les appareils pour les douches, le nouveau réfectoire, la chapelle, les machines et appareils modernes récemment achetés à l'étranger, et le système pour transporter à tous les étages l'eau *Lancisiana*, une des plus salubres de Rome. Avant de quitter l'hospice, le Saint-Père a admis au baisement du pied le personnel de l'administration, les Sœurs de Saint-Vincent et les infirmières.

» Dans l'après-midi du même jour, il s'est transporté à l'Hospice des Sourds-Muets, où il a été reçu par Son Éminence le Cardinal de Silvestri, président de l'établissement. Les garçons ont raconté par signes, en sa présence, l'histoire de Tobie. Sa Sainteté, extrêmement satisfaite de leurs progrès, les a admis au baisement du pied et leur a distribué des médailles d'argent. Les sourdes-muettes, élevées par les Sœurs du Calvaire, ont reçu les mêmes faveurs. Pendant ces visites, le Saint-Père a paru au balcon de l'établissement pour bénir la foule réunie sur la place. »

Outre ces divers établissements de charité, nous devons mentionner l'appui mutuel que se prêtent les ouvriers d'une même corporation. L'ouvrier, en France, livré à ses forces individuelles, est souvent écrasé par la concurrence, ou embauché dans des Sociétés de compagnonnage qui détruisent sa foi religieuse. —

Rome a conservé l'ancienne organisation populaire des âges catholiques. Les ouvriers appartenant aux mêmes corps d'état forment des corporations ou Confréries. Chaque Confrérie a son saint patron, sa chapelle, quelquefois son église. Ainsi, l'église de Saint-Éloi appartient à la Confrérie des forgerons, serruriers, chaudronniers, etc.; — l'église de Sainte-Hélène, à la Confrérie des cuisiniers. On sait que sainte Hélène avait commencé par être fille de cuisine dans une auberge. — Les poissonniers ont aussi leur oratoire près du Marché aux poissons; et ainsi en est-il des autres corps d'état. — Cette organisation entretient la foi et fortifie, sous les auspices de la charité, les sentiments de fraternité véritable. C'est du socialisme chrétien. Nous l'avons supprimé en France, et c'est pourquoi nous sommes menacés par le socialisme révolutionnaire.

Si les œuvres de bienfaisance corporelle abondent à Rome, on peut dire que les foyers intellectuels y surabondent. Je n'indiquerai que les plus connus :

Pour le haut enseignement, il y a le Collége romain, école justement célèbre dans le monde entier; — l'Université de la *Sapience*, où cinquante cours différents sont faits par autant de professeurs; le Séminaire romain, qui relève directement du Pape comme Évêque de Rome. Cet établissement est destiné aux séminaristes qui se préparent à entrer dans le clergé séculier de Rome; mais il n'est pas exclusivement ecclésiastique. On y enseigne les belles-lettres, la philoso-

phie, la théologie, et on y reçoit un certain nombre de jeunes gens qui se destinent à la vie laïque.

Le séminaire *Pio* a été fondé par Pie IX dans l'intérêt religieux des États romains. On y admet au concours un certain nombre de jeunes gens appartenant aux divers diocèses des États pontificaux, et on leur impose l'obligation, par serment, de retourner dans leurs diocèses, à la fin de leurs études, ou de partir pour les missions étrangères.

Nous avons déjà parlé de la Propagande. Outre ces établissements majeurs, il faut nommer les colléges Nazzareno, Clementino, Ghislieri, Pamphili, Capranica, Anglais, Écossais, Irlandais, Germanique, Français, etc. Ajoutez à cela les différentes Académies littéraires, théologiques, scientifiques, artistiques, — et vous conviendrez que Rome est un Conservatoire universel. Cette multiplicité de centres intellectuels est vraiment étonnante, surtout quand on songe que Rome ne contient pas deux cent mille habitants.

Pour l'instruction des filles, outre les institutions laïques, il y a les établissements des Oblates-Ursulines, ancienne congrégation enseignante qui remplit toujours le même ministère. Nous avons dit que les Dames religieuses du Sacré-Cœur et les Filles-de-la-Croix tiennent à Rome des écoles florissantes où les enfants des classes riches et les enfants du peuple trouvent un enseignement proportionné à leur position.

Les moyens d'instruction pour les jeunes garçons sont encore plus nombreux. Indépendamment des

écoles primaires tenues par des maîtres laïques ou religieux, chaque hospice, chaque orphelinat, chaque conservatoire est un centre d'enseignement populaire, où enfants et jeunes gens reçoivent les connaissances élémentaires et professionnelles appropriées aux états qu'ils doivent prendre. Il y a aussi des écoles d'adultes ouvertes, le soir, aux jeunes ouvriers qui ont le désir de s'instruire. — Les seigneurs romains, promoteurs et bienfaiteurs de ces œuvres, ne dédaignent pas de paraître au milieu de cette jeunesse et de l'encourager par des paroles bienveillantes.

Le prince Borghèse réunit chaque soir, dans son propre palais, un grand nombre d'adultes de la paroisse; il préside lui-même à leur instruction. Des Prélats se joignent à lui pour faire la classe et le catéchisme. La classe faite, ces dignes Prélats se partagent les quartiers de la paroisse et conduisent eux-mêmes les enfants à domicile. Pendant que les jeunes gens sont instruits sous les yeux du prince Borghèse, des Sœurs françaises, établies dans une partie retirée du même palais, travaillent à l'éducation des jeunes filles du peuple.—Ces œuvres s'accomplissent dans le silence. On conseillait à ce bon prince de les faire connaître par les journaux, afin de montrer ce que vaut la noblesse romaine. Il répondit qu'il aimerait mieux y renoncer.

Le prince Torlonia a, lui aussi, établi des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul dans un de ses palais, et a doté magnifiquement la communauté au profit des pauvres.

Une preuve de la culture intellectuelle de Rome, c'est que le niveau de l'intelligence y est élevé. Les Romains sont intelligents, richement organisés pour les savantes études aussi bien que pour les arts. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des individualités hors ligne. Ce peuple, qui vit dans toutes les grandes choses, dans la grande atmosphère catholique, dans les grandes pompes de la religion, dans la grande histoire du passé et du présent, dans les grands tableaux de la nature et de l'art, — puise dans ces éléments une élévation naturelle ; la force des choses lui fait une noble éducation. Je crois bien que les Romains sentent cela, et je suis convaincu que, malgré leur modestie, ils ne se mettent pas au dernier rang parmi les peuples de la terre. Sur les frontispices de leurs monuments, de leurs temples, de leurs palais, ils écrivent encore ces quatre lettres historiques : S. P. Q. R. — Lisez : *Senatus PopulusQue Romanus.* Pareille légende sur pareil blason est un titre de noblesse assez honorable.

Nous autres Français, grands prôneurs du *chez nous*, quand nous leur vantions nos grandeurs nationales et nos modernes progrès, ils souriaient d'un certain air qui semblait dire : « Vous êtes d'illustres affranchis de Rome, — mais nous sommes le peuple romain. *Civis romanus sum ego.* »

CHAPITRE XXIII.

UN COUP D'ŒIL SUR LA PAPAUTÉ.

Il y a eu deux cent cinquante-huit Papes depuis saint Pierre jusqu'à nos jours. Sur ce nombre, quatre-vingt-deux sont honorés comme Saints. Parmi les autres, l'immense majorité présente des Souverains éclairés, pieux, dignes, à tous égards, de leur sublime ministère. Quelques-uns seulement ont trop fait voir que la Papauté, en rendant le Pontife infaillible, ne rend pas l'homme impeccable. Aucune monarchie n'est comparable à la Papauté, soit pour la durée, soit pour l'étendue de la puissance, soit pour la moralité, la haute intelligence et la sagesse de ses Souverains.

Les quarante Papes qui ont occupé le Siége apostolique pendant l'ère des Martyrs, sont tous honorés comme Saints, et presque tous ont versé leur sang pour la foi. La Papauté, alors, était le premier degré de l'échafaud; et l'accepter, c'était à l'avance embrasser le martyre. Les légendes du bréviaire romain, sur les Papes des premiers siècles, sont d'une brièveté énergique et se terminent presque invariablement par ces mots : « *martyrio coronatus est*, — il fut couronné du martyre. » J'en citerai une seule pour donner une idée de toutes les autres :

« Zéphyrin, Romain de naissance, fut choisi pour gouverner l'Eglise, sous Alexandre Sévère. Il décréta que ceux qui seraient promus aux Ordres sacrés, seraient ordonnés publiquement devant l'assemblée des clercs et des laïques, afin que leur innocence fût manifestée et que l'on ne fît choix, pour de telles charges, que de personnes doctes et irrépréhensibles. Il ordonna, en outre, que les Prêtres et les Diacres se trouvassent présents quand l'Évêque célébrerait le saint Sacrifice. Il régla aussi qu'aucun Patriarche, Primat, Métropolitain, ne pût condamner un Évêque sans l'autorisation du Pontife romain. Il vécut dans le Pontificat 18 ans et 18 jours. Il fit des ordinations quatre fois dans le mois de décembre, dans lesquelles il consacra treize Prêtres, sept Diacres et treize Évêques destinés à différents lieux. Il souffrit le martyre et fut enseveli sur la voie Appienne, près du cimetière Calixte, le 7e jour des Kalendes de septembre. »

Le rôle de la Papauté, pendant cette période, fut de continuer le Calvaire, de fonder l'Église par le martyre et de conquérir, à force de sueurs et de sang, ce sol romain qui devait être l'héritage sacré des successeurs de Pierre.

Le quatrième siècle vit l'Église triomphante; mais un autre soin incomba aux Pontifes romains. Ils eurent à veiller sur le dépôt de la doctrine. Le contemplatif Orient s'égarait dans ses rêveries sur la nature divine; l'Occident, plus préoccupé de la personnalité humaine,

poussait l'indépendance jusqu'à la révolte contre les droits de Dieu. Entre les hérésies théologiques de l'Orient, psychologiques de l'Occident, Rome eut à maintenir la pureté de la foi. Ce fut une époque doctrinale. Battue en brèche par les hérésiarques appelés Arius, Nestorius, Eutychès, Pélage, — la foi eut pour défenseurs les Papes, les Docteurs, les Conciles. Le symbole fut développé, la doctrine circonscrite par des formules claires comme la lumière, solides comme des murs d'airain.

Dans cette magnifique défense de la vérité, les Papes tinrent hautement leur rang de Chefs de l'Église. Ils présidèrent les Conciles par leurs légats, les éclairèrent par leurs écrits. Parmi ces illustres Docteurs de l'Orient et de l'Occident qui brillèrent au quatrième et au cinquième siècles, ils apparaissent comme les régulateurs suprêmes de l'esprit humain et les dépositaires de l'autorité divine. Cette suprématie était saluée par de grands témoignages qui sont parvenus jusqu'à nous: — « *Où est Pierre, là est l'Église. — Rome a parlé, la cause est jugée. — Pierre a parlé par la bouche de Léon. — Saint-Père, vous avez présidé le Concile comme la tête préside aux membres. — Je me rendis à Rome afin d'aller trouver l'Église et l'Évêque.* » Ces paroles où le Pape est reconnu comme définiteur suprême de la doctrine, comme la bouche de Pierre, comme président des Conciles, comme Évêque de l'Église universelle, sont de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Athanase, des Pères du Concile de Chalcédoine.

Pendant les invasions qui inondèrent l'Empire, une seule puissance résista au torrent, — la Papauté. Elle demeura debout sur les ruines du vieux monde pour en créer un nouveau. Elle avait devant elle une masse informe de peuples barbares, hérétiques, païens, — confusion de toutes les langues, — mélange de toutes les races, de toutes les énergies, de tous les vices. C'était de ce cahos profond, ténébreux et sauvage qu'il fallait tirer le monde moderne.

La Papauté se mit à l'œuvre avec une sublime confiance; pendant que les Goths et les Vandales dévastaient l'Italie, pillaient Rome, les Papes méditaient la conquête spirituelle de l'univers. Célestin envoyait le Diacre Pallade évangéliser l'Écosse ; Sixte III encourageait saint Patrice, Apôtre de l'Irlande; saint Grégoire envoyait Augustin convertir l'Angleterre; saint Boniface portait l'Évangile en Allemagne; Saint-Benoît couvrait l'Europe de ses couvents défricheurs et civilisateurs. La Papauté dirigeait partout ses missionnaires, ambassadeurs du Christ, ouvriers d'une œuvre sublime, préparateurs d'un avenir plus grand que toutes les grandeurs du passé.

Pendant que les ouvriers de l'Évangile travaillaient sur tous les points de l'Europe, les Papes dirigeaient de Rome la construction du gigantesque édifice. L'Église y mit, pendant plusieurs siècles, ses labeurs, ses sueurs et son sang; mais elle réussit dans son opération créatrice: du cahos barbare, elle fit sortir la chrétienté, la grande *république chrétienne.* L'œuvre

de création dura jusqu'au dixième siècle. A cette époque, la construction européenne était terminée. Les divers peuples de la famille chrétienne étaient fixés ; ils avaient leurs frontières, leurs nationalités, leurs langues, leurs monarchies. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, la Scandinavie étaient, dans leurs grandes lignes, ce qu'elles sont aujourd'hui. Cette grandiose basilique, qui dressait sur l'Europe sa stature solide et altière, les Papes avaient mis cinq cents ans à la bâtir.

Il y a de petits hommes qui, en présence de nos cathédrales, accusent spirituellement l'ignorance et la barbarie du moyen-âge. Mais les cathédrales ne sont point renversées par ces chocs de calembours et de sarcasmes, et tandis que les petits hommes spirituels et dénigrants passent comme un souffle, elles demeurent dans leur majesté solennelle, dans leur poésie inénarrable, pour dire à tous les siècles la foi, la force, la piété des vieux âges catholiques. — C'est là une image fidèle de la Papauté et de ses détracteurs.

A partir du onzième siècle, la Papauté eut deux principales occupations : — préserver l'Occident des invasions orientales par la conquête des Lieux Saints, — défendre l'ordre moral contre l'autocratie matérialiste des Souverains. La première idée se traduisit par les Croisades, la seconde par la lutte du Sacerdoce et de l'Empire.

Les Croisades avaient pour but de résoudre la question d'Orient, qui est presque aussi vieille que la chrétienté. Sur ces beaux rivages méditerranéens de l'Asie, berceau du monde et de toutes les grandes choses, les Papes voulaient établir un royaume chrétien, avant-garde de l'Europe contre le fanatisme musulman. S'ils avaient réussi, ils auraient épargné à l'Europe cette affreuse traite des blancs que les mahométans ont pratiquée à nos dépens pendant dix siècles; ils auraient implanté la forte vie chrétienne en Palestine, en Syrie, en Asie-Mineure, en Grèce; au lieu d'un Orient décrépit, stupide et féroce, nous aurions un Orient catholique et civilisé. C'est ainsi que les Papes voulaient résoudre la question orientale. Cette politique ne manque ni de générosité, ni de grandeur. Les Croisades n'eurent pas ce résultat, mais du moins elles portèrent à l'islamisme de larges blessures qui l'affaiblirent pour toujours; en faisant voyager l'Occident vers les régions de l'antique civilisation et de la lumière, elles mirent en éveil l'esprit européen qui commença, dès lors, à devenir savant, artiste, littéraire; elles favorisèrent enfin l'émancipation des serfs et le mouvement progressif des peuples vers la liberté chrétienne. Les Papes avaient encouragé et prêché les Croisades : donc elles devaient faire du bien. Aux yeux de la foi comme aux yeux de l'histoire, cet enthymème est d'une logique rigoureuse.

Au sein de l'Europe, les Papes, dans le même temps, défendirent la liberté des peuples contre l'auto-



cratie césarienne, le spiritualisme contre le matérialisme. Lisez l'histoire, et vous verrez les Papes promener sur l'Europe leurs regards vigilants; condamner le vice chez les rois comme chez les simples particuliers, avec une liberté toute apostolique; faire prévaloir contre les passions les lois chrétiennes du mariage; et enfin, soutenir contre le despotisme impérial les droits inaliénables de l'Église. Cette dernière lutte est connue dans l'histoire sous le nom de *Querelle des investitures*. Les empereurs d'Allemagne s'arrogeaient le droit de conférer aux Prélats l'investiture ecclésiastique par la crosse et par l'anneau et par certaines formules qui leur supposaient l'autorité spirituelle. Aux yeux du monde, cela paraît peu de chose; mais en réalité, c'était l'asservissement de l'Église, c'était le césarisme antique cumulant le pouvoir temporel et spirituel.

Les Papes repoussèrent cette usurpation avec une indomptable énergie : la lutte fut orageuse, opiniâtre; — saint Grégoire VII mourut à la peine. Ses successeurs, exilés, poursuivis, traqués par les troupes impériales, soutinrent à outrance les principes de saint Grégoire VII; il s'agissait, pour l'Église, d'une question de vie ou de mort. La force brutale fut enfin obligée de céder; l'esprit dompta la matière, et la liberté humilia le despotisme.

Cette victoire environna la Papauté d'un prestige et d'un ascendant immenses. Le Pape, représentant de Dieu, fut considéré par les peuples comme le suprême

modérateur de la république chrétienne; et, souvent, les rois allèrent d'eux-mêmes au devant de ce pouvoir, en faisant à la Papauté hommage de leur couronne. Cette magistrature souveraine venait-elle directement de Dieu? Était-elle produite comme nécessité sociale par le concours des circonstances? — C'est une question que je ne veux pas examiner ici. Mais je veux constater le caractère hautement moral et l'influence bienfaisante de ce pouvoir pontifical. A une époque de formation, où, à côté des plus sublimes vertus bouillonnaient les énergies brutales et sensuelles du sang barbare, où le pouvoir n'avait pour modérateur ni les tempéraments d'une civilisation vieillie, ni la crainte de la publicité et de l'opinion, n'était-ce pas un providentiel bienfait pour le monde d'avoir à sa tête le plus haut représentant du spiritualisme, le gardien incorruptible de la morale, le défenseur des droits de tous? C'était, il me semble, l'idéal du beau et de l'utile. Or, cet idéal, Dieu l'a donné au monde chrétien dans le pouvoir politique des Papes.

Les voltairiens ont stupidement ricané et menti là-dessus comme sur beaucoup d'autres choses; mais la grande histoire a justifié et glorifié les Papes. Les protestants s'y sont employés et ont bien fait les choses: « Le pouvoir papal disposant des couronnes, dit le pasteur Coquerel, empêchait le despotisme de devenir atroce. Un Tibère eût été impossible: Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois

se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux. C'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits. »

.. is nos temps modernes, la Papauté a perdu son pouvoir politique; mais son pouvoir spirituel ne fut jam'is plus grand, plus acclamé, plus aimé. Jamais l'Église, dans ses Évêques, dans ses prêtres, dans ses fidè.es, ne fut plus soumise, plus filialement dévouée. Tandis que les peuples traversent toutes les tentatives aventureuses, tous les désenchantements, toutes les déceptions, la Papauté se tient à l'écart, conservant pour l'avenir ses trésors de foi, de sagesse, d'autorité et d'amour,—patrimoine auguste de la paternité. Les peuples reviendront-ils à l'antique foyer paternel reprendre la plus noble de toutes les soumissions, et reconnaître la plus haute de toutes les autorités? On peut l'espérer... « La génération présente a perdu toute foi dans les choses humaines; il ne reste plus qu'une foi persévérante, inébranlable au milieu de toutes les incrédulités, au milieu du scepticisme en tout genre : la foi universelle en la Papauté. »

CHAPITRE XXIV.

ADIEUX A ROME.—LA BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« *Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente.* » Cette parole de l'Apôtre plane sur la vie comme un doux et mélancolique avertissement. Nous sommes des pèlerins sur cette terre, et les jours de notre pèlerinage s'écoulent vite. Si aimables, si enchanteresses que soient les haltes, il faut les quitter bientôt pour aller plus loin, et nos bonheurs d'aujourd'hui seront brisés demain par ce mot : Adieu ! — Adieu aux frais enchantements de l'enfance, adieu aux illusions de la jeunesse, adieu aux ambitions de l'âge mûr, adieu aux affections de la famille et aux liens de l'amitié, adieu au monde et à la vie... Ce mot est le dénouement de tout.

C'est affligeant pour tous, mais principalement pour ceux qui n'attendent pas d'autre paradis que ce bas-monde. Notre siècle de lumières n'a pas encore trouvé le moyen de supprimer la mort. Or, sans immortalité, pas de paradis terrestre ! — Le difficile, en effet, ne consiste pas dans l'organisation du petit bonheur temporel; avec un peu de sagesse vulgaire et une santé florissante, on y parvient encore; mais la *fixation* du bonheur, voilà le difficile, l'impossible même, — et

pourtant toute la question est là. *That is the question,* comme disent les Anglais.

Un célèbre personnage de l'antiquité ambitionna tout l'univers pour théâtre de son bonheur. Mais, parvenu au comble de la fortune, *Alexandre tomba malade sur son lit, et il connut qu'il allait mourir.* C'est là l'histoire de toutes les félicités terrestres.—Oui, pauvres matérialistes, il faut mourir ! *Debemur morti nos nostraque.* Inéluctable nécessité qui fait de votre bonheur une proie pour la tombe, et de votre Eden un vaste cimetière.

Les chrétiens meurent comme les autres, et pourtant ils échappent à l'impasse matérialiste. Ils sont tirés d'affaire par la suite du texte de saint Paul : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, *mais nous cherchons celle de l'avenir.* » Chercheurs de la Cité permanente, nous sommes attendus là haut par un séjour que l'œil de l'homme n'a pas contemplé sur la terre, par des harmonies que son oreille n'a pas entendues, par un amour que son cœur n'a pas savouré. Bientôt, nous saluerons les bénis rivages de cette patrie où il n'y a plus de larmes, plus de douleurs, plus de gémissements, plus d'adieux, plus de mort. Nous entrerons dans la Jérusalem triomphante en chantant le cantique de la délivrance :

« Au retour de la captivité de Sion, nous avons été
» consolés ;

» Notre cœur s'est dilaté dans la joie, et notre lan-
» gue a chanté le cantique d'allégresse ;

» Car le Seigneur rappelle nos âmes exilées, comme
» un torrent dans les régions australes;

» Nous avons semé dans les pleurs, et nous mois-
» sonnons dans la joie;

» Nous allions par des chemins mouillés de nos
» larmes, et nous revenons avec allégresse en portant
» les gerbes de notre moisson! »

En attendant cette bienvenue dans la céleste Jérusalem, nous avions à faire nos adieux à la Jérusalem terrestre. Ils furent remplis de vives émotions. Qui de nous n'a ressenti cette mélancolie du départ, cette tristesse de la séparation qu'un pieux auteur appelle l'exil du cœur, *exilium cordis?* Nous sentions cet exil du cœur au moment de quitter Rome. Absente, cette mère de nos âmes nous avait été bien chère; présente, elle nous était plus chère encore. Nous aimions son doux Pontife, son clergé, son peuple, ses églises, sa poussière foulée par les Saints, arrosée par le sang des Martyrs; — terre sacrée, où la vie divine fleurit comme dans un sol natal; — incomparable sanctuaire où Jésus réside dans d'innombrables tabernacles; — arche d'alliance où, sous une garde incorruptible, reposent les Tables de la Loi. Voilà ce qu'il fallait quitter. Mais Rome ne nous laissait point partir sans provisions. Comme le Sauveur dans le désert, elle avait nourri la foule pèlerine pour qu'elle ne défaillît pas sur la route. Nous emportions d'elle d'impérissables souvenirs, un amour retrempé et plus fort, un dévouement plus absolu à sa cause.

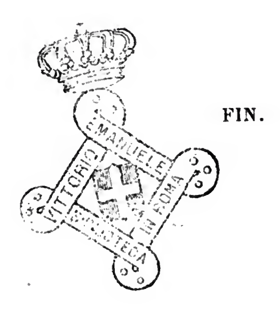
Tous les pèlerins, avant de quitter Rome, voulurent recevoir une dernière fois la bénédiction du Saint-Père. Portée à l'Orient et à l'Occident, au Nord et au Midi, aux fils de Sem, de Cham et de Japhet, cette bénédiction apostolique allait répandre sur tous les continents sa bienfaisante vertu.—Le Pape est le Vicaire de l'amour, *Vicarius amoris ;* c'est pourquoi il a le noble ministère de bénir au nom de Jésus-Christ dont il tient la place. Demander au ciel la lumière pour les infidèles, la conversion pour les schismatiques et les hérétiques, le retour pour les enfants prodigues, le bonheur temporel et éternel pour tous, — voilà toute l'âme de l'Église résumée dans celle du Pape.

Il y a dix-huit siècles passés que le Moïse de la loi nouvelle se tient sur les hauteurs de la prière, ayant le ciel sur sa tête et le monde devant lui! Or, remarquez que *lui seul* prend cette divine attitude de la bénédiction universelle. Se figure-t-on le métropolitain de Moscou ou l'évêque anglican de Londres se mettant en devoir de bénir le monde? — Ils seraient ridicules. Le Pape le fait, et il est sublime. Pourquoi? parce qu'il est le Père de la famille chrétienne, le grand Patriarche, dépositaire des bénédictions célestes. Tout le monde sent cela; les protestants eux-mêmes tombent à genoux sous la main du saint vieillard. Si ce n'est pas encore la foi qui les abaisse ainsi, c'est le sentiment du divin.—Ce vieillard, quand il écrit aux Souverains, les appelle *ses fils ;* et du haut de sa divine magistrature, il les bénit comme de simples mortels.

Les plus fiers se soumettent sans se croire humiliés, car, aux pieds du Pape, ils se sentent aux pieds du Christ.

Les pèlerins reçurent, en partant, cette bénédiction apostolique pour la porter à toutes les âmes qui attendaient leur retour. La France en a eu la meilleure part, car ses représentants à Rome étaient les plus nombreux. Puisse cette bénédiction lui porter bonheur et lui maintenir toujours son droit d'aînesse dans l'Église !

Adieu, Saint Père ! Adieu Rome ! Pardonnez à ma petitesse d'avoir loué votre grandeur. J'ai rempli ce devoir avec un cœur aimant et joyeux. Est-il rien de plus doux pour un fils que d'honorer son Père et sa Mère !

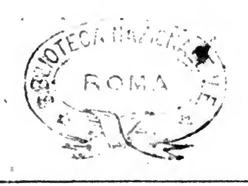


FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



POITIERS. — IMP. DE HENRI OUDIN.

OUVRAGES

DES MÊMES ÉDITEURS

POITIERS — TYPOGRAPHIE OUDIN.





